

Claude Alain Augsburger

L'ILLUSION D'EXISTER

Récit d'une vie brisée



L'ILLUSION D'EXISTER

Claude Alain Augsburger

L'ILLUSION D'EXISTER

Récit d'une vie brisée



La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2022, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds, editionssurlehaut.com
ISBN 978-2-9701473-6-7

Imprimé à La Chaux-de-Fonds (Suisse)

INTRODUCTION DE L'ÉDITEUR

Je n'ai rencontré qu'une fois Claude Alain Augsburger, au mois d'octobre 2020, à la *Brasserie de la Fontaine* à La Chaux-de-Fonds. J'avais lu son texte publié aujourd'hui avec Jean-Marc Leresche. Je l'ai écouté et ai été choqué par ce qu'il me racontait et je l'ai appuyé : « Oui, il faut que cela se sache ! »

Ce récit d'une vie brisée est tout ce qui reste de Monsieur Augsburger, hélas décédé en juillet 2021 sans que je l'aie revu. Plus aucune trace de lui : aucune photo, aucun objet, aucune fortune, aucune descendance, aucune tombe. Seules survivent quelques personnes qui l'ont connu et soutenu. Elles ont désiré cette publication qui s'imposait comme un devoir de mémoire.

Les « injustices et les souffrances », que cette « victime au sens de la loi » a subies, « ont eu des conséquences sur toute [sa] vie¹. » Par ces termes, la Confédération suisse a reconnu ses torts en novembre 2019 et a réparé cette injustice par le versement à la victime de 25'000 CHF.

L'illusion d'exister est donc le seul héritage de Claude Alain Augsburger dont la mémoire phénoménale avait gardé trace de tous les noms des personnes qui l'ont côtoyé, qu'elles l'aient aimé, soutenu, ignoré ou brimé. Par respect pour leur personnalité et celle de leurs familles ou proches, nous avons changé leurs noms et prénoms, sauf ceux des parents et très proches ami·e·s de l'auteur.

Daniel Musy, Les Éditions SUR LE HAUT

¹ Cf page 257.

« *Le masochisme moral peut être considéré comme un trait de personnalité ou de caractère. Le masochiste névrotique soumis à une culpabilité inconsciente majeure refuse toutes satisfactions ou gratifications pour choisir de manière récurrente des situations de frustrations, de privations et d'échec.* »

T. Lempérière et A. Féline

À la mémoire de Jacqueline, la Dame aux Chats

À Olivia

PREMIÈRE PARTIE

EN GUISE D'AVANT-PROPOS :

MA VIE À VOL D'OISEAU

À Tammy et Yannick

Abusé, bizuté, rejeté

« *La plus grande pauvreté, ce n'est pas d'avoir le ventre vide. C'est de n'être aimé ni désiré de personne.* »

Mère Teresa

Marin-Épagnier, le 26 janvier 2019

Chère Tammy, cher Yannick, vous mes Amis,

Nous nous connaissons bien maintenant et nous partageons une belle amitié que je n'ai trouvée qu'auprès de quelques – j'insiste, quelques – personnes. Alors, je voudrais vous raconter ce qu'a été ma vie. Je la raconte à grands traits ou plutôt à vol d'oiseau.

Il est facile d'accuser les autres et de leur faire porter mes responsabilités. J'aurais pu réagir, me remettre en question. Mais, en avais-je les moyens... ?

Chers Tammy et Yannick, vous m'êtes chers et je sais pouvoir compter sur votre amitié. Ces lignes pour vous dire combien votre présence m'est précieuse.

– Occupe-toi de ton gamin. C'est toi qui l'as voulu ! lançait mon père à ma mère.

Âgé de quatre ans, mais sensible et intuitif, je me rendis compte que mon père me rejetait, que « je n'étais pas son fils », que je n'avais qu'« un parent », ma mère. Plus tard, écolier et souvent premier de la classe, mon père ne reconnaissait pas mes capacités et, sans doute, me méprisait. Il se plaisait à répéter :

– Tu es trop petit pour ton âge, tu n'es pas sportif... Regarde ton cousin, regarde tes copains, ils sont actifs et ne passent pas leur temps à rêvasser. Malgré tes résultats scolaires, tu n'arriveras à rien, car tu n'as ni volonté ni courage. Tu es une poule mouillée, une nouille !

De tels propos suscitaient en moi une peine profonde. Je témoignais néanmoins quelque confiance en mon père et m'identifiais peu

à peu à une image d'un raté, qui ne connaîtrait jamais le succès ni le bonheur.

Dès l'âge de douze ans, mon père ne fit plus attention à moi, et m'ignora complètement. Il ne me restait qu'une solution, me tourner vers ma mère, mais quelle déconvenue !

Orgueilleuse, austère, intransigeante, elle côtoyait l'une des sectes religieuses les plus fermées et les plus contraignantes, les Témoins de Jéhovah. Je l'aimais, mais je craignais ses sautes d'humeur, son autoritarisme, son arbitraire. À quinze ans, alors que mes copains se liaient d'amitié, s'amusaien, sortaient avec des filles (la plus grande crainte de ma mère, qui y voyait la fornication), je vivais cloîtré. Contrôlé, humilié, parfois frappé, je n'avais qu'un droit : participer aux activités de la secte et étudier. J'avais en particulier l'obligation impérieuse de m'investir dans la « mission dans le champ », c'est-à-dire, accompagné par un « frère » ou une « sœur », de visiter, le dimanche matin, les personnes et leur famille et de déverser sur elles notre prosélytisme. Inutile de dire que nous étions mal accueillis, souvent mis à la porte. Le reste du temps, ce n'étaient qu'exhortations, « école du ministère théocratique », réunions de service.

À cette époque, je fréquentais l'école secondaire et me montrais assidu à l'étude. J'avais d'ailleurs intérêt à démontrer mon assiduité. Je me souviens qu'au terme de la troisième année, je ne fus que quatrième de ma volée. J'aurais de loin préféré recevoir une gifle que d'assister à l'attitude aberrante de ma mère qui fondit en larmes et s'alita.

L'école secondaire accomplie, j'entrai au gymnase, en section pédagogique, car je voulais devenir enseignant. Je devais « faire les courses » entre Saint-Imier et La Chaux-de-Fonds. Je n'avais pas un sou. À dix-huit ans, je n'avais pas d'argent de poche, non par impécuniosité de mes parents, mais parce que ma mère redoutait que j'invite une fille à prendre un café ou que je l'emmène au cinéma. D'ailleurs, mes allées et venues étaient contrôlées. Parce qu'un soir j'étais rentré par le train de dix-huit heures trente au lieu d'emprunter celui de dix-

sept heures cinquante, j'eus droit, de la part de ma mère, à une scène violente et à une crise de larmes.

« Pourquoi, dans de telles conditions, n'avez-vous pas fait votre baluchon ? » me demanda un jour l'un de mes profs. Tout simplement parce que le fait de quitter mes parents m'effrayait. Élevé dans un cocon, j'étais devenu timoré, poltron, dressé comme un singe savant.

Parvenu au niveau universitaire, j'étais conscient de mes capacités et je pouvais les prouver. Mais dans la vie sociale et sur le plan humain, je ne connaissais que l'enfer. Toujours privé d'argent de poche, je vivais en marge des autres étudiants, qui finissaient par me prendre en grippe et se moquer de moi, d'autant plus que la majorité d'entre eux évoluaient dans les classes privilégiées de la société. Il n'était donc pas question de travailler avec mes condisciples ni de partager leurs réjouissances. Les fêtes, les élections de *Miss étudiante*, les « boîtes » m'étaient fermées. Je me souvenais des paroles de ma mère : « Si tu nous amènes une fille dans le but de la présenter, je la mets sans autre avis à la porte. »

Alors que j'étais âgé de vingt ans, ma mère contracta une grave maladie qui l'emporta. Un rapprochement avec mon père s'amorça : il n'était plus l'homme arrogant, dur et méprisant que j'avais connu au cours de mon enfance et de mon adolescence. Constraint de reconnaître mon succès sur le plan des études, il se montrait plus attentif, me témoignait un semblant de magnanimité.

Néanmoins, il restait pour moi un étranger. Il sortait beaucoup, voyait des femmes, généralement plus jeunes que lui, rentrait souvent éméché aux petites heures. De telles habitudes, liées à un travail intense et astreignant, eurent raison de sa santé. Un dimanche des Rameaux, il sortit pour acheter des cigarettes et ne rentra pas. Il avait succombé à un infarctus.

Dès lors, j'étais seul. Je ne pouvais plus que compter sur mes oncles, mes tantes, mes cousins : ils me considéraient tous comme un

propre à rien. Paradoxalement, j'étais tellement nul en tout qu'à l'âge de vingt-cinq ans, j'entrai au *Groupe Bulova* en tant qu'adjoint responsable des ressources humaines. Une période relativement sereine commença pour moi : lié d'amitié avec mon professeur de musique, son épouse et ses enfants, passionné par mon travail, je connus quelques bonnes années. Mais au-delà de son décès, je restais fixé à l'ordre strict de ma mère : pas de fréquentations féminines, pas de projets de mariage.

Quelques années plus tard, je commençai à glisser sur la pente savonneuse.

Au point de vue professionnel, je continuai à gravir les échelons, devins fondé de pouvoir au *Groupe Winterthur*. Par contre, dans la vie, après l'échec de deux liaisons avec des femmes de la jet-set, j'étais de plus en plus seul, privé d'affection, incapable d'exprimer mes sentiments. Pour combler ce vide, je ne pensais plus qu'à travailler, à m'abrutir au travail, passant parfois deux semaines sans prendre de dimanche ni congé, voyageant pour mes affaires, rencontrant sans relâche mes clients. Épuisé, désespéré, ridiculisé par les femmes qui ne comprenaient pas mon attitude, j'eus un pressentiment : tout allait s'effondrer et je finirais ma vie dans un hôpital psychiatrique.

Puis, ce furent de brèves hospitalisations, une perte totale de confiance et d'estime de moi. Je ne voyais ni issue ni avenir. Comme pour confirmer mes craintes, je fus interné contre mon gré en institution psychiatrique et mon appréhension se réalisa : j'étais un homme fini.

Qu'en est-il d'aujourd'hui ? J'ai septante-deux ans, ai remonté la pente. Mais, en dépit de mes multiples activités, de mon large réseau social, je suis plus que jamais seul. Je n'ai ni femme, ni enfants, ni petits-enfants à chérir, ni famille, ni amis véritables. Côté féminin, je m'accommode d'aventures sans lendemain. C'est le temps des regrets, le temps le plus douloureux qui soit. Ainsi que l'exprima Barbara dans une de ses chansons : « Que tout le temps qui passe ne se rattrape guère, que tout le temps perdu ne se rattrape plus. »

DEUXIÈME PARTIE

PAYSAGES

Comment est née la *Suze*

Marin-Épagnier, le 17 mai 2020

Chère lectrice, cher lecteur,

Je propose de vous faire découvrir quelques lieux emblématiques de ma vie. Chacun raconte à sa manière mes rencontres, rarement heureuses, souvent tragiques. Commençons par le lieu où j'ai passé mon enfance : les bords de la Suze.

Mon histoire commence dans un endroit particulier, celui du Vallon de Saint-Imier, dans la partie francophone du canton de Berne, à une époque où se mêlent histoires et légendes. Cette région est devenue célèbre au-delà des frontières, grâce à la rivière qui la traverse, la Suze. Elle a donné son nom à un apéritif bien connu. Laissez-moi vous en conter la genèse.

Lorsqu'on se rend de Sonvilier au Pré-aux-Bœufs, l'institution dont je parlerai plus loin au chapitre « Les Fleurs », on longe, par la scierie Yves Bernard (anciennement *La Raisse SA*) et le terrain du *FC Sonvilier*, le cours de la Suze. La rivière prend sa source au Pré-de-Suze en amont des Convers et se jette dans le lac de Biel, après avoir sillonné le Vallon de Saint-Imier. La route est sinuueuse. On remarque, sur la droite, une bâtie jaune, étroite, à moitié en ruines. C'est le Neu-Moulin, une construction qui date des années 1900.

Mon grand-père, Emile Augsburger² de la Maison-des-Prés à Renan, était en excellents termes avec un moutonnier nommé Kappeler³ qui habitait cette mesure et faisait de « l'embouche » et de

² Nom et prénom véridiques.

³ Nom véridique.

bonnes combines avec lui. C'était un original, « beurré » vingt-quatre heures sur vingt-quatre, qui mangeait, selon les mauvaises langues des villageois de Renan et Sonvilier, des corbeaux et des putois. Il était du genre silencieux. On disait qu'il ne parlait qu'une fois par mois, contrairement à ses copains, le *Fridou* et le *Pêcheur*, de la Guérite près de la Petite-Forêt, qui étaient de grandes gueules. Seulement, lorsqu'il parlait, dans un français mêlé de *schwyzerdütsch*, il évoquait des choses étonnantes, avec lucidité et persuasion, et prévoyait des événements qui auraient lieu en 2000-2030. On le considérait comme un visionnaire, un peu sorcier, car il consultait le *Grand Grimoire* et le *Petit Albert*.

Bien qu'il « suçât la mèche », il était plein d'idées qu'il ne mettait malheureusement jamais en pratique. Un jour, cependant, entre deux cuites, il décida d'élaborer une boisson. Il s'en alla quérir des gentianes jaunes (la grande gentiane) et en fit cuire les racines ; il y associa diverses herbes et plantes, notamment l'arnica et la bourse-à-pasteur. Hélas, il n'obtint qu'une mixture trouble, peu agréable au goût. Mais il persévéra. Il eut l'idée de distiller sa préparation, afin d'en faire un alcool. Il se procura un alambic et, après de nombreux échecs et de nouveaux mélanges, il réalisa un breuvage original à l'arrière-goût de gentiane.

Épaté de sa trouvaille, il rassembla des bouteilles et se mit à faire du porte-à-porte avec son élixir, des Convers à Sonceboz. Très rapidement, les gens du Vallon apprécierent cette nouvelle boisson, un peu amère, peu chargée en alcool. Grâce au bouche à oreille, il vendit bientôt une quantité de bouteilles à un prix dérisoire, ce qui ne lui rapporta qu'un maigre pécule.

Un Français, dont j'ai oublié le nom, était de passage à Renan. Il parlait haut, avec l'accent parigot. On ne savait d'où il venait, mais beaucoup disaient qu'il était parisien. Bourré de projets, c'était un maquignon, un type peu scrupuleux aux ressources incertaines. Toujours à l'affût d'affaires lucratives, il eut vent de la trouvaille de

Kappeler. Il le rencontra, goûta la boisson et eut l'idée, avec le concours de grossistes et d'importateurs, d'en faire un apéritif populaire. Il baptisa celui-ci *La Suze*, du nom de la rivière imérienne, et promit à Kappeler monts et merveilles, lui affirmant qu'il allait réaliser des bénéfices mirifiques et devenir un homme riche. Le moutonnier n'en croyait pas ses oreilles. Mais, inculte et crédule, Kappeler se laissa embobiner et le Français lui subtilisa sa recette. Il n'entendit plus jamais parler de lui, ne vit jamais l'argent escompté et s'aperçut, mais un peu tard, qu'il avait été berné. Le nouvel apéritif allait cependant faire son chemin...

Aujourd'hui, *La Suze* fait florès dans les cafés, les restaurants, les supermarchés, bien au-delà de nos frontières. La bouteille oblongue est présente à tous les comptoirs. Beaucoup sourient, dans les bars lausannois ou dans les bistrots parisiens, lorsque je relate ces faits. Ce n'est pas une légende, c'est une histoire vraie, l'une de celles du coin de terre où j'ai passé mon enfance.

C'est l'histoire de la rencontre d'un moutonnier naïf et d'un afaïriste véreux.

Le Negresco

Marin-Épagnier, le 17 août 2019

Deux mots du *Negresco*, un des hôtels les plus prestigieux du monde où, en 1979, Karen et moi avons passé par toutes les étapes et tous les raffinements de la passion.

Ce palace de rêve est situé sur la promenade des Anglais à Nice. Il a obtenu sa cinquième étoile en août 2009, figure au patrimoine national et s'inscrit au label *The leading hotels of the world* avec, entre autres, le *Georges V* à Paris, le *Sheraton* de Bruxelles, le *Bayerischer Hof* de Munich, le *Royal* de San Remo, le *St Régis* de New York ou encore le *Taha's Island & Spa Resort Hotel* à Tahiti. Il comporte 450 chambres et 24 suites. La suite américaine et la suite Princesse Grace ne sont pas à la portée de toutes les bourses : actuellement, 48'000 euros la nuitée. La chambre où mon amie venait me rejoindre donnait sur la baie des Anges. Elle était somptueusement équipée : style Louis XV, Mir laine et soie, bar, lit à baldaquin propice aux ébats amoureux, salle de bain avec vasque de marbre, téléphone, TV et supports informatiques dissimulés dans des meubles adéquats, et j'en passe...

Géré par le fonds de dotation Mesnage-Augier-Negresco, aujourd'hui dirigé par Pierre Bord, le *Negresco* reçoit les personnalités les plus célèbres et les plus en vue, par exemple :

- le *Gotha* : Caroline de Monaco et le duc de Hanovre, Charlotte Casiraghi, Rania de Jordanie ;
- la politique : Nicolas Sarkozy et Carla Bruni, François Hollande et Julie Gayet ;
- la finance : Bill Gates, le sultan de Brunei, Jefferson Noah, Peter Brabeck et Tidjane Thiam ;
- le cinéma : Catherine Deneuve, Emmanuelle Béart, Miou-Miou, Gérard Depardieu, Géraldine Pailhas, Pierrick Liliu ;

- la chanson : Marina Kaye, Axelle Red, les Rolling Stones, Mylène Farmer ;
- les lignes de luxe : Benjamin Dessange, Karl Lagerfeld, Paco Rabanne, Jean-Christophe Babey, Liliane Bettencourt.
- Alain Delon, Johnny Hallyday, Brigitte Bardot et Gunther Sachs ont été des hôtes assidus de l'hôtel et auparavant, il faut citer Grace Kelly, la Bégum, la Callas, Aristote Onassis, Louis Armstrong et Salvador Dali.

Au point de vue du décor, chacun s'extasie devant le grand hall elliptique de style Louis XVI, la rotonde lumineuse, le tapis d'Aubusson d'un coût de 300'000 francs de l'époque et le lustre de Baccarat de 2,9 tonnes, de 4,60 mètres de diamètre et de 16'800 cristaux. Les œuvres d'art ne sont pas en reste : la *Nana Jaune* de Niki de Saint-Phalle, les portraits de Louis XIV peints par Hyacinthe Rigaud, de Louis XV, de Louis XVI, de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie. On trouve également des tapisseries de Raymond Moretti, la sculpture *Le Chat* de Cyril de La Patellière, une œuvre de Sacha Sosno, des moquettes d'Yvaral, un portrait de Louis Armstrong par Moretti, des toiles de Mignard, Vasarely et Salvador Dali ainsi que la plus grande collection privée d'affiches de René Gruau. La plupart des meubles d'époque proviennent de l'École Boulle.

Les prestations offertes par le *Negresco* sont à la mesure de son importance et de son prestige. Ce sont notamment :

- neuf salons de 20 à 600 personnes pour organiser des réceptions et des cocktails ;
- un salon *Baie des Anges* avec vue panoramique sur la Méditerranée ;

- un restaurant *Le Chantecler* du grand chef cuisinier Jean-Denis Rieubland (deux étoiles au Guide Michelin, 15/20 au Gault et Millau) ;
- un bistrot *La Rotonde* du chef Jean-Denis Rieubland, avec ambiance musicale ;
- un piano-bar *Le Relais*, dans un décor anglais ;
- 450 chambres et 24 suites (déco style Louis XIII à art futuriste, vue panoramique sur la Méditerranée pour la plupart) ;
- des salons de beauté, salons de coiffure, massages, nail bars, hammam, fitness ;
- des services : agence de voyage, blanchisserie, location de voitures, limousines, hélicoptères, billets d'avion et de chemin de fer ;
- des concierges, portiers, chasseurs, voituriers et bagagistes toujours revêtus de l'uniforme des laquais de rigueur à la Cour de Versailles ;
- des cinémas et une organisation de loisirs ;
- un échange de devises, un parking privé, des safes ;
- des équipements informatiques (ordinateurs portables, prises wifi, Internet, Intranet, Skype) ;
- un équipement domotique, une poste pneumatique, du nettoyage par aspiration d'air ;
- des boutiques de luxe (70 vitrines d'art, Moretti, Vasarely, Dali, mode, montres et bijoux, Lancel, Christian Dior, Gianni Versace, Cartier, Lancaster, Davidoff) ;
- une plage privée avec matelas, parasols, cabines, douches, sports nautiques, tennis, golf à proximité ;
- les animaux de compagnie bienvenus (Salvador

Dali ne séjournait jamais à l'hôtel sans son guépard).

Bien des splendeurs, bien des souvenirs éphémères. Je ne savais pas encore que Karen me quitterait, qu'un autre hôtel, d'un autre standing, l'hôpital psychiatrique, m'ouvrirait ses portes et déciderait de mon sort et que le Centre social protestant disposerait de mes biens. Je ne savais pas non plus qu'à brève échéance, j'allais au-devant de souffrances, d'humiliations et de frustrations.

Un contraste flagrant et douloureux.

Nice

« *Lasciate qui ogni speranza.* »

Dante Alighieri (Nell'Inferno)

En avril 1980, je rencontrais Karen à Genève, où elle passait quelques jours chez une amie. Je ne l'avais pas revue depuis décembre 1979, lorsque j'avais quitté Nice, et nous n'avions pas repris contact entretemps. Elle m'accueillit froidement en me demandant ce que je lui voulais. Je lui rappelai notre liaison, les moments inoubliables que nous avions passés sur la Côte et mon intention de l'épouser. Elle me décocha un sourire pincé. « Ces instants sont loin et je ne m'en souviens plus. Quant à t'épouser, il n'en est pas question. Je suis mariée et ne compte pas divorcer. Tu es chez *Secura* à Zurich. À aucun prix je ne quitterai Nice pour finir étouffée dans une métropole suisse alémanique. De plus, malgré ta situation, tu n'as pas les moyens d'offrir à une femme de mon monde la vie qu'elle est en droit d'attendre. »

J'étais fixé. De retour à Neuchâtel où j'avais mon domicile principal, je me mis à rouler des pensées noires. À quoi bon « bûcher » ? À quoi bon faire carrière puisque, de toute façon, je resterais seul et ne connaîtrais jamais le bonheur ? En outre, malgré mes revenus relativement importants, j'avais contracté des dettes dues au grand train de vie que j'avais mené entre Saint-Trop' et Menton.

Au culot, je démissionnai et me trouvai sans travail. Je me terrai chez moi.

Mon propriétaire, qui s'occupait de mes moindres faits et gestes, ne tarda pas à remarquer que j'étais inactif. Il s'empressa de s'adresser à la cheffe du Service social de Migros dont dépendait *Secura*, d'alerter mes amis, d'avertir le Centre psychosocial neuchâtelois et le Centre social protestant. Tous furent d'avis que ma situation nécessitait un encadrement social et on me désigna une assistante sociale au Centre social protestant, comme tutrice officieuse. Je ne pus supporter cette sujexion. Dès la fin de mes études, j'avais occupé des postes à responsabilités dans la grande entreprise et me rendis compte que j'étais en train de perdre pied et de m'engager sur la voie de la déchéance. La tension fut si forte, le désespoir si profond, que

je passai à l'acte : j'avalai trente-quatre comprimés de *Dalmadorm* 15 mg et deux de *Phénobarbital*. J'échappai miraculeusement à la mort et dans un état comateux, je fus transporté d'urgence à l'hôpital des Cadolles, où je subis un lavage d'estomac et où on me signifia que je serais hospitalisé à Perreux.

Je ne sais par quel subterfuge je faussai compagnie à mes soignants. C'était un dimanche. Je me rendis chez moi, laissai mes clés sur mon bureau et abandonnai tout, décidé à la retrouver. J'entrai en France clandestinement, gagnai Pontarlier, Dole, Dijon où je pris *Le Mistral* qui faisait Paris-Nice. Arrivé à destination le lundi à vingt-trois heures trente, je hélai un taxi et me fis conduire aux *Chardonnets*. Je n'ose imaginer ce qui me serait arrivé si Bernard, le mari de Karen, n'avait pas fumé une cigarette sur la terrasse de la villa et ne m'avait pas aperçu. On me recueillit, mais Karen fit bloc avec son mari et me traita en gamin irresponsable. Contact fut pris avec la légation suisse à Nice, les autorités neuchâteloises et le Centre psychosocial. Sans papiers, je ne pouvais revenir en Suisse par avion. Je voyageai en train et Bernard m'accompagna à Genève où, à la douane, j'étais attendu par la police. Sans plus tarder, je fus chargé dans une ambulance.

Je m'aperçus bientôt qu'on me conduisait en institution psychiatrique. Là, le médecin-chef du CPSN⁴ m'informa que je serais interné dans cette institution pour une durée indéterminée. Je ne savais pas encore qu'âgé de trente-trois ans, je ne sortirais de l'hôpital qu'à soixante et un ans. Avant de me confier au médecin-assistant chargé de mon suivi, il me dit : « On ne pouvait agir autrement. Vous avez assez ennuyé les gens. Vous êtes prodigue, improductif et vous ne tarderiez pas à tomber à la charge de la société. »

Lorsque pour la première fois je fuguai, j'avais l'idée de me rendre à Lausanne pour retrouver Dimitri, conseiller d'entreprise,

⁴ Centre psychosocial neuchâtelois, maintenant appelé CNP (Centre neuchâtelois de psychiatrie).

un ancien collègue de la *Winterthur*. Je voulais lui parler de mes conditions d'hospitalisation, du carcan dans lequel j'étais prisonnier et lui dire : « Cet enfermement est indigne de moi. Je veux réintégrer la société et être rétabli dans mes fonctions. » Je ne me rendais pas compte de la puérilité, du caractère illusoire et irraisonné de ma démarche et n'avais pas conscience qu'au vu de mon état, il me conduirait à la clinique.

M'étant enfui un dimanche après-midi, j'arrivai à Lausanne le soir même aux environs de dix-huit heures. Je me souvins alors que Dimitri habitait Renens. Sans un sou, je ne pouvais prendre un bus ou un taxi pour parvenir chez lui. Il ne me restait qu'une solution : couvrir à pied les quinze kilomètres qui séparent la gare de Lausanne des quartiers périphériques de Renens. Il pleuvait, la nuit tombait, je me sentais très fatigué. Je n'étais jamais allé chez lui, mais je connaissais son adresse. Plusieurs fois, je m'égarai, mais une force me poussait à aller jusqu'au bout. Arrivé à ce point-là, je ne pouvais plus reculer.

Parvenu à son domicile vers vingt-trois heures, je sonnai à sa porte. Personne ne répondit. J'insistai, sans succès. Entendant du bruit et voyant de la lumière sous la porte de l'appartement voisin, je me manifestai et fus accueilli par un grand gaillard à la mine avenante. Une jolie femme et trois enfants en bas âge me regardaient curieusement.

L'homme, qui s'appelait Pierre⁵, me demanda, surpris :

- Qui êtes-vous et que voulez-vous ?
- Claude Alain Augsburger de Neuchâtel. Je cherche mon ami Dimitri. Je suis un de ses anciens collègues.

Il me répondit :

- Il est en vacances, lui et sa famille. Dites donc, vous ne paraîsez pas dans votre assiette. Venez chez nous.

⁵ Prénom véridique.

Il me fit entrer, m'asseoir à la table familiale, et sa femme me donna à boire et à manger. Les enfants se pressaient autour de moi, avec le regard questionneur des petits et leur maman me souriait.

Mis en confiance par cet accueil chaleureux, je déballai toute mon histoire : mes échecs, ma déception amoureuse, ma tentative de suicide, mon hospitalisation. À mesure que j'avançais dans mon récit, je les voyais devenir graves, soucieux, mais la bonté et la compréhension rayonnaient sur leurs visages.

Pierre me dit :

– Nous sommes chrétiens. Vous resterez chez nous pour la nuit.

C'est alors qu'il m'apprit qu'il était capitaine au long cours, qu'il avait changé d'orientation et occupait le poste de chef de fabrication chez *Bobst*. Mais sa femme et lui avaient un projet : ils voulaient tout quitter pour adhérer aux *Gédéons* belges, une société internationale de diffusion de la Bible. Il me demanda si j'étais sous tutelle et parut navré de la vie désordonnée que j'avais menée sur la Côte d'Azur. Il semblait faire porter à Karen, mon ex-amie, l'entièr responsabilité de mes difficultés. Hésitant, je lui dis qu'elle m'avait sans doute aimé et sortis de mon porte-monnaie le souvenir qu'elle m'avait laissé ; je le portais toujours sur moi, comme un talisman : sa photo et une mèche de cheveux.

Pierre remarqua :

– Dieu vous a conduit au bon endroit. Vous ne vous rendez pas compte que d'autres auraient appelé la police ou, dans le meilleur des cas, vous auraient donné à boire et vous auraient expédié ? Nous, nous vous ouvrons notre porte, vous hébergeons et prions avec vous.

Sur ce, toute la famille joignit les mains et je fis de même. Il me dit :

– Veuillez répéter après moi...

Je ne me souviens pas de toutes les paroles de cette prière, mais

ai retenu ceci : « Seigneur, aide-moi à quitter ce parcours de débauche et d'impudeur que j'ai vécu, afin que je puisse glorifier ton Nom. Le feu, qui purifie tout, va consumer ces images sacrilèges. »

Il se leva, prit la photo et la mèche de cheveux et les jeta dans la cheminée. Puis, avec emphase, il étendit les bras et s'écria :

– Au Nom de Jésus. Alléluia, amen !

Le cœur serré, je regardais le souvenir de Karen réduit en cendres et me disais : « Ils sont très chics avec moi. Pierre est certainement chrétien, mais quel fanatique ! Il a brûlé mon amour... » Mais j'étais trop fatigué pour réfléchir. On me donna un bon lit et je fus ému par l'attitude de Madame qui m'embrassa et me dit :

– Passez une bonne nuit. Que Dieu vous bénisse !

Avant de sombrer dans un sommeil profond, je distinguai la croix lumineuse suspendue au-dessus de ma couche.

Le lendemain, je leur dis ma reconnaissance. Je m'habillai. Pierre prit sa voiture et me reconduisit à l'hôpital. Il me fit part de ses encouragements et me quitta. Je fus conduit chez mon médecin qui m'apostropha sévèrement :

– Votre compte est bon. Sachez qu'en votre absence, j'ai averti le CPSN et la police. Puisqu'on ne peut pas vous faire confiance et que vous nous obligez à faire un travail de singe, vous serez mis en division fermée. Vous sortirez dans une année !

L'ICUS⁶ me conduisit dans une unité encore décente, et j'entendis la clé tourner dans la serrure.

⁶ Infirmier-chef d'unité de soins.

Cery

« *Ihr wandelt droben im Licht.* »

Friedrich Hölderlin (*Schiksalslied*)

Cet épisode n'est pas dans la suite chronologique du précédent. Il relate mon expérience d'un autre lieu d'internement psychiatrique de triste mémoire.

Marin-Épagnier, le 16 novembre 2020

Toutes les démarches étant accomplies en vue de mon admission à Cery, je fus conduit, un vendredi après-midi, à l'institution vaudoise⁷. J'étais quelque peu anxieux de ma nouvelle hospitalisation. Thierry⁸, l'un des soignants qui m'accompagnaient, m'apprit que je serais reçu par le Professeur Kaltenrieder, médecin sous-directeur de l'hôpital. Je fus surpris et flatté qu'un psychiatre de renom, ténor de sa spécialité, s'occupât de mon cas.

Aux admissions, Thierry insista pour que je sois placé en division fermée, compte tenu du risque de fugue. L'infirmière-cheffe, une femme revêche et peu sympathique, nous informa que le Professeur avait ordonné que je sois patient à *Azur*, une unité ouverte. Je fus étonné par la modernité des locaux et par leur aspect accueillant. On me désigna une chambre à trois lits, vaste, claire, comprenant une douche et toutes les commodités.

Le Professeur Kaltenrieder me fit appeler et j'eus le plaisir de le voir accompagné du Dr Aubry, qui m'avait suivi au Centre psychosocial vaudois. Nos relations avaient été excellentes et j'avais apprécié le traitement qu'il m'avait prodigué. Il avait été nommé médecin-assistant à Cery. Lors de l'entretien, le Professeur me demanda de but en blanc :

– Avez-vous des dettes ?

⁷ Cery, situé à Prilly, sur les hauteurs de Lausanne, est un hôpital psychiatrique qui fait aujourd'hui partie du Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV).

⁸ Prénom véridique.

J'acquiesçai. Il reprit, avec un fort accent alémanique :

– Si vous avez vingt mille, c'est du biscuit. Quarante mille, c'est emmerdant. Cent mille, vous êtes foutu.

Je lui répondis que je ne devais qu'une dizaine de mille et il parut satisfait. Puis, on parla pathologie, difficultés à m'en sortir, angoisses et fugues. Tant lui que le Dr Aubry me rassurèrent : si mon cas était préoccupant, il n'était pas grave.

Au terme de l'entretien, je fis connaissance avec les autres patients et l'équipe soignante. Benjamin, un infirmier jovial, était ICUS. Il était assisté par Marie, ICUS-adjointe, et par de nombreuses infirmières dont une, Chantal, me tapa dans l'œil. Nous nous serrâmes la main et échangeâmes un regard appuyé.

Comment se déroulaient les journées ? Petit déjeuner à sept heures trente, toilette, lit, mise en ordre de la chambre, puis, à huit heures trente, atelier d'occupation jusqu'à onze heures et l'après-midi de treize heures trente à dix-sept heures. Fréquentation obligatoire, sous peine de renvoi de l'institution. Cette fois, j'acceptai ces conditions de bonne grâce ; je n'avais pas le choix. Il ne s'agissait ici ni d'ergothérapie ni d'art-thérapie, mais de conditionnement et de manutention. Le responsable de l'atelier nous poussait à la production. Il nous était interdit de quitter notre place ; une série terminée, nous devions actionner une palette et une monitrice nous apportait la série suivante. Les conversations entre patients n'étaient pas autorisées et toute absence, y compris les rendez-vous chez le médecin, devait être annoncée au responsable avant le début du travail. Pour cette activité, nous touchions cinq francs par jour, soit vingt-cinq francs par semaine.

Chaque patient avait son médecin et, en cas d'impécuniosité ou de problèmes, son assistant social. On me désigna Désirée qui s'occupa de mes deniers jusqu'à ce que je touche mon héritage. On nous allouait trente francs par semaine que nous devions aller chercher

chaque vendredi à huit heures à la Comptabilité, munis d'une autorisation signée de notre assistant. Le règlement était strict et nous ne pouvions faire valoir aucune exception, sauf si elle était dûment justifiée, le plus souvent consignée par écrit. Par contre, chacun était correct et respectueux.

Au cours de mon séjour à Cery, je retrouvai Charlotte que j'avais connue quelques années auparavant. À l'époque, c'était une ravissante jeune femme. Je fus stupéfait de voir son visage ravagé, strié de traces rouges, ses yeux noyés de liquide. L'alcoolisme avait fait son œuvre et elle suivait une cure de sevrage. Les autres patients, Luc, Roger, Christine, François⁹ notamment, étaient sympas et pleins d'attention. Je garde également un bon souvenir des veilleuses, en particulier de Madame Sterner, une Luxembourgeoise, et de Madame Lothard, belle-sœur du colonel commandant de corps Gérard Lothard, chef de l'instruction. La chance était avec moi : je quittai la chambre à trois lits et on mit à ma disposition un joli studio privé. Ce qui correspondait à mon statut d'alors.

Encore une fois, j'avais le vent en poupe. Un ancien collègue et ami, Dimitri, sous-directeur au *Groupe Winterthur*, vint me visiter. Il m'apprit qu'un de ses proches parents, alors rédacteur en chef de *La Nouvelle Revue de Lausanne* cherchait un chroniqueur économique et universitaire et que le Professeur Fidanza de l'Université de Lausanne souhaitait engager un assistant pour la chaire d'*operational research*. Je n'étais pas trop chaud pour le poste d'assistant à l'Unil¹⁰, mais je fus tout de suite motivé par le journalisme. Cependant, si j'étais rompu aux mécanismes économiques et aux cursus universitaires, je n'étais pas introduit dans le monde des médias et n'avais jamais rédigé d'article. Mais peu importait. Je savais écrire et argumenter et étais conscient qu'on ne conçoit pas un journal comme on élabore un traité ou comme on écrit un roman ou un historique.

⁹ Prénoms véridiques.

¹⁰ Université de Lausanne.

Je demandai donc à Dimitri de me ménager un entretien avec le rédacteur en chef.

Le lendemain, celui-ci m'appela et me donna rendez-vous pour un entretien d'embauche. Je me rendis donc au siège de *La Nouvelle Revue*, avenue Ruchonnet, et les pourparlers furent très fructueux. Comme je n'avais aucune expérience de la presse, il m'engagea comme pigiste et me mit tout de suite à l'épreuve. Deux jours plus tard, les médias étaient conviés à une conférence de presse organisée, au *Mövenpick Radisson*, par *Valtronic SA*, une entreprise du Brassus active dans l'électronique et l'informatique. Elle venait de s'implanter en France sous la raison sociale *Valtronic International*.

Envoyé en tant que rédacteur, je n'éprouvai aucune difficulté à faire la synthèse des propos que j'avais entendus et à concocter, à l'hôpital, un long article qui me permit, à moi néophyte, de me distinguer. Lorsque l'article parut sous le titre *Valtronic, une dimension internationale*, je fus l'objet de bien des éloges, à Lausanne et dans le Canton. Le rédacteur me félicita et me dit :

– C'est presque inconcevable. Vous n'avez jusqu'ici jamais pratiqué le journalisme et mes amis et collègues me disent : « Où as-tu déniché ce rédacteur ? Ses propos sont ceux d'un bon radical vaudois. » Votre style est percutant, persuasif, et dans ce premier article, vous vous exprimez avec l'aisance d'un professionnel. En outre, le patron de l'entreprise est fort satisfait, car vous les avez encensés. »

Si un malheur n'arrive jamais seul, il en est de même du succès. La semaine suivante, je touchai mon héritage et passai une demi-journée à l'*UBS* de la place Saint-François à discuter liquidités, titres, investissements. Désirée me libéra de toute contrainte pécuniaire et le Dr Aubry me dispensa du travail à l'atelier, ce qui me permit de me donner à fond dans ma nouvelle carrière.

C'est à ce moment-là que Chantal, l'infirmière qui me plaisait – et, cette fois, c'était réciproque – commença à me tourner autour.

Elle ne me lâchait plus, me souriait, me décochait des œillades engageantes, me complimentait sur ma tenue vestimentaire. Malheureusement, elle était mariée au médecin-assistant à l'Hôpital de zone de Morges. Elle jetait des coups d'œil furtifs à mes avis de crédit et s'extasiait :

– 1'396 francs pour un article, c'est vraiment cool !

Mon ami Luc, qui n'avait pas les yeux dans sa poche, lui fit remarquer sur un ton ironique :

– Je croyais que votre mari était médecin.

Elle lui répondit :

– Il est médecin-assistant mais gagne encore très peu. Et un médecin, à moins d'être un grand patron, n'aura jamais le prestige d'un journaliste.

Je compris tout de suite qu'elle n'hésiterait pas à tromper son mari avec un homme en vue. Je la désirais et souhaitais que nous fussions amants. Un matin, dans ma chambre d'hôpital, nous couchâmes ensemble, alors qu'elle m'avait aidé à faire mon lit. Si nous avions été surpris, nous aurions dû faire face, elle surtout, à de graves conséquences. J'aurais été renvoyé sur-le-champ de l'institution et Chantal aurait perdu sa place et encouru une poursuite pénale.

Les jours passèrent et curieusement, Chantal était devenue distante, m'évitait, se dérobait. Je me rendis compte que je l'aimais mais que, de son côté, elle n'avait souhaité qu'une aventure sans lendemain. À nouveau, mes vieux démons me hantaient et j'avais à l'esprit la première phrase de ma théorie¹¹ : « L'exclu est un homme conditionné de telle façon qu'il n'inspire jamais l'amour. » Finalement, avec l'assentiment du corps médical, je quittai Cery et décidai de re-

¹¹ Théorie de l'exclusion sentimentale, issue d'un livre, *Psychiatrie de l'adulte*, de Thérèse Lempérière et André Féline, 1977.

tourner aux sources et de m'établir à La Chaux-de-Fonds, mon activité dans la presse me permettant de choisir librement mon domicile. Mais mon succès allait être de courte durée. Mon pessimisme, mon manque d'estime de moi, ma déception amoureuse me précipiteraient bientôt dans un abîme plus profond que tout ce que j'avais connu jusqu'alors.

Comme l'affirmait une de mes référentes : « Claude Alain ne supporte pas d'être heureux. »

La Chaux-de-Fonds

« *Le bonheur, ce n'est pas une timbale qu'on dé-croche, c'est une aptitude, je crois.* »

Roger Martin du Gard

Arrivé dans la métropole horlogère, mon premier soin fut de dénicher un appartement. Ce fut chose facile, grâce à la « politique des petits copains ». Je pris contact avec un ami d'enfance, Jean-Philippe¹², avocat et notaire rue Jaquet-Droz. Il était lié d'amitié et en relation d'affaires avec André Bolliger¹³, patron de la régie immobilière Gerancia & Bolliger SA. Rendez-vous fut pris dans ses bureaux et autour d'un bourbon, l'affaire fut conclue : je devins locataire d'un loft situé rue de la Paix, à deux pas du Gymnase où j'avais fait mes premières armes.

Dès lors, j'étais autant à Lausanne qu'à La Chaux-de-Fonds. Je retrouvai Marie, la veilleuse de nuit que j'avais connue au foyer *Point-du-Jour*. Nous nous liâmes, elle, sa grand-mère et moi. Elles habitaient Renens, m'invitaient souvent chez elles et je leur rendais la pareille au fameux palace *Le Royal Savoy* à la Croix-d'Ouchy. Marie s'était fiancée à Ali et tenait toujours sa boutique de mode à la Palud. C'est elle qui me fit faire le tour des maisons de meubles et de déco, tant à Lausanne, à Neuchâtel qu'à La Chaux-de-Fonds et m'aida à aménager mon nouveau chez-moi.

Côté journalisme, c'était l'apothéose : les conférences de presse se succédaient à Lausanne, Genève, Fribourg, Berne, et toujours avec le même brio, je pondais article sur article. Je côtoyai bientôt des gens connus, hommes politiques, patrons de multinationales, milieux universitaires, *press people*, un monde où je refusai toujours de me hasarder, mode, chanson, cinéma. Orienté économie, je me tenais à distance des potins, mais témoignais un intérêt grandissant aux assemblées générales et à l'actionnariat. C'est ainsi que je devins actionnaire de *Sibra Holding* à Fribourg, un géant de l'alimentaire aux produits très populaires (bière *Cardinal*, *Sinalco*, pâte à tartiner *Le Parfait*). Je passais mon temps à travailler d'arrache-pied, à faire le *Tour de Romandie*, mais je ne profitais pas de mes nombreuses relations et

¹² Prénom véridique.

¹³ Nom et prénom véridiques.

le soir, chez moi, je vivais retiré. Je me sentais terriblement seul.

Un jour, un de mes colocataires, qui connaissait bien des aventures féminines, m'invita chez lui en me disant :

– Chez moi, vous trouverez la femme qu'il vous faut.

À nouveau, la défense joua et mon sentiment d'infériorité refit surface. Je déclinai l'invitation en songeant à ma condition d'exclu. Selon ma conception de la vie, je pouvais gravir tous les échelons que je voulais sur le plan professionnel et social, mais n'avais aucun droit à un vécu personnel. L'union libre ou le mariage et la famille me paraissaient un scandale, une énormité, une sinécure, une gâegie. Qu'une femme vive avec moi, porte mon nom, que nous mettions des enfants au monde était à mes yeux un rêve irréalisable, une impossibilité absolue ! Au fond, j'avais peur des femmes et en leur présence, je me sentais un gamin, un benêt, un irresponsable. Or, un gamin, un benêt, un irresponsable ne peut vivre comme tout le monde. Sa place est en institution. Pensée dangereuse qui allait occasionner un nouveau dérapage.

À La Chaux-de-Fonds, je prenais mes repas à l'*Hôtel de France*. Au restaurant, je dévorais des yeux Estelle, une serveuse algérienne, toujours entourée d'une foule de mecs qui la draguaient. Elle ne faisait pas attention à moi. Un soir cependant, nous nous trouvâmes en tête-à-tête et elle me parla de sa famille, de son parcours de vie, d'Oran, sa ville natale. À brûle-pourpoint, elle me demanda :

– Pourquoi êtes-vous toujours seul ? On dit que vous êtes journaliste à Lausanne et que vous avez une belle situation. Vous êtes un homme cultivé, intéressant, élégant. Et vous n'avez ni femme ni amie ? C'est presque impossible !

Je ne répondis pas, lui souhaitai le bonsoir et sortis. Je souffrais terriblement, mais je pensais :

« Tu as trop de succès, ça ne peut pas durer. Tu t'es hissé dans un monde que tu ne comprends pas et où tu n'es pas accepté. Tu

dois redevenir tout petit, tout petit, et recouvrer ta vraie peau : celle d'un gagne-petit, d'un sans-grade. Quant aux femmes, c'est un mystère que tu n'as jamais pu élucider. D'ailleurs, tu n'en rencontreras plus. »

Marie était inquiète, car je ne l'appelais plus. Elle parvint néanmoins à m'atteindre, se rendit compte de mon état d'esprit et s'exclama :

— Viens tout de suite à Renens. Grand-mère et moi avons à te parler. Si tu ne viens pas, je prends la voiture et dans une heure, je suis à La Chaux-de-Fonds. Il est dix-neuf heures, tu trouveras facilement un train.

Je saisiss cette planche de salut et en un temps record, je fus à Lausanne. À vingt-deux heures, j'étais dans le salon de Marie et de son aïeule. Stupéfaites, elles m'écouterent, comprirent mes difficultés, mais Marie se montra ferme :

— Vraiment, tu déraisonnes. Et cesse de nous bassiner avec ton fameux destin ! Si je comprends bien, Estelle te plaît et tu aimerais sortir avec elle. Je vais lui écrire et ce sera à toi de jouer !

Elles m'hébergèrent pour la nuit mais, dans le train, j'étais désemparé. Ma vie basculait. À La Chaux-de-Fonds, je téléphonai au journal, prétextant que j'étais souffrant, et m'enfermai chez moi. Ce que je ressentais (perte du goût de la vie, tristesse foncière faite d'ennui, de regrets et de désespoir) me révéla que j'étais en passe de devenir dépressif.

Quelques jours plus tard, je me sentis en meilleure forme et me rendis à l'*Hôtel de France*. Estelle m'apporta une bière et, au moment de payer, me demanda :

— Vous voulez seulement payer votre bière ?

Je lui répondis, comme si quelqu'un parlait à ma place :

— Que ferais-je d'autre ?

Elle resta bouche bée, je n'ajoutai rien et quittai l'établissement.

Cette fois, j'avais atteint le fond. Je ne donnai plus signe de vie à personne, même pas à *La Nouvelle Revue*. Je ne prélevai plus d'argent sur mes comptes à l'*UBS* ni à la *BCN*, négligeai mes factures, ne mangeai presque plus. Je passais mon temps à dormir, n'ayant plus conscience du jour ni de la nuit, et me sentais traqué. Si l'on sonnait à ma porte, je sursautais et n'ouvrais pas, ne répondais plus au téléphone. Je me relevais sans cesse pour me rendre à la fenêtre, pensant qu'une voiture de police stationnait devant l'immeuble.

Un matin, j'abandonnai tout, avec l'idée de ne plus revenir. Somairement vêtu, sans bagage, quelques dizaines de francs en poche, je glissai mes clés dans la boîte aux lettres de la concierge et me rendis à la gare. Replié sur moi-même, dans un profond désespoir, je sombrai dans un état d'errance amnésique. Je me trouvai à Soleure, à Bâle, à Zurich. Puis, bizarrement, à Moudon, à Morat, à Ins. J'avais connu un semblant de bonheur auquel je n'avais pas droit. J'avais failli, je devais expier.

TROISIÈME PARTIE

MA FAMILLE, MON ENFANCE, MON ADOLESCENCE

À Jean-Marc

Le succès d'une famille unie

« *La méchanceté gratuite est le pire des poisons,
le pire des dissolvants. Elle pourrit le cœur.* »

Claude Alain Augsburger

Marin-Épagnier, le 18 avril 2019

Cher Jean-Marc,

Vous le savez, mon plus grand regret a été celui de ne pas avoir pu me marier ni fonder une famille. Car j'aime les enfants et je suis certain que j'aurais pu être un mari et un père dignes à défaut d'être exemplaire. Mais, dès mes premières années, ma famille a été mon malheur.

J'ai peu connu la famille de mon père¹⁴. Mes grands-parents, Emile et Léa, étaient décédés peu après ma naissance. Mes oncles et mes tantes, à l'exception de mon oncle Charles et de ma tante Esther qui étaient restés à Renan, avaient pris le chemin de Genève où ils s'étaient taillé de belles situations.

Par envie, jalouse et, il faut le dire, par méchanceté, ma mère les avait supprimés. Pourquoi ? Parce qu'ils avaient « réussi » et étaient « bien ». Dans son esprit, « réussir » et « être bien » signifiaient gagner gros, avoir pignon sur rue, une belle voiture, des voyages à l'étranger et des relations. Mon oncle Fernand, qui avait la même formation que mon père, était horloger-rhabilleur à *Rolex*. Évidemment, il était mieux payé dans la célèbre maison genevoise que mon père aux *Longines*. Les Augsburger, qui reconnaissaient les talents de leur frère, avaient toutefois un plan pour lui. Un magasin d'horlogerie-bijouterie était en vente rue de Rive. Mes oncles, Fernand, Ernest, Henri et André proposèrent à mon père de le reprendre. Ils s'offrirent pour contribuer à la reprise de l'affaire et mon père était décidé à nous emmener à Genève. Hélas, ma mère s'opposa vivement à cette chance inespérée et le projet tomba à l'eau.

¹⁴ Tous les noms et prénoms de ce chapitre sont véridiques.

Elle cultivait le paradoxe. D'une part, ma mère jalouxait les « riches », mais d'autre part, elle refusait les occasions qui lui auraient permis d'accéder à ses aspirations. Invoquant son fameux « devoir de chrétienne », elle nous imposa de demeurer à Renan, auprès de mes grands-parents maternels. Pour humilier mon père, elle disait : « Nous resterons de modestes ouvriers ». Au fil du temps, elle se mit à manifester une véritable haine à l'égard de sa belle-famille...

Elle s'opposait avec véhémence à rencontrer mes oncles et mes tantes de Genève, refusant systématiquement les invitations et, animée d'un esprit diabolique, se mit à détester de toutes ses forces ma tante Esther (*La Togote*), qui pourtant ne lui avait jamais nui. Au contraire. Elle l'ignorait lorsqu'elle la croisait ou alors l'invectivait et m'ordonna de m'enfuir si je la rencontrais. Elle poussa l'absurdité jusqu'à découper, dans une photo de famille, la silhouette de ma tante.

Bientôt, mes oncles et mes tantes baissèrent les bras et, en désespoir de cause, nous ignorèrent. C'est pourquoi je ne les connus pour ainsi dire jamais, ni mes cousins et cousines, dont Raymonde, qui s'était mariée à Stockholm et avait deux enfants. Et bien sûr, ni les Maillard de Nashville, « ces milliardaires qui nous méprisent », ni les Maurer, la famille de mon oncle André, ni les Vuilleumier, ni les Forsghard. « Nous ne sommes pas de leur monde et ils nous considèrent comme de la merde ». C'est une triste histoire. C'est une histoire vraie.

Georges Vaucher, le martyr de Couvet

« *Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort,
Je ne crains aucun mal, car tu es avec moi.* »

La Bible, Psaume 23 : 4

Au milieu du dix-neuvième siècle, la vie des campagnes était très rude, plus que ce qu'a connu le vingtième siècle. Tout se faisait à la main ou au moyen de machines agricoles rudimentaires. Le Vallon (le Val-de-Travers) et son paysage austère connaissaient des hivers apparemment plus rudes qu'à notre époque ; les paysans aménageaient dans la neige des tranchées à hauteur d'homme. Le froid mordait.

C'est dans cette atmosphère hostile que naquit George Vaucher, mon grand-père maternel, en 1881. Fils d'Ulysse Vaucher dit *Vaucher-Nez-Plat* de la Prise-sur-Couvet, il était le cadet d'une famille de sept enfants¹⁵. Dès l'enfance, sa vie ne fut que souffrances, humiliations et privations. Mon arrière-grand-père, autocrate totalitaire, manifestait des tendances cruelles et inhumaines ; il était redouté dans toute la région. Parfois, il n'hésitait pas à abuser de sa force physique herculéenne et ses voisins le considéraient comme « mi-homme mi-démon ».

Mon pauvre grand-père était le souffre-douleur de sa famille. Tout petit et jusqu'à son départ pour Besançon avec César, l'aîné de ses frères, il eut à subir toutes sortes de sévices. À peine hors du berceau, son père lui refusa un gîte décent. Privé d'une chambre, d'un bon lit, il dut dormir à la grange sur un sac de jute, un lieu torride en été, glacial en hiver. Souvent puni injustement, Ulysse le corrigeait de la manière la plus vile qui soit : il le saisissait à bras-le-corps et lui frottait violemment la tête contre le mur crépi de la ferme. À table, il lui lançait le pain à la figure en lui disant : « Tu l'as gagné, ton pain ? »

Mon grand-père manifesta très tôt des dons remarquables pour les dessins. Avec la complicité d'un copain de Couvet, il se procura

¹⁵ Tous les noms et prénoms de ce chapitre sont véridiques.

des crayons et du papier et s'adonna à son art en cachette. Surpris par son père, celui-ci lui dit : « Mille milliards de Dieu ! Qu'est-ce que ces habitudes de « richtot » ? Je vais te le faire passer, enfoiré, ton goût pour les couleurs ! » Sur ce, il lui brisa les crayons dans les mains, lui cassa un doigt, lacéra le papier qu'il jeta à terre et piétina. Lorsque Georges parvint à l'âge d'apprendre un métier, la direction de Dubied, l'entreprise covassonne aujourd'hui disparue, reconnut son talent dans le domaine des beaux-arts. Elle lui offrit une bourse, afin qu'il pût suivre les cours de l'École d'art de Paris. Ulysse refusa. « Il n'a pas à avoir plus que moi. Il sera émailleur. » Les maltraitances envers les animaux de *Vaucher-Nez-Plat* étaient connues loin à la ronde. L'épisode du taureau, par exemple. Il possédait une magnifique bête de mille kilos de la race du *Simmenthal*. Certain de gagner la médaille d'or au concours bovin du marché au bétail des Bayards, il emmena, accompagné de ses domestiques, le taureau dans la bétailière. Malheureusement, le jury en décida autrement et lui décerna la médaille d'argent. Blessé dans son orgueil de « tout-tout-riéniste », en proie à une violente colère, mon arrière-grand-père ordonna à ses hommes d'amener le taureau dans la cour de la ferme. L'animal, placide, tout enrubanné et portant sa médaille d'argent, restait immobile. Ulysse, l'air mauvais, se rendit à la grange et en revint avec sa carabine. Il mit le taureau en joue et fit feu. La bête s'écroula, cinq balles dans la tête et le ventre. C'était la manière de *Vaucher-Nez-Plat* d'exprimer son aversion pour le gris. Il ne tolérait que le blanc et le noir ; pas de place pour la nuance !

L'histoire du coq est plus abjecte encore. Un matin, le coq chantait, perché sur le fumier. D'humeur exécrable comme de coutume, Ulysse fut excédé par les « cocoricos » de l'oiseau. Il se saisit d'un lourd tonneau bardé de fer et le lança avec une grande violence sur le malheureux volatile. Couverte de sang, une patte cassée, la crête déchirée, la pauvre bête se traînait, hoquetant de douleur. Blanc de rage, Ulysse l'acheva à coups de pioche.

Bien entendu, plus aucun paysan du Vallon ne voulait lui acheter du bétail, car il vendait au prix fort des veaux, des vaches, des porcs, la queue et les côtes cassées, le mufle abîmé, parfois un œil crevé. Les chevaux et les moutons recevaient chaque jour des coups de pied au ventre et étaient maintes fois torturés avec un fil de fer rougi.

Sur le plan social, *Vaucher-Nez-Plat* n'était guère meilleur. Il refusait obstinément de payer ses impôts. « Couvet et l'État m'empoisonnent avec leurs taxes et leurs redevances. Je ne leur dois rien, car je suis seul maître de mes terres, nom de nom ! » En butte à des poursuites réitérées, il demeurait imperturbable. Finalement, la Commune de Couvet en eut assez. Elle déléguait les gendarmes Pache et Thévoz pour faire entendre raison au vieil autocrate. Ulysse les attendait devant sa porte. « Monsieur Vaucher, nous vous sommes de vous acquitter, une fois pour toutes, de vos obligations fiscales, faute de quoi nous serons contraints d'avoir recours à la force ! » Ulysse leur rétorqua : « Venez me prendre ! » Les gendarmes s'avancèrent. Pache passa dans la fontaine et Thévoz alla s'ouvrir le crâne au bas de l'escalier de la cave. En désespoir de cause, les autorités renoncèrent, car il eût fallu lever une école de recrues de grenadiers pour en venir à bout.

Lorsque mon arrière-grand-père mourut, mon grand-père, bien qu'héritier réservataire, fut frustré de sa part d'héritage. César, l'aîné, homme habile et de mauvaise foi, vendit le domaine et partagea le produit de la vente avec Thérèse, Paul, Rose, Jeanne et Charles, les autres frères et sœurs. Habitué à être évincé, ignorant les lois et ses droits, Georges n'obtint rien.

César, lui, l'enfant préféré de *Vaucher-Nez-Plat*, avait reçu une excellente formation à l'École technique de Fleurier. Son diplôme de technicien-mécanicien en poche, très à l'aise avec sa part d'héritage et la part usurpée à mon grand-père, il partit pour Besançon et prit la nationalité française. Entrepreneur dans l'âme, mais peu scrupuleux (on le surnommait le *Stavisky de Besançon*), il

fonda dans la capitale franc-comtoise une entreprise de micromécanique, *La Comtoise*, qui devint, après des débuts modestes, une société anonyme prospère, *La Comtoise SA*. Il persuada mon grand-père de venir à Besançon, de demander la nationalité française sous prétexte d'une meilleure intégration dans la société bisontine et lui fit miroiter un poste mirobolant dans son entreprise. De nouvelles épreuves, peut-être plus dures encore, attendaient mon pauvre aïeul...

Le fameux poste consistait en fait en un travail de manutentionnaire au conditionnement. Jour après jour, Georges comptait et triait les vis, les becs de plume et les boulons, les mettait dans des sachets, à raison de neuf heures par jour, y compris le samedi. Sous-payé, il traînait la misère dans une mesure du quartier Battant, alors que son employeur – son frère – avait épousé Marguerite Pellet, fille d'une grande famille de Fribourg, et avait fait construire une gentilhommière dans les beaux quartiers, rue du Chasnot.

Un lundi de janvier, mon grand-père ne se rendit pas à son travail. Tout au monde lui semblait préférable à cette vie d'indigence, à cette vie sans espoir. Avec quelques sous en poche et de vieilles chaussures, il s'en fut dans la tempête avec l'idée de gagner La Chaux-de-Fonds. Alors commença une odyssée de plusieurs semaines. Tirant son plan pour « gagner sa croûte », louant ses services chez les paysans, il franchit les cent vingt kilomètres séparant la capitale franc-comtoise de la métropole horlogère.

Nul ne sait les heures difficiles qu'il vécut, la fatigue, le froid et les privations qu'il surmonta en chemin. Peu importe, il était déterminé à fuir. Par Morre, La Baraque des Violons, Tarcenay (il s'égara plusieurs fois), il atteignit Valdahon, puis L'Hôpital-du-Gros-Bois, Avoudrey, Grand'Combe-Chateleu, Morteau. Il approchait de la frontière suisse et s'aperçut avec angoisse que ses exploits pédestres paraîtraient suspects aux douaniers, qu'il serait interrogé, fouillé, peut-être arrêté et incarcéré. Il arriva à Villers-le-

Lac. De là, avec une ruse d'animal traqué, il pénétra en Suisse en évitant le poste de douane des Pargots et se trouva sur le sol helvétique, aux Brenets. Le parcours Col-des-Roches, Le Locle, Le Crêt-du-Locle, Les Endroits-des-Éplatures, La Chaux-de-Fonds, lui parut bref. Malgré un état d'épuisement et de nombreuses gelures, il était heureux pour la première fois de sa vie. Il avait relevé son défi !

Les chemins seront longs

« *Les chemins seront longs ; des chemins de montagne.* »

C.F. Ramuz, *Derborence*

Épuisé, transi, souffrant de nombreuses gelures, mon pauvre grand-père était enfin arrivé à La Chaux-de-Fonds. Conscient des nombreuses difficultés qu'il aurait à surmonter, notamment se loger et trouver du travail, il fit face aux circonstances avec courage et ténacité. Dans l'immédiat, il eut la chance avec lui. Un groupe de personnes, qui remarquèrent son piteux état et auxquelles il raconta son odyssée, l'aiguillèrent vers l'Armée du Salut. Accueilli, soigné et réconforté, il trouva au poste de la place du Gaz gîte et couvert. Mais comment faire pour se loger quand on n'a pas un sou en poche, que les meublés sont rares, dans une cité inconnue ? Comment trouver du travail lorsqu'on n'est pas qualifié ? Après bien des recherches et de nombreux échecs, il fut engagé par un fabricant de cadrans comme manœuvre à l'émaillage. Soutenu par l'Armée du Salut qui lui prêta aide et conseils, mon grand-père s'arma de patience pour dénicher un logis. Trois mois plus tard, Henriette Droz-dit-Busset¹⁶ (la *Grand-Maman Droz*) lui loua, pour un prix modique, une pièce rudimentaire, sans eau courante et sommairement meublée, rue Numa-Droz. Enfin, une étape décisive était franchie. Il gagnait sa vie et avait un domicile ; il put quitter l'Armée du Salut.

L'employeur de mon grand-père avait remarqué son ardeur à la tâche, son goût du travail bien fait. Il proposa à mon aïeul de devenir émailleur, le métier que son père, *Vaucher-Nez-Plat*, avait choisi pour lui. Dès lors, la vie s'annonçait plus souriante. Sa logeuse avait une fille, Laure, et des liens se tissèrent rapidement entre elle et Georges. Ils se marièrent six mois plus tard et bientôt, quatre enfants naquirent de cette union : Marguerite, ma mère ; Madeleine et Renée, mes tantes ; Jean-Pierre, mon oncle. Entretemps, mon grand-père avait découvert tous les secrets de l'émaillage et s'était mis à son compte.

¹⁶ Tous les noms et prénoms de ce chapitre sont véridiques, sauf Hans Krühlen.

Appuyé par sa femme qui fut toujours avec lui dans les moments difficiles, il travailla dur et sa petite affaire devint prospère. Les enfants grandissaient, allaient à l'école. Année après année, les Vaucher avaient à cœur de « construire un avenir ». Malheureusement, on était en 1914, et la Grande Guerre allait anéantir ces projets.

Le 28 juillet 1914, la guerre éclata. Pour les Suisses, ce fut la mobilisation générale (« la mob », comme disaient les anciens) et les hommes furent dépêchés aux frontières. Mon grand-père ne m'a jamais conté comment il était resté dans les rangs des civils. En effet, il était en porte-à-faux avec ses obligations militaires. Naturalisé français, il n'avait pas accompli ses sept cent vingt jours de service en France et se trouvait sur sol helvétique. Bon gré mal gré, la vie continuait et en dépit des hostilités, sa petite affaire n'évoluait pas trop mal et lui et sa famille étaient relativement heureux. Bientôt, cependant, le général Wille ordonna le rationnement et la réquisition et les jours devinrent de plus en plus difficiles. Enfin, ce fut la catastrophe...

Une épidémie de grippe espagnole (qui n'était rien d'autre que la peste bubonique) se déclara, frappa d'abord la troupe et se propagea parmi la population. La Chaux-de-Fonds fut durement touchée. Ma mère me racontait que chaque jour, on enterrait des dizaines de morts au son de la *Marche funèbre* de Chopin.

Conscient du danger de contamination, mon grand-père prit une grande décision. Il fallait quitter la ville et s'établir à la campagne. Avec l'argent qu'il avait épargné, il acheta une ferme aux Convers. Dès lors, la famille Vaucher vécut dans une relative sérénité : mon aïeul avait pris sa petite industrie avec lui et malgré les canaux de distribution mal adaptés, il continuait sa tâche avec détermination. Mais une terrible épreuve – peut-être la plus terrible de sa vie – allait définitivement assombrir ses jours et ceux de sa famille.

Les souffrances et les privations que mon grand-père avait endu-

rées durant sa jeunesse avaient compromis sa santé. Il éprouva bien-tôt un mal diffus (fatigue, accès de fièvre, raideur des membres). Suivi par le Dr Favre, praticien à Sonvilier, il fut d'abord soigné à domicile. Mais son état empira de jour en jour et, à la suite de symptômes alors inconnus, il fut transporté à l'Hôpital de Saint-Imier. Là, le verdict tomba : il était atteint de poliomyélite. Pour ma grand-mère et sa famille, ce fut l'anéantissement. En 1921, l'assurance-maladie et les assurances sociales n'existaient pas. Seuls les nantis avaient accès aux soins : c'était en quelque sorte la politique du « ou tu paies, ou tu crèves ».

Mon malheureux grand-père resta plusieurs mois à l'hôpital. Sa jambe gauche était paralysée de manière irréversible. Pendant ce temps, les économies avaient fondu et ma grand-mère fut contrainte de vendre la ferme. Après des transactions avec un acquéreur malhonnête, elle en tira un vil prix et se trouva dans un état de précarité proche de l'indigence. Heureusement, cette situation qui eût été catastrophique en ville n'était pas si terrible à la campagne : elle trouva toujours de quoi se loger et nourrir ses enfants.

Les années passèrent. Ma mère, mes tantes et mon oncle se marièrent. Marguerite, ma mère, épousa William Augsburger, fils d'un agriculteur de Renan qui, son CFC d'horloger-rhabilleur en poche, fut engagé aux *Longines*¹⁷ à Saint-Imier. Ma tante Madeleine devint la femme de Francis Beuret. Celui-ci, après avoir obtenu sa maturité commerciale à Bâle, entra en tant que chef de service au *Clearing* à Zurich. Renée, quant à elle, unit sa destinée à celle de Hans Krühlen (*Crayon*). Horloger complet, il trouva un débouché chez *Erismann & Schinz* à La Neuveville – entreprise encore en activité aujourd’hui – et fut nommé chef d'atelier et fondé de pouvoir. Mon oncle Jean-Pierre, lui, fit un mariage plus modeste : il épousa Marie Cochard, une serveuse de Vuisternens-en-Ogoz.

¹⁷ *Longines* est une entreprise horlogère de renom sise à Saint-Imier, fondée en 1832. Elle a rejoint le *Swatch Group*.

Les enfants partis et après des années de lutte, mes grands-parents échouèrent à Renan, chez le Père Nicolet, une maison vétuste et sans confort. Malgré son handicap, mon aïeul travailla à mi-temps chez *Samuel Graber SA*, fabrique de boîtes, et fut occupé comme manœuvre au découpage. Le dimanche, il s'adonnait à la peinture, un art où il aurait peut-être pu acquérir la célébrité, sinon la notoriété, si *Vaucher-Nez-Plat* n'avait pas mis son veto. Ma grand-mère lisait beaucoup et était profondément croyante. C'est malheureusement à ce moment-là que la secte la plus contraignante allait débarquer dans leur vie, déchirer la famille et plus tard, briser ma jeunesse : les adeptes de la *Vraie Foi*, les Témoins de Jéhovah. *La Vérité* était toutefois la seule compensation à l'état de quasi-misère dans lequel mes grands-parents étaient prisonniers.

Pendant ce temps, César, le frère aîné, tenait Besançon. Avec Fred Lip, de fameuse mémoire, Jean Roux, son gendre, et Emil Kaiser, fondateur des *Biscuits Bühler* (les produits de cette entreprise sont à l'heure actuelle exportés dans tous les pays de l'UE), il détenait le monopole de la production et de l'emploi dans la capitale franc-comtoise. Lui devenu millionnaire, sa femme Marguerite et ses trois filles, Thérèse, Jacqueline et Anne-Marie, coqueluches de la jeunesse gratinée, menaient une vie fastueuse. Leur beauté et leur richesse insolentes paraissaient écraser plus encore les « parents pauvres » de Renan dont ils ignorèrent désormais l'existence.

Hypocrite et odieuse

« Ça me fout que je te nourris
et que tu n'es qu'un propre à rien. »

Charles-Louis Philippe

À l'âge de dix ans, ma mère me traitait comme un bébé. Chaque fois que je voulais me laver, m'habiller, lacer mes chaussures ou que je lui proposais de l'aider, elle répétait sur un ton péremptoire :

– Tu ne sais pas, tu ne peux pas !

Et elle me lavait, m'habillait, laçait mes chaussures et ne me permettait aucune initiative. Chaque semaine, elle posait sur la table de la cuisine une grande bassine remplie d'eau chaude et, l'éponge dans une main, le savon dans l'autre, me frottait sous toutes les coutures. Il en était de même dans tous les domaines : elle contrôlait mes faits et gestes, me disait que je mangeais trop ou trop peu, préparait mon cartable, s'inquiétait de ma santé et m'infligeait, à titre préventif, du calcium et des gouttes homéopathiques. De plus, elle m'interdisait de courir, de peur que je tombe et de fréquenter certains de mes petits camarades, « sales et bruyants ».

Dans mon esprit d'enfant, je me rendais compte que je n'étais pas « comme les autres » et déjà j'en souffrais, d'autant plus que mes copains bénéficiaient d'une certaine autonomie et me surnommaient « le pot de confiture ». Mais d'un autre côté, je m'étais habitué à être pouponné, à ne plus rien faire de mes mains et à trouver cette situation confortable.

Un dimanche, la famille était réunie chez mes grands-parents Vaucher : mes parents, mes oncles et tantes et ma cousine Catherine qui était âgée de quatre ans. Bien entendu, les critiques et les médisances à propos d'Untel ou d'Unetelle allaient bon train. Puis la conversation bifurqua et je remarquai que ma mère parlait de moi avec ma tante Marie qui me regardait d'un œil ironique.

– Tu te rends compte, disait ma mère, il a dix ans et ne sait rien faire de ses dix doigts. Chaque matin, je dois le laver, l'habiller, lacer ses chaussures. Excepté à l'école, il ne fiche absolument rien et si je

n'interviens pas, il resterait là, debout, râvassant comme un *schnock* !

Ma tante me regarda et me dit en riant :

– Quelle couche ! Tu es un beau fumier ! Je doute qu'un jour tu fasses un homme !

Chacun avait entendu cette remarque et le cercle de famille s'es-claffait devant le « nigaud » et le « fout-rien » que j'étais. Ma cousine qui, à son âge, ne comprenait pas ces propos, me regardait avec attention. Elle se dit sans doute que j'étais un méchant garçon, se leva et me donna une gifle.

Je sortis et me rendis dans la cuisine. J'éprouvais un sentiment indéfinissable, fait de gêne et de honte. Sans bruit, je me glissai hors de l'appartement, me dissimulai pour ne pas être vu et après bien des détours, sans vraiment me rendre compte de ce que je faisais, je pris la route cantonale. Je fuyais les moqueries, la mesquinerie, la méchanceté, je fuyais sans savoir où j'allais. Heureusement, à cette époque, les voitures étaient rares mais bien des personnes qui me connaissaient et qui m'avaient vu quitter le village n'auraient pas levé le petit doigt pour me prêter assistance.

C'est à neuf heures du soir qu'on me retrouva, en larmes, dans un ravin près de l'*Hôtel de la Balance* à La Cibourg. Mon père était accompagné du gendarme de Renan et de quelques-uns de ses amis. Que se passa-t-il ensuite ? Ici mes souvenirs sont confus, car soixante-trois ans se sont écoulés depuis ce malheureux événement. Faut-il voir dans cet épisode la préfiguration de mon odyssée au Chemin Blanc et des fugues que je multipliais lors de mon internement en institution psychiatrique ? Faut-il reconnaître ici mon sentiment d'exclusion sentimentale et sociale ?

Les Fleurs

« *Ils mettaient une note étrange et poétique
qui a aujourd’hui disparu. »*

Hugues Aufray

Marin-Épagnier, le 15 avril 2019

Au cours de mes années d'enfance à Renan, je côtoyai bon nombre de personnages uniques en leur genre. Des ivrognes, dont le Père Bornand, la mère Beuret, Maurice Aebischer, ancien légionnaire, qui vivait *Derrière l'hôtel* avec une Algérienne syphilitique. Des simples d'esprit tels Alfred Veillon, l'idiot du village, qui ressemblait à un chimpanzé et mangeait un mètre de saucisse à rôtir et un kilo de pâtes ; *Ali Baba c'est moi* ; Pascal Gaille de l'Auge-du-Bois ; Itten l'aiguilleur d'Orvin dit *Celui qui a la grosse montre*, qui piquait sa nourriture dans les poubelles et récoltait les mégots au bord de la route.

Tous ceux que mon père appelait des « Fleurs ».

La plupart des paysans étaient peu scrupuleux. Mon grand-père paternel, Émile Augsburger¹⁸ de la Maison-des-Prés, Gédéon Zuber et les Bielmann des Convers avaient fait le marché noir pendant la guerre. Ils cautionnaient des terrains, établissaient des actes de vente discutables, vendaient au prix fort des bêtes malades, « mouillaient » leur lait de connivence avec Walter Schild, le laitier. Ils payaient trente francs d'impôts par année et encaissaient les subventions de l'État de Berne.

Enfin, les notables : Hugues Hildebrandt, le maire, meilleur ami de mon père, « Don Juan » et « partouzeur » ; Bernard Vuillème, l'instituteur, dit le *Chantre jurassien*, homme fin et de mauvaise foi ; le pasteur Marcel Breguet dit *Marcel vainqueur*, qui semait la discorde partout où il passait ; Winifred Vuillème, dite *La Minou*, notre propriétaire, avare et injuste, type de la « mômière » hypocrite. Et j'en passe...

À cette époque, bien des lieux m'intriguaient, en particulier *Le Pré-aux-Bœufs*. Cette institution, sise sur la Commune de Sonvilier et située en amont de la Suze face au cimetière de Renan, existe encore aujourd'hui. Elle est destinée aux alcooliques. Dans les années 1950 à 1960, c'était un hospice où échouaient les « inadaptés », les « propre-

¹⁸ Nom et prénom véridiques.

à-rien », les « échappés des asiles d'aliénés », tous ceux enfin qui vivaient en marge de la société. On les occupait dans des ateliers ou on les affectait aux travaux des champs. Je me souviens de la corne qui appelait les résidents aux repas et marquait la fin du travail. Son bruit étrange m'inquiétait.

Le dimanche, tous ceux à qui on pouvait faire confiance et qui n'étaient pas dangereux pouvaient se rendre à pied, leur maigre pécule en poche, à Sonvilier, Renan ou Saint-Imier. L'un deux, qu'on appelait *Celui qui court un bout et qui marche un bout* me flanquait une frousse bleue. Mi-homme mi-bête, vêtu d'une longue pèlerine noire, il ressemblait à un vautour. Il émettait des grognements indistincts et ramassait les mégots. Son surnom venait du fait qu'il marchait sur cent ou deux cents mètres, puis se mettait à courir en secouant son chapeau, un galurin informe. Un autre résident qui, souvent, se promenait sous la pluie et se réfugiait dans les corridors des maisons, répétait invariablement : « Il fait beau temps », alors qu'il tombait des hallebardes.

Deux femmes, au village, tenaient le haut du pavé. Tout d'abord, Margot Moeschler, dite *La Margot de la Poste*. Elle était receveuse des PTT. Petite, boulotte, elle avait un regard scrutateur et une langue de vipère. Elle ouvrait lettres et colis, écoutait les conversations téléphoniques et répandait les pires cancans. À chaque tournée, elle fustigeait *L'Adolphe*, le facteur qui, très limité, se trompait fréquemment dans la distribution du courrier.

Ma mère manifestait de l'amitié à son égard et lorsque je l'accompagnais à la poste, elle ne décollait plus. Malgré mes « tu viens, maman », elle continuait, avec *La Margot*, de médire des uns et des autres et de discréditer ma famille, ainsi que les Vuillème, Franz Ritter et les Reber. Lorsque *La Margot* disait « ceux de Genève » ou *La Togote*, je savais qu'on en avait pour deux heures au moins.

L'autre femme pittoresque était *La Costantini* de la Villa *Pré-Forêt* (que certains appelaient *La Crapulière*), située *Sous L'Horloge*, en bordure de la route de La Cibourg. Fille d'une famille aisée et cultivée de La

Chaux-de-Fonds, les Fragnière, elle était avocate et avait épousé Flavio Costantini, un physicien de Milan. Au décès de son mari, elle avait regagné la Suisse et s'était terrée dans ce lieu isolé du Haut-Vallon. Elle avait mauvaise presse. Procédurière, elle avait intenté un procès à sa mère et ses articles, dans *L'Impartial*, avaient maintes fois fait scandale. Au bout du compte, le journal n'accepta plus que ses recettes de cuisine qu'elle signait *La Piranese*.

Tout lui clqua dans les mains. Elle entreprit de faire de sa maison un pensionnat de jeunes filles. Dans ce but, elle fit faire des rénovations et construire une annexe. Mais, mauvaise paie, elle ne s'acquittait pas de son dû à l'entrepreneur qu'elle avait mandaté. Celui-ci abandonna les travaux et la poursuivit en justice. De nouveau à flot – on ne sait comment – elle voulut mettre en route une pension de famille. Nouvel échec. Le dernier.

La Costantini avait une fille qui était professeure au Gymnase cantonal de Neuchâtel. Celle-ci avait un comportement bizarre. On apprit bientôt que le Service de l'enseignement secondaire et le médecin cantonal lui avaient interdit d'enseigner. Elle ne travailla plus, vint habiter chez sa mère et sombra peu à peu dans la démence. Elle déambulait comme une somnambule et suspendait des girafes et des ours en peluche aux arbres du jardin. Bien sûr, toute la région faisait des gorges chaudes de ces deux femmes.

J'en viens enfin à une équipe de lascars qui multipliaient les frasques, les beuveries et les énormités. Roger Lachat, le gros Gruber, dit *Globule*, Calvi, plâtrier-peintre, tous trois de Sonvilier, Balmer, dit *Radada*, de Saint-Imier et le gros Bhendt de la Blanche-sur-Courtelary, tous pleins aux as, n'avaient pas froid aux yeux et ne reculaient devant aucune gaudriole. Un dimanche d'octobre, ils étaient attablés à l'*Hôtel de France* à La Chaux-de-Fonds. La pluie tombait à verse et le restaurant était presque vide. Bientôt, forçant sur l'accent parigot, *Radada* s'écria : « On s'emmerde ici ! » Roger Lachat lui répondit : « Tu ne vas pas t'emmerder longtemps. » Sans plus tarder, il se rendit chez lui, prit

cent billets de mille francs – c’était l’époque des bas de laine – qu’il mit dans une mallette et revint à l’hôtel. Ils se concertèrent et les voilà partis, en taxi, pour l’aérodrome des Éplatures. Là, ils prirent un petit avion de tourisme et se firent conduire à Genève Aéroport. Un *Viscount* des *British Airways* était en partance pour Londres avec escale à Paris. Ils passèrent régulièrement la douane, mais faisant fi des formalités d’embarquement, ignorèrent les protestations véhémentes du personnel de l’aéroport et pénétrèrent dans l’appareil, en première classe.

Parmi les passagers de la *jet-set*, vedettes et hommes d’affaires, ils défilaient entre les sièges ; Roger Lachat, convenablement vêtu, *Globule* hirsute, Calvi en habit de peintre maculé de taches, double-mètre dans la poche, *Radada*, violet, un béret sale qui ressemblait à une assiette sur la tête, et le gros Bhendt, les manches de son veston retroussées. À l’indignation des aînés mais aux éclats de rire des jeunes, ils s’adressaient familièrement aux passagers. Calvi poussa le culot jusqu’à sortir de sa poche un rouleau de trente billets de mille francs et à les tendre à Audrey Hepburn en lui disant : « Tu veux ? » Enfin, ils se mirent en rang et entonnèrent la *youtze Jetz wei mer eis jödele*. Inutile de dire que les rires fusaient de toutes parts.

Arrivés à Orly, les cinq lascars fêtèrent leur exploit par force libations dans un troquet du coin. Ils décidèrent alors d’aller déguster le marcassin à la *Brasserie Lipp*. *Radada*, hilare, *Gitane* au bec et béret sur la tête, traversa le Boulevard du Montparnasse sans se soucier des coups de sifflet des agents et des coups de freins des voitures. Apparemment, il se croyait à Sonvilier, devant *La Crosse de Bâle*. Chez *Lipp*, comme le service était trop lent à son goût, *Radada*, forçant sur l’accent faubourien, lança à la cantonade : « Alors, ça vient c’marcassin ? »

L’histoire ne nous dit pas ce qu’ils firent à Paris et dans quelles conditions, deux mois plus tard, ils regagnèrent la Suisse. Ce n’était pas pour eux l’illusion d’exister. Ils vivaient intensément, sans craindre la démesure ni le ridicule.

Une note d’humour dans un récit désabusé...

Hans Krühlen, dit Crayon

« *Le plus fort s'impose, c'est la loi de la nature.
Le monde ne change pas, ses lois sont éternelles.* »

Karl von Clausewitz

De tous mes oncles, c'est celui qui m'a laissé le souvenir le plus pénible. Orgueilleux, arriviste et querelleur, il se plaisait à humilier les gens, à les molester et à les couvrir de ridicule.

Enfant de Renan, *Crayon* était le fils unique du docteur Krühlen, un fainéant qui n'avait jamais pratiqué, et de Renée, née Pasquali, dite la *Nannange*. Dès sa jeunesse, il manifesta les penchants les plus déplaisants et était connu comme un mauvais sujet. Il faisait des *noces* à tout casser, incitait ses copains à la bagarre, couchait avec toutes les filles et retournait les bistrots. Habitué aux beuveries de l'*Hôtel du Cheval Blanc* tenu par Leibundgut, dit *Laidou*, qui élevait des cochons derrière son établissement, *Crayon* se livrait aux actes les plus honteux. Il trichait aux cartes, renversait la serveuse sous la table, crachait par terre. Ses « plaisirteries » consistaient à verser du vin dans le cou de ceux qu'il considérait comme des « minus », à cacher leurs pardessus et leurs casquettes ou à leur raconter des énormités qui, lorsqu'ils y croyaient, déclenchaient son rire goguenard et ses persiflages. Un jour, il empoigna Alfred Veillon, l'idiot du village, et pissa dans sa poche.

Au terme de sa scolarité, Krühlen entra à l'École d'horlogerie de Saint-Imier où il décrocha son CFC d'horloger complet. Ma tante Rita, la sœur de ma mère, femme bête, cupide et profiteuse, s'éprit de lui. Ils se marièrent et bientôt mon cousin Marc naquit de cette union. Le pauvre garçon n'eut pas la vie facile. Les *Crayon* ne pensaient qu'à travailler d'arrache-pied pour « arriver ». De tout le temps où je le côtoyai, mon oncle n'avait qu'un mot à la bouche : « percer ». Ceux qui ne « perçaient » pas étaient, à ses yeux, des imbéciles qu'il appelait des « embusqués ». Mon oncle et ma tante s'établirent au Landeron et Krühlen fut engagé chez Erismann & Schinz à La Neuveville. Il bénéficia des faveurs de Gertrude Ehrensberger (la *Tante Gertrude*), la patronne, qui le parachuta chef d'atelier et le

nomma rapidement fondé de pouvoir. Mon oncle en fabrique, ma tante à l'établi, ils ne purent s'occuper de l'éducation de mon cousin. Il fut élevé par les grands-parents Vaucher¹⁹ qu'ils rémunérèrent au plus juste prix.

Ce n'est qu'à l'âge de seize ans que Marc retrouva ses parents. Il était curieux de tout et grand ami du lac. Avec des copains, ils se cotisèrent et achetèrent un catamaran. Passionné de mécanique, mon cousin voulait devenir mécanicien. Mais son père ne l'entendait pas de cette oreille : il souhaitait que son fils entreprenne une maturité scientifique et que, celle-ci en poche, il embrassât à l'École polytechnique fédérale de Zurich le cursus d'ingénieur en génie mécanique. Marc s'opposa fermement à cette perspective : il désirait exercer un métier manuel et refusait de quitter son bateau et ses copains pour suivre des cours hermétiques dans la langue de Goethe. Avec une persévérence diabolique, *Crayon* ne cessait de houssiller son fils. Je me souviens qu'un jour, mon cousin pleurait à chaudes larmes parce que mon oncle, à table, lui avait lancé une assiette à la figure en le traitant de « fumier » et d'imbécile. Tant et si bien que de fâcheuses conséquences s'ensuivirent...

Un dimanche soir, Marc ne rentra pas. Il ne revint ni le lundi ni le mardi. Ses amis et sa copine ne l'avaient pas vu. Mon oncle avertit la police et ce n'est qu'après une semaine de recherches qu'on le retrouva, à Yverdon, mangeant des pommes de terre crues sur son bateau, en proie à une dépression nerveuse. Cette situation contraignit *Crayon* à renoncer aux grandes ambitions qu'il nourrissait pour son fils. Après des soins appropriés et une période de repos, mon cousin entra au Technicum cantonal du Locle et put suivre la voie qu'il s'était tracée.

Enfin, j'en viens aux relations aigres-douces entre les *Crayon* et mes parents. En 1964, mon oncle s'était taillé une situation enviable.

¹⁹ Nom véridique.

Il gagnait à cette époque 3'800 francs par mois, ce qui correspond grossso modo à douze mille ou treize mille francs de nos jours. Il avait fait construire, route de La Neuveville, une splendide villa entourée d'un jardin arborisé. Rien ne manquait : toutes les commodités, le mobilier et les appareils les plus dispendieux, la *Ford Escort* au garage, le *Télex* et le congélateur. Nous étions souvent invités au Landeron, non pour passer de bons moments en famille, mais pour être témoins, nous « pauvres ouvriers » de Saint-Imier, de la réussite éclatante de mon oncle et de ma tante. Entretemps, ma cousine Catherine était née. Elle allait devenir ma meilleure amie, seulement bien entendu, tant que j'avais une belle situation et que je n'étais pas hospitalisé en institution psychiatrique...

Du haut de sa stupidité, ma tante répétait comme un rouleau compresseur : « Le papa, il est chef ! » Déjà gonflée à bloc, elle se rengorgea lorsque son mari devint conseiller communal, ami d'un conseiller d'État membre de la *Confrérie bachique des Vignolants* et membre d'honneur de la Société fédérale de gymnastique. Plus par bêtise qu'à dessein, elle faisait enrager ma mère. Un soir, elle montrait à celle-ci son nouveau congélateur et en vantait les avantages. Aux questions de ma mère, elle lui répondit : « Quand on est des pauvres diables, on n'a pas besoin de congélateur ! » Krühlen, de son côté, parlait à mon père de ses placements, de ses nombreuses charges et responsabilités et soupirait : « Si je devais encore gagner ma croûte... » Mon cousin Marc, que j'avais connu si sympathique, était devenu la réplique de son père. Devant moi, il disait à ma mère : « Il est gros, mal peigné, mal attifé. Il ne doit pas faire envie aux filles ! » De retour à Saint-Imier, ma mère accablait mon père de reproches et de remarques désobligeantes. Qu'il n'était qu'un traîne-misère, un ouvrier comme on peut en trouver tant qu'on veut, un gagne-petit sans connaissances particulières et sans initiative ! Mon père avait pourtant une formation plus poussée que celle de mon oncle. Aujourd'hui encore, horloger-rhabilleur offre

davantage d'opportunités professionnelles qu'horloger complet. Il avait accompli quatre ans d'apprentissage au lieu de trois et aux *Longines*, il gagnait fort bien sa vie. Seulement, il n'était pas chef et n'avait pas pignon sur rue. Le plus douloureux pour moi, c'était quand ma mère lui disait : « Tu as entendu Marc ? Tu m'as fait un gosse ridicule ! »

Les années passèrent et je me découvris bien des affinités avec Catherine, ma cousine. Blonde vaporeuse, elle était la fierté de son père et suscitait l'admiration et la jalousie de ses copines. Elle se lança dans la coiffure et en 1970, obtint son CFC de coiffeuse-visagiste. Indépendant financièrement depuis le décès de mon père, je l'invitai pour « marquer le coup » à passer une semaine de vacances avec moi à Viareggio, au *Principe del Piemonte*. Je lui fis découvrir Gênes, Pise, Torre del Lago, Rapallo. Elle me témoigna beaucoup de reconnaissance et de sollicitude. Hélas, elle aussi dut affronter bon nombre d'épreuves.

Elle rencontra, à Neuchâtel, Francesco Mattia, un coiffeur italien, qui se révéla très vite un triste individu. Véritable *Casanova*, il avait toutes les filles qu'il voulait. Il couchait avec des dizaines de coiffeuses, de barmaids, de vendeuses et de manucures, de la jeune de seize ans à la quinquagénaire. Peu scrupuleux, adepte de la *combinazione*, il était beau garçon, mais se montrait arrogant et ponctuait ses phrases de *porco dio* et de *porca miseria*. Il se mit à son compte, d'abord à Bienne, puis au Landeron, enfin à Neuchâtel, où il se livra à toutes sortes de trafics : trafic de drogue, trafic d'armes, trafic de l'or. Bientôt, ma cousine fut enceinte. Lorsqu'elle l'apprit, ma tante piqua une crise nerveuse. « Qu'est-ce qu'il va dire, le papa ? » Dès lors, ce fut la course à l'avortement. Elle et Catherine consultèrent quantité de médecins et je les accompagnai à Lausanne, à l'Hôpital Nestlé, où le corps médical refusa péremptoirement d'accéder à leur demande. « Le père et la mère sont jeunes, en bonne santé. L'enfant sera sain. Nous n'entrons pas en matière. » Une seule issue était possible, il

allait falloir informer *Crayon*...

Comme la grossesse de Catherine devenait apparente, ma tante, tremblant de tous ses membres, mangea le morceau, un soir au souper. Évidemment, si le père avait été industriel, avocat ou médecin, le mal n'eût pas été bien grand. Mais, un coiffeur... ! La réaction de mon oncle fut inattendue. Frappé de stupeur, il ne toucha ni à sa fille ni à sa femme. Il empoigna la table, la retourna, brisant les verres, écrasant les plats et les assiettes dans un grand fracas, cependant que le potage et les sauces se répandaient aux quatre coins du séjour. Puis, sans mot dire, il alluma une cigarette, prit sa voiture et ne rentra pas de deux jours.

À son retour, il avait recouvré sa contenance, ne fit aucun reproche à sa fille et donna son consentement au mariage. Un pauvre mariage, qui eut lieu à Studen, sans parents ni amis. La naissance de Daisy, ma petite-cousine, réconcilia tout le monde et je devins le parrain du bébé.

Absorbé par le terme de mes études et par mon entrée au *Groupe Bulova*, je perdis un tant soit peu le contact avec les Krühlen, d'autant plus que mon oncle, à ma nomination en tant qu'adjoint au responsable des ressources humaines du groupe, avait affirmé à des amis : « Il ne tiendra jamais le coup ! » Bientôt, les tuiles se succédèrent sur la tête de ma cousine. Inculpé d'abus de confiance, de faux et d'usage de faux, Mattia purgea une peine de quatre ans de réclusion aux Établissements de la Plaine de l'Orbe à Bochuz. Catherine avait obtenu le divorce, mais au terme de la peine infligée à son ex-mari, ils se remarièrent et eurent un fils, Joris, que je n'ai jamais connu. À nouveau emprisonné en Allemagne, puis revenu en Suisse, Mattia ouvrit au Locle un salon auquel il bouda le feu pour retirer l'assurance. Avant que la police lui mette la main au collet, il s'enfuit avec des copains au sud de l'Italie, probablement dans le *Mezzogiorno* dont il était issu, et on ne retrouva jamais sa trace.

À ma démission du groupe *Winterthur* et après un échec féminin

sur la Côte d'Azur, je fus placé en internement administratif, dans les circonstances que j'évoquerai plus loin. Comme le reste de ma famille, les Krühlen coupèrent les ponts avec moi, honteux sans doute d'avoir un « fou » pour parent. Mon médecin d'alors eut l'intention d'organiser un réseau avec mes proches. À cet effet, il appela mon oncle qui lui répondit : « Il n'est pas question d'envisager un rapprochement avec lui. S'il s'avise de venir au Landeron, je le reçois avec mon pied dans le cul ! » D'autre part, lors de mon déménagement à Neuchâtel au début de mes études, j'avais confié à ma tante un service à café en argent. Un jour, un quidam m'informa qu'elle le lui avait vendu et en avait retiré un prix intéressant. Je ne vis jamais l'argent.

Trente-huit ans se sont écoulés. Je n'ai jamais eu de nouvelles de personne, ne revis jamais Catherine, que j'aimais beaucoup, ni Daisy, ma filleule, que j'aurais tant souhaité retrouver.

Les Témoins de Jéhovah

« *Jehovah's Zeugen,*
Hirten ohne Erbarmen. »

Josy Doyon

Marin-Épagnier, le 1^{er} septembre 2019

Cette secte religieuse, dont j'ai parlé dans les chapitres précédents, est l'une des communautés dissidentes les plus contraignantes et les plus insidieuses. Elle a exercé une influence pernicieuse sur ma famille, a brisé mon adolescence et ma jeunesse et a induit, dans une large mesure, les interdits que je me suis imposés. Orgueil démesuré, croyances aveugles, primaires et tendant à l'absurde, prosélytisme à outrance, telles sont les caractéristiques principales de l'activité nuisible des Témoins de Jéhovah. Si la grande majorité de la population manifeste une totale indifférence à leur égard ou leur est hostile, il n'en reste pas moins qu'ils recrutent leurs membres chez les personnes naïves, crédules, limitées. Et surtout chez les laissés-pour-compte de la société : marginaux, drogués, alcooliques, désespérés à la recherche d'une « vérité » qu'ils ne parviennent à saisir. Ils sont en outre à l'origine de bon nombre de conflits conjugaux, de divorces, de vies compromises, d'échecs scolaires, de dissensions, pour ne citer que quelques exemples. Les symboles les plus évidents de leurs croyances sont le refus de la transfusion sanguine, le Jugement dernier (ou *Armageddon*) et la condamnation de toute sexualité hors mariage.

Il va sans dire que leurs principes ne sont pour la plupart que fariboles et aberrations et portent atteinte à la personnalité et à la liberté. Leurs pratiques sont basées sur la peur, le fanatisme, la contrainte et le chantage. On ne peut cependant limiter leur activité car, en Suisse, toute personne a le droit de se forger ses convictions religieuses et de les professer individuellement ou en communauté.

Marguerite Augsburger-Vaucher

« *Je dois accomplir mon devoir de chrétienne.* »

Citation répétée à l'envi par ma mère

Marin-Épagnier, le 28 avril 2019

Au terme de quatre ans d'école primaire, je fus admis à l'école secondaire de Saint-Imier. Mon père travaillait aux *Longines* et « faisait les courses » entre Saint-Imier et Renan, où nous habitions ; il était donc inopportun que je les fasse à mon tour. Mes parents décidèrent de s'établir à Saint-Imier. Entretemps, mon grand-père était décédé. Restée seule, ma grand-mère Marguerite²⁰ ne pouvait décentrement pas faire face à ses obligations. C'étaient les premières révisions de l'AVS et les rentes servies aux retraités étaient totalement insuffisantes. Elle touchait cent vingt-cinq francs par mois.

Compte tenu de la précarité de ma grand-mère, ma mère obtint de mon père qu'elle vienne vivre avec nous. Un quatre-pièces qui comportait une chambre indépendante se libéra ; nous y emménageâmes et mon aïeule occupa une chambre séparée. Pour toute rémunération (chambre, pension, entretien), elle nous versait les cent vingt-cinq francs qu'elle touchait de l'AVS. Bientôt, ma mère se plaignit du peu d'argent dont elle disposait et accusa mon père de gagner trop peu, de manquer d'initiative et d'ambition. Elle niait que ma grand-mère était à notre charge et grevait le budget familial.

Le temps passa. Âgée de quatre-vingt-un ans, ma grand-mère contracta l'artériosclérose et perdit progressivement ses facultés mentales. Peu à peu, elle manifesta des troubles qui ne cessaient d'inquiéter. Elle s'habillait à minuit pour faire ses courses, une chaussure noire à un pied, une grise à l'autre. Elle s'enfermait dans sa chambre, si bien que mes parents durent, un matin à deux heures, faire appel à un agent *Securitas* pour débloquer la serrure qu'elle avait endommagée. Elle criait, pleurait. Nous ne dormions plus. Enfin, le pire se produisit : chaque matin, ma mère devait changer les draps de son lit, souillés d'excréments.

Une adolescence de privations, de frustrations et de brimades s'ouvrit

²⁰ Prénom véridique.

devant moi. Je dus d'abord quitter ma chambre pour la laisser à ma grand-mère, sous prétexte que celle-ci devait être plus proche de mes parents. L'état de santé de mon aïeule nécessitait impérativement qu'elle soit placée dans un home, mais ma mère refusait obstinément cette opportunité. Mes oncles et mes tantes estimaient cette situation normale. « Ils l'ont prise, qu'ils se débrouillent ! » Ils ne songeaient même pas à contribuer financièrement à l'entretien de leur mère. Compte tenu de la charge que nous imposait ma grand-mère, la santé de ma mère se dégrada : elle paraissait épuisée, maigrissait de jour en jour. Mon père restait indifférent, malgré l'avertissement du médecin : « Si cet état de fait perdure, c'est votre femme qui tombera malade ! » Mais, persuadée qu'elle devait accomplir « son devoir de chrétienne », ma mère continua sa tâche jusqu'au décès de mon aïeule.

Deuxième ombre au tableau : les Témoins de Jéhovah. Les « frères » et les « sœurs » commencèrent à devenir envahissants. Ils investirent notre appartement et nous contraignirent à suivre leur « chemin de vie », multipliant études bibliques, autocritique devant Dieu, prières à table (au corps défendant de mon père), jeux de rôles, magnétophone à l'appui et bien entendu, « mission dans le champ ». J'avais l'obligation de participer au porte-à-porte durant mon temps libre. Je n'avais pas le droit de fréquenter mes copains, qui « appartenaient au monde », et devais repousser les avances des filles, les « grandes tentatrices », « instigatrices de la chute de l'homme ». Je découvris la sexualité par les allusions et les conversations des autres et par les lectures érotiques auxquelles ma mère, parangon de vertu, s'adonnait en cachette. Un jour, elle me surprit, penchée sur ces lignes malsaines. Elle me gifla et me dit sévèrement : « Petit cochon ! Je t'avais interdit de toucher à ce livre ! Ces choses ne sont pas pour toi. » Âgé de seize ans, je ne compris pas sa colère et sentis une violente indignation m'envahir. Mais, je restai bouche bée. Ma révolte ne se dirigea pas contre elle, mais contre moi. Je pensai : « Ce ne sera jamais pour moi. » Cette prise de conscience allait entraîner de graves conséquences : convaincu que je ne correspondais pas aux standards de

l'homme généralement attractif et que j'étais affublé d'un physique peu avantageux, je me sentis rejeté par le sexe féminin et voué, à vie, à la solitude et au célibat.

Troisième contrainte : l'école secondaire de Saint-Imier. Nous étions menés durement. La méchanceté de Laurent Mauron, dit *Passoire*, le directeur, qui nous enseignait la physique et nous dispensait davantage de claques que de notions scientifiques n'avait d'égale que la sévérité implacable d'Helga Meyer (*la Meill're*), prof d'anglais. Nous tremblions devant la personnalité écrasante d'Eric Delbarre, prof de maths et maire de Saint-Imier, qui affirmait : « Moi, je vais jusqu'au bout, quitte à me faire mettre en morceaux. Voilà Delbarre ! » Jacques Wurst, prof de français et d'histoire, était connu pour sa manie de la vitesse, ses colères aveugles et ses mœurs peu reluisantes (il emmenait les filles bien formées derrière la porte). Sans compter les sarcasmes de Robert Fibicher (*le long Slim*), prof d'allemand, et les coups de gueule de Matthias Allenbach, prof de latin. Tout cela avec la bénédiction des parents. En outre, tous les garçons qui entraient à l'école secondaire étaient obligatoirement enrôlés dans le Corps des Cadets, organisation paramilitaire.

Au sein d'une telle atmosphère familiale et sociale, je découvris peu à peu un monde hostile où je m'imaginai que je n'avais pas ma place et que ma naissance avait été une erreur. Pour échapper aux rebuffades de ma mère, aux gémissements de ma grand-mère qui, alors qu'elle était saine d'esprit, disait de ses enfants : « Ils ont été élevés dans la crainte de Dieu », pour fuir la tyrannie de la « Vérité » et les moqueries des jeunes de mon âge qui me surnommaient le *Fou*, je me réfugiais en forêt. Je me disais : « Peut-être que les animaux m'aiment. » Je ressentais une peur diffuse, la peur d'*Armageddon*, destruction violente et totale de ce « système de choses » (manière qu'ont les Témoins de Jéhovah de parler du monde présent).

Je regardais alors les sapins noirs et la ruine du château d'Erguël. « Si c'était maintenant... ? »

Le Fou

« *Dès l'enfance, j'étais un oiseau pour le chat.* »

Claude Alain Augsburger

– Hein, *Linlin*, il a passé, le lapin de Pâques ? T’as « r’mis » ta canadienne en mouton pour faire croire que t’es riche ? Allez, fous le camp, peigne-cul !

Un concert de quolibets et de rires goguenards accompagnait les affronts de mon cousin Jacques-Henri, la « coqueluche » des gamins du village. Car, lui, il était beau, costaud, sportif. Il avait toujours des sous plein les poches, gagnait tous les concours de ski et se promenait le soir, le bras autour de la taille d’une fille.

C’était le Renan de 1957, un village de neuf cent vingt habitants du Haut-Vallon de Saint-Imier. Tout le monde se connaissait, s’assemblait, se tapait sur l’épaule pour, la semaine suivante, se critiquer, s’engueuler et ne plus s’adresser la parole. Le téléphone arabe et les rideaux bougés faisaient partie du quotidien. On chuchotait : « Qu’est-ce que les gens diraient ? » À l’école, où j’accomplissais ma scolarité primaire, la vie n’était pas facile. Les classes comprenaient plusieurs degrés et bon nombre d’élèves habitant la campagne, les Convers, le Plan, la Combe-du-Pélu, ne parlaient que le *schwizerdütsch*. Enfants de paysans, ils devaient marcher, été comme hiver, sur deux à trois kilomètres pour gagner le village.

À dix ans, ma mère m’attifait comme un singe savant. La fameuse « canadienne » en mouton était un blouson de daim qui attirait les regards, attisait les jalousies et déclenchaît les rires de mes camarades et de leurs parents. J’étais le merle blanc. Un tel spécimen n’inspire pas la sympathie de cet « âge sans pitié » et des villageois conformistes. En outre, j’étais soumis à l’éducation aberrante d’un père dur, méprisant et absent et d’une mère dévalorisante et fanatique religieuse, sous la coupe des Témoins de Jéhovah. Je ne fus pas baptisé, ne pus suivre le catéchisme et on m’interdisait de fréquenter mes camarades, ces « enfants de Babylone ». J’étais de plus en plus

éloigné d'eux, et le fait que j'étais toujours premier de classe me singularisait encore. À un repas de midi, alors que j'apportais mon bulletin trimestriel à mes parents, où ne figuraient que des six, ma mère me complimenta, mais mon père intervint :

– Ne le félicite pas, il va s'endormir sur ses lauriers. De toute façon, il n'arrivera à rien. Combien sont les élèves en tête de leur classe durant les premières années et qui accumulent ensuite les échecs ? Les grosses têtes d'aujourd'hui sont les cancres de demain.

Persifleur, il ajouta :

– Tu l'as regardé ? Il est petit, malingre, ne sait pas se défendre. Et il a le faciès terne, les oreilles décollées, le regard incertain.

J'encaissais tout, ne pleurais jamais – un homme ne pleure pas – et peu à peu, je pris le goût de la solitude. Je n'étais pas « comme les autres » et pour fuir l'hostilité de tous, je pris l'habitude de me promener seul et développai une introversion qui allait me nuire au fil des années. On m'avait surnommé *le Fou*.

Deux épisodes, les plus pénibles de mon enfance, ont marqué ma mémoire : la tabassée et le regard des filles.

Un mercredi après-midi, je me promenais lorsque je les aperçus. Les Bärtschi des Convers, les Honegger du Plan et surtout, le plus fort et le plus méchant d'entre eux, Lustenberger, dit *Lustenmerde*, tant il était sale. Ils m'attendaient, menaçants, un sourire goguenard aux lèvres.

– Voilà le « cinoque ». Cette fois, il va recevoir sa « démerdée », cette « tête de con » ! ricana Lustenberger.

En un clin d'œil, ils furent sur moi et les coups se mirent à pleuvoir. Coups de poing sur le nez, coups de pied dans le derrière, dans le ventre, dans les jambes, doigts dans les yeux. Enfin, ils s'arrêtèrent et Lustenberger me dit :

– Va ! On va pas te tuer, t'en vaux pas la peine. Va l'dire à tes vieux, fausse couche ambulante !

Et ils s'éclipsèrent en riant.

Je saignais du nez, j'avais une balafre sur la joue, des bleus partout, le col de ma chemise déchiré. La tête basse, je rentrai à la maison, étourdi et confus. Mon père m'apostropha sévèrement :

– D'où viens-tu et quelle est cette tenue ?

En balbutiant, je lui expliquai ce qui s'était passé.

– Et tu ne t'es pas défendu, comme je te l'avais conseillé ?

– N...on.

Il me regarda alors avec des yeux pénétrants que je n'oublierai jamais, éleva la voix et me cria à la figure :

– Tu sauras, la prochaine fois, je t'en fous le double !

Il me claqua la porte au nez, tourna la clé et ce n'est que dix minutes plus tard que ma mère, l'air compassé, vint me chercher pour me laver et panser mes plaies.

La douleur physique n'est rien à côté du mal à l'âme. Après la classe, Sylvie, Josette et Armande papotaient dans un coin. Elles me regardaient en pouffant.

– Il est fou, mais il est très intelligent, remarqua Sylvie.

– Tu le voudrais ? répliqua Josette.

– Peuh... Il est gros et il a des habits ridicules. Il a l'air bœuf. T'as vu ses oreilles, on dirait des sémaphores !

Et elles éclatèrent de rire.

En rentrant à la maison, je croisai Hollenstein, un des fils des paysans qui avaient repris la Maison-des-Prés, le domaine de mon grand-père. Il revenait du travail.

– Bonjour, Monsieur, dis-je poliment. Il me répondit méchamment :

– J'salue pas les fous !

Le lendemain, j'étais à la campagne, à *La Puce*. Je pensai : « C'est

la fée Carabosse et non la fée Mélusine qui s'est penchée sur mon berceau. Toute ma vie, je resterai un souffre-douleur, un minus, celui qu'on montre du doigt. Je ne me marierai pas, n'aurai pas d'enfants et finirai manœuvre chez *Graber* ou domestique aux Convers. »

C'est alors qu'une grande nuée, opaque, impénétrable, s'éleva devant mes yeux. C'était mon avenir. Plutôt mon devenir, sans but, sans échappée possible. Jusqu'en 2018, au jour de mes septante et un ans, ce brouillard obscurcit mon horizon. À l'heure où j'écris ces lignes, j'ai de la peine à imaginer que, sur le plan professionnel, j'ai connu le succès. Un succès, il est vrai, éphémère, puisque j'allais être confronté à « l'Enfer de la psychiatrie ». Depuis mon enfance, je n'ai jamais été heureux, pas un jour, pas une heure, pas une minute. Maintenant, il est trop tard.

QUATRIÈME PARTIE

JEUNESSE

À *Tanya*

Le Chemin Blanc

« *Pauvre Benoît rentre chez toi
Madeleine n'est pas pour toi
Mon Dieu, Jésus, Vierge Marie
Pitié pour les simples d'esprit.* »

Hugues Aufray

Marin-Épagnier, le 2 juin 2020

Chère Tanya,

Tout comme moi près de cinquante ans plus tôt, vous fréquentez les bancs l'Université de Neuchâtel. Répondant à l'une de mes annonces, vous êtes devenue ma secrétaire. Par les écrits que je vous demandais de dactylographier, vous avez découvert ce qu'a été ma vie, et notamment ma période étudiante. Ensemble, nous avons mesuré combien les relations entre étudiants et étudiantes ont changé.

Les jeunes d'aujourd'hui manifestent un esprit d'amitié et de solidarité bien supérieur à ceux de mon temps et la ségrégation entre « gens bien » et « pauvres diables » ou « sans-le-sou », si elle existe encore, appartient de plus en plus à un passé révolu. Les ados et les jeunes adultes de 2020 se réunissent, travaillent ensemble et s'amusent sans trop se soucier si le père d'Untel est cuisinier ou si celui d'Unetelle membre du conseil de *Swatch Group* ou de *Nestlé*. Il faut préciser que, dans les années 1960 à 1970, l'enseignement supérieur était réservé à une élite (familles connues, professions libérales, personnalités en vue) alors que l'apprentissage et l'entrée dans la vie professionnelle « sans papier » étaient le lot des enfants du peuple, employés subalternes et ouvriers.

Lorsque je préparais mon bac au Gymnase de La Chaux-de-Fonds, je souffrais d'être mis à l'écart par mes camarades. J'appartenais pourtant à la classe moyenne, mais par l'indifférence méprisante de mon père et la prétendue morale chrétienne de ma mère, j'étais privé de tout et n'avais pas un sou en poche. Les gymnasiens des milieux aisés pouvaient se permettre de grosses

dépenses, se retrouvaient dans les « boîtes » et les clubs à la mode, voyageaient à l'étranger et faisaient des « foires » à tout casser et des « noces de cuisine » où garçons et filles dansaient dans le plus simple appareil. À l'exception de quelques-uns, ils avaient à dix-huit ans leur permis de conduire et, s'ils n'empruntaient pas l'auto de leurs parents, ils possédaient leur propre voiture. Françoise avait une *Abarth*, Hélène une *Mini*, Marie, la fille du vétérinaire, roulait en *Volvo*, Jean-François en *Triumph*. Le plus douloureux pour moi, c'était quand Jean-Michel, le futur conjoint d'Eva, venait la chercher à la fin des cours en *Mercedes 450 SE*, une voiture qui, à l'époque, était un véhicule haut de gamme.

Face à l'étalage de tant de privautés et de biens matériels, mon sentiment de médiocrité et de précarité s'accentuait ; malgré mes succès sur le plan des études, j'étais devenu timoré, distant, introverti. Je voulais sauver la face, dissimuler les maltraitances psychologiques de mes parents et mon appartenance aux Témoins de Jéhovah dont tous se moquaient. Un jour, Jasmine, la fille d'un négociant en vins multimillionnaire, chevalier de la Légion d'honneur et de l'Ordre du Mérite (...), amie d'Eva et de Guinand, un des amants de celle-ci, me demanda devant tout le monde :

– Ton père, aux *Longines*, il est PDG ou presse-bouton ?

Je ne répondis pas et tous s'esclaffèrent. Eva pouffait et Guinand, d'un ton méprisant, me lança :

– Va mettre ta « canadienne », paysan !

Certains de mes camarades cependant, plus aimables et plus intuitifs que les autres, discernaient chez moi des difficultés qu'ils ne parvenaient pas à élucider et mon attitude les déconcertait ; ils auraient sans doute tenté de m'aider si je m'étais révélé à eux. Mais divulguer la vérité, n'était-ce pas trahir mes parents ? Fernande, une chic fille qui allait devenir médecin et que j'ai retrouvée en 2012, à El-Boulaïda en Algérie où, avec son ami, elle œuvre pour *Médecins du Monde*, disait à mon sujet :

— Claude Alain n'est d'aucun monde, sinon du sien.

Jour après jour, je regardais mon portemonnaie vide, qui ne contenait que ma carte d'identité et mon abonnement CFF. Je n'avais même pas les clés de notre appartement. Bientôt, l'un des événements les plus humiliants de ma vie se produisit quand je m'aperçus, un jeudi matin, que j'avais oublié mon abonnement.

Le contrôleur me dit :

— Pour la montée, pas de souci. Mais pour le retour, il vous faudra prendre un aller simple. Dès lors, que faire ? Me cacher dans les toilettes du train, de La Chaux-de-Fonds à Saint-Imier ? Emprunter à un copain ? Mais comment lui rendre l'argent sans dévoiler mon oubli à ma mère qui se serait mise à pleurer ? Resquiller ? Il n'en était pas question ! Toute la journée, je réfléchis à cette situation préoccupante et finalement, je pris une résolution : je rentrerais à pied et couvrirais les dix-huit kilomètres qui me séparaient de Saint-Imier.

À quinze heures, à la fin de la classe de géographie — je n'avais le jeudi après-midi que cette leçon-là — je pris ma serviette et par la rue du Collège, je gagnai la route cantonale au Chemin Blanc, près du Bas-Monsieur, en direction de La Cibourg. J'avais le cœur rempli de colère et un violent sentiment d'injustice m'habitait. Pourquoi un tel sort m'était-il réservé ? Pourquoi les autres roulaient-ils en « bagnole » alors que moi, j'étais acculé à cheminer au bord de la route comme un mendiant, évitant les voitures qui, inlassablement, se croisaient ? À nouveau, le brouillard impénétrable qui symbolisait mon devenir s'éleva devant moi et mes vieux démons se manifestèrent : je n'étais qu'un imbécile, n'avais pas ma place dans la société, échouerais à tous mes examens et ne trouverais jamais de travail. Quant aux femmes, il ne fallait même pas y songer ; une femme veut un homme et pas une « chiffre » sans ressources ni attractions.

Je roulaïs dans ma tête ces sombres pensées lorsqu'une voiture stoppa. Tout de suite, je reconnus le conducteur ; c'était Jean-Frédéric Marchand, un ami de mon père, gérant de *Coop La Chaux*.

de-Fonds. Il m’invita à monter et avec ahurissement, il écouta mon malheureux récit.

— Comment, s’écria-t-il, vous avez dix-huit ans, êtes gymnasien et vous n’avez pas un sou en poche ?! C’est d’autant plus invraisemblable que vous n’habitez pas à La Chaux-de-Fonds et que vous devez faire les déplacements depuis Saint-Imier. Qu’arriverait-il en cas de pépin ? Et vous n’avez même pas de quoi boire un *Coca* ! Il faut le voir pour le croire. C’est révoltant, je n’aurais jamais pensé ça de William²¹. Je vais faire part de cet épisode à nos amis communs et nous parlerons à votre père. Je n’ai jamais vu ça… !

Il me reconduisit à Saint-Imier et je rentrai à la maison en catimini. Ma mère s’aperçut à peine de ma présence et ne fit aucune observation quant à l’heure indue de mon retour.

Trois semaines s’écoulèrent. Un lundi soir, après le repas, mon père me regarda d’un air ironique.

— Il paraît que tu veux de l’argent de poche ? Je fis un signe affirmatif.

Il ouvrit son porte-monnaie, prit une pièce d’un franc et me la lança à travers la table.

— Voilà ta semaine, me dit-il.

Il se leva, alluma une cigarette et sortit.

Ce soir-là, je compris que je ne vivrais jamais comme tout le monde.

²¹ Prénom véridique.

L'exclusion sentimentale

Écrasé par ma mère pour qui « ces choses n'étaient pas pour moi », j'adoptai, dès l'âge de dix-huit ans, une attitude de vaincu. J'avais l'impression que les femmes me considéraient comme une quantité négligeable, un farfelu à qui on ne prête pas attention. Je me refusai de proposer quoi que ce soit à une fille, certain que je serais rabroué et qu'elle me rirait au nez en disant : « J'ai quelqu'un », ou « Désolée, mais ça ne m'intéresse pas », ou encore « Quand je vois les autres hommes, c'est plutôt non. » De toute ma jeunesse et même lorsque j'entrai dans la vie professionnelle, je ne fréquentai personne et ne mis jamais les pieds dans une « boîte » ou un lieu où l'on s'amuse. Je me sentais de trop et voulais éviter qu'on me regarde avec un sourire gouailleur. Je croyais entendre les paroles des autres : « Qu'est-ce qu'il fiche ici, machin ? Tu l'as vu ce connard ? » Lorsqu'une fille me faisait des avances, je me disais : « Tu te fais des idées. » Si ces avances étaient par trop évidentes, je pensais : « Elle me drague pour mieux dire à ses copines : je le fais marcher et il court ! »

C'est ainsi que je passai à côté de toutes les occasions et renonçai à me marier ou à vivre en couple. En 1970, à l'âge de vingt-trois ans, j'élaborai la théorie psychologique de *l'exclusion sentimentale* qui allait me poursuivre toute ma vie. De propos délibéré, je tournai le dos au bonheur et, malgré mes atouts, je me mis en marge de la société. M'inspirant des *Essais sur l'anatomie orale* de Paul Bourget et des travaux du psychologue Paul-Clément Jagot sur l'instinct, la sensibilité et l'imagination dans l'amour humain, je développai les réflexions suivantes :

« L'exclu est un homme conditionné de telle façon qu'il n'inspire jamais l'amour. C'est un subtil à prédominance représentative dont le complexe électif, c'est-à-dire la qualité d'irradiation physiologique et psychique, affecte peut-être une femme sur dix mille et effleure à

peine les autres, l'immense majorité, uniquement réceptive à l'effluve commun, moins éthétré mais plus chaleureux et grisant. Deux caractères sont déterminants lors de la rencontre de l'exclu avec une partenaire potentielle : l'inaptitude à séduire et un physique ingrat. Dès lors, l'exclu est inéluctablement voué à l'indifférence et à la solitude et ne peut vivre sa sexualité qu'au travers des réseaux de prostitution. »

Toutes les personnes qui me côtoyaient, hommes et femmes de tous les âges, n'ont eu cesse de me répéter que ma conception de la vie et de l'amour était absurde. Que si je voulais, j'aurais beaucoup de succès. Mais en vain ; d'un revers de main, je balayais ces arguments. Bien sûr, je vécus deux liaisons avec des femmes « branchées », Sabrina et Karen, qui échouèrent lamentablement ; Isabelle, une biologiste, avec laquelle je voulais établir une union durable, mais que j'accusai bientôt de me tromper, alors qu'il n'en était rien ; mon impossible amour avec Amanda, une étudiante de dix-huit ans alors que j'en avais soixante-huit ; ma relation catastrophique avec Zoé, artiste-peintre, qui se solda par une action en justice ; puis, de rares aventures avec des femmes vénales. Un jour, un de mes médecins me dit : « Malgré ce que vous prétendez, vous avez connu plusieurs femmes. » Je lui répondis : « C'étaient des accidents. »

Aujourd'hui âgé de septante-deux ans, je me rends compte que j'ai fait fausse route et que je me suis complu dans le mensonge. Un mensonge qui a brisé ma vie. Je ne peux cependant pas faire marche arrière et vu mon âge, il est trop tard. En dépit de cette prise de conscience, mon sentiment d'infériorité refait parfois surface. Le mois dernier, je passais sur la place du Port à Neuchâtel. Je croisai deux beautés « flashantes » accompagnées d'un gars beau, décontracté, bien dans sa peau. Je me sentis devenir tout petit. Un minable que l'on toise...

Le tour du quartier

Lorsque, le vendredi soir, je revenais du gymnase, j'aurais souhaité marquer la fin de la semaine en sortant et en m'amusant avec les jeunes de mon âge. Hélas, je savais que c'était impossible. D'une part, ma mère m'interdisait toute sortie et d'autre part, ainsi que je le relate dans « Le Chemin Blanc », la plupart de mes camarades m'évitaient et me rejetaient. La majorité d'entre eux habitaient La Chaux-de-Fonds, alors que j'étais à Saint-Imier, et il eût été impensable que je sois dehors, la nuit, à vingt kilomètres du domicile parental. De plus, je n'avais pas un centime en poche et il y avait les filles...

J'aurais aimé aussi me réjouir du dimanche et puisqu'il ne m'était pas permis de sortir seul, de passer avec mes parents un week-end découverte. Malheureusement, je me heurtais à la sempiternelle réponse de ma mère :

– On reste à la maison.

Si je lui faisais remarquer que nos voisins allaient à un match de foot en Valais et que d'autres faisaient une randonnée en montagne, elle me disait devant mon père qui, impassible, écoutait la radio :

– Ils sont « bien » et peuvent se le permettre. Nous n'en avons pas les moyens. Ce n'est pas avec ce que ton père gagne que nous pouvons sortir.

En désespoir de cause et pour ne pas m'ennuyer, je m'installais à ma table et me plongeais dans l'œuvre de Sartre et le calcul différentiel, sans compter que je devais digérer plusieurs chapitres des ouvrages édifiants des Témoins de Jéhovah.

Le samedi matin, mon père prenait son bain, s'habillait et on ne le voyait plus jusqu'au lendemain. Ma mère faisait tourner la machine à laver et maniaque de la propreté, lavait, frottait, essuyait, encaustiquait. L'après-midi, quand elle faisait ses courses, elle m'enfermait dans l'appartement, comme un prisonnier. Lassé d'étudier, je lisais *L'Impartial* et écoutais la radio, pendant que ma mère farfouillait dans sa cuisine. À

vingt-deux heures, j'étais au lit. Mon père rentrait le dimanche aux alentours de midi. Je savais qu'avec des copains, il « faisait la bombe », fréquentait le *Cercle du Sapin* à La Chaux-de-Fonds, le *Plaza* à Fribourg et le *Tabaris* à Lausanne. Parfois, ma mère ne disait rien, parfois elle lui faisait une scène en lançant qu'il ferait mieux d'entretenir convenablement sa famille que de dépenser son argent en orgies et en débauche. Mon père restait sourd à ces crieailles et ne pipait mot. Puis c'était le rôti du dimanche, après quoi mon père faisait la sieste pendant que ma mère lisait et relisait le *Lévitique* et l'*Apocalypse*.

À quinze heures, elle s'habillait, mettait un chapeau démodé ridicule, éveillait mon père et c'était le pensum hebdomadaire : le tour du quartier. Une promenade de grand-mère, tout à fait indiquée pour un jeune homme de dix-neuf ans obligé de cheminer, comme un demeuré, avec ses parents ! Depuis la rue du Soleil où nous habitions, nous prenions la rue Paul-Charmillot, passions devant la station du funiculaire de Mont-Soleil et par les cadrans *Flückiger*, nous atterrissions *Chez Diener*, un restaurant-tea-room où mes parents retrouvaient certains amis de mon père et leurs femmes, Faivre, dit *Tschouki*, Theubet, dit *Theus*, Uttiger, dit *Kiki* et bien d'autres encore. Invariablement, on m'offrait un *Sinalco* et j'étais contraint d'écouter, sans avoir voix au chapitre, des conversations qui me rebutaient, des propos de « vieux », les dernières élections communales, le nouvel agent de police, la bagnole de Santschi ou la quotité d'impôt. Par la fenêtre, je voyais passer les filles et leurs copains et me disais : « Je ne connaîtrai jamais la liberté et ne pourrai pas avoir de copine. Je suis déjà un vieux et toute ma vie, je serai chaperonné comme un gamin. » Les jeunes de mon âge, m'apercevant avec mes parents, riaient de moi. Certains disaient : « Voilà le demi-cuit » ou « Voilà la tapette ». Et ce scénario se répétait dimanche après dimanche ou à peu près.

Puis c'était le retour à la maison, le souper, la préparation de mes leçons pour le lundi et à vingt-deux heures, j'étais au lit. Tout cela était d'une banalité extrême, d'une absolue médiocrité. En écrivant ces lignes, je crois étouffer.

Paul et Têta, mes parents de cœur

« *L'homme bon fait du bien à son âme.* »

La Bible, Proverbes 11 : 17

De 1964 à 1968, je fréquentais le Gymnase cantonal de La Chaux-de-Fonds, en section pédagogique. Les candidats à cette option devaient suivre les leçons de musique de Nolant, d'une notoire famille de musiciens neuchâtelois. Les cours comprenaient le chant, la théorie musicale et la pratique d'un instrument (piano, violon). Les gymnasiens avaient le choix : ils pouvaient étudier le piano avec Nolant ou avec un professeur externe, tels que Paul Mathey, Harry Datyner, Emile de Ceuninck²² ou encore au Conservatoire.

C'est à cette époque que je connus Paul Mathey, dit *La Pompe*. Homme original, il enseignait au degré secondaire inférieur. Son comportement et ses mimiques déclenchaient le rire des élèves qui le chahutaient mais qui, au fond, le craignaient. Il appelait les garçons « Citoyens » et les filles « Fleurs ». Il passait dans les couloirs sans regarder personne, « pressé comme un lavement », selon son expression. Vêtu invariablement d'un vieux complet gris, une éternelle *Celtic* à la bouche, il entretenait avec ses collègues des relations aigres-douces.

Je détestais Nolant pour sa morgue, sa fatuité et son esprit brouillon. Il me considérait comme un benêt – il est vrai que je n'étais pas très assidu à ses leçons – me rabaisait face aux autres et me décochait des propos désobligeants. Il me disait par exemple :

– Augsburger, vous me faites penser à *Oin-Oin*, qui avait coutume de dire : c'est bien simple, mais je suis trop bête pour apprendre.

J'étais fermement décidé à ne pas suivre ses leçons de piano. Je m'approchai de *La Pompe*, ce qui accrut l'animosité de Nolant, car une vieille rivalité subsistait depuis longtemps entre les Nolant, les Laesser du Conservatoire et Paul Mathey. Je me rendis donc chaque

²² Ces deux derniers prénoms et noms sont véridiques.

semaine à *Montrillant* où se trouvait sa belle maison et, sans enthousiasme, j'entrepris l'étude du piano.

La Pompe usait d'un langage insolite, imagé, souvent comique. Lorsque je butais sur les dièses et les bémols, il me disait :

– Élève ta personne et conduis-la à la fenêtre. Tu écoutes chanter le pinson, tu reviens à ta place et tout ira bien.

Pendant ce temps, il grillait cigarette sur cigarette, cigare sur cigare. C'était un bon enseignant, mais peu systématique et peu exigeant. Il se rendait bien compte que je n'arriverais à rien car, si j'étais passionné de musique réceptive, je ne manifestais aucun goût pour la musique active. Ce manque d'entrain suscitait l'ire de Nolant, lors des contrôles de piano. Il accusait Paul Mathey de laxisme et de relâchement.

Bientôt, je devins un familier de la maison. J'appris à connaître Madame Mathey²³, Paule, dite *Tête*, une femme merveilleuse, chrétienne et pratiquante, qui faisait montre d'une ouverture étonnante face à la vie, au monde, aux mœurs, en particulier à celles des jeunes. Elle me prit tout de suite sous sa protection. Fille du pasteur Pettavel, le *Pasteur rouge*, qui avait longtemps défendu le monde ouvrier, *Tête* avait un sens inné de la justice et de l'équité. Selon les événements, elle se montrait favorable aux patrons mais, s'il le fallait, elle défendait farouchement les classes laborieuses. Je connus aussi les filles Mathey : Anne-Marie l'aînée et Sœur Léa en religion, qui avait pris le voile et rejoint l'Institution des diaconesses de Saint-Loup. La cadette, Anne-Sophie, dite *Le Soufflon*, épouse du Professeur Jean Griener, ex-haut-commissaire de l'Unesco à Beyrouth, avait un petit garçon, Arnaud, que j'adorais. Elle préparait un doctorat en théologie. Lise Douaux, la gouvernante, était, sans raison, souffre-douleur de *La Pompe* qu'il appelait ironiquement la *Demoiselle*. Elle m'aimait beaucoup et lorsqu'elle me recevait, le

²³ Paul et Paule Mathey sont des personnes véridiques. Comme Pettavel.

sourire aux lèvres, elle disait :

— Voilà le m'sieur. Entrez. Oh ! Il a bon chaud !

Les amies de *Tête* venaient souvent la visiter : Eliette Brun, Marie Pfinger, dite *La Pfi-Pfi*, Mesdames Noyer et Terraz et surtout, la *Lotti Tièche*, une farfelue qui fermait les yeux lorsqu'elle parlait, était membre des *Amis du Doubs*, et qui disait de moi :

— Monsieur Augsburger est l'enfant de nos prières.

Toutes croyantes, ces dames se réunissaient le samedi soir chez les Mathey pour célébrer un petit culte que *La Pompe* appelait *l'Ecclésiola*.

Une note d'humour encore, au sujet de Lise. Lorsqu'elle recevait Mademoiselle Brun, elle s'exclamait :

— Mais, c'est M'selle Brun ! Entrez M'selle Brun ! Les filles, c'est M'selle Brun qu'est chez M'sieur Griener !

Lorsque mes parents moururent et que j'étudiais à l'Université, je devins un ami de la famille. J'étais constamment invité, on m'offrait des cadeaux et je passais les fêtes de fin d'année en leur compagnie. Je leur rendais la pareille en les conviant à des dîners à *La Trattoria toscana*, *Chez Moreau*, à *L'Escale* ou à la campagne, *Aux Rochettes*. Cette amitié se renforça encore lorsque j'entrai dans la vie professionnelle, à *Bulova* et à la *Winterthur*. C'est grâce à Paul que je fus reçu membre du *Club 44* et membre invité de *l'Institut neuchâtelois*.

Un beau jour, Paul acheta une *Coccinelle* qu'il prénomma *Nathalie* et une coutume s'établit : chaque samedi, nous faisions une virée en voiture avec repas gastronomique à la clé. Nous nous rendions un peu partout. Dans le canton bien sûr. Dans les Franches-Montagnes, chez *Georges Wenger*, le fameux « gastro » du Noirmont. En Ajoie. Dans le pays de Vaud, la Vallée de Joux, Vaulion et *L'Auberge des Trois Cœurs*. En Suisse alémanique, Ligerz et le *Gottstaterhaus*, Bâle et le *Kunstmuseum*, Langnau im Emmental, dont je suis originaire. Au

Tessin, Lugano, Locarno (où je rencontrais Sabrina), Orselina. Et, plus souvent qu'à son tour, Montreux d'où nous partions pour Évian, Thonon, Annecy. En Franche-Comté également et dans le Jura français : Besançon, où nous fûmes invités dans la famille de ma mère, Arbois, Salins-les-Bains, le lac des Rousses, Mouthe et les sources du Doubs. L'été, lorsque Paul et *Tête* étaient en vacances en Italie, je les rejoignais le week-end à Sirmione, au bord du lac de Garde. C'est là que je connus les Grottes de Catulle et la source thermale de Fonte Boiola. Les visites (musées, églises, expositions) ne se comptaient plus. En un mot, une vie de balades et de découvertes.

Un samedi soir, au retour d'une de nos virées, Madame Mathey s'inquiéta :

— Vous avez trente ans, une belle situation. Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? Et pourquoi ne vous voit-on jamais en compagnie de jeunes filles ou de jolies femmes ?

Je lui répondis que je ne voulais personne dans ma vie et que j'étais célibataire dans l'âme. Elle ne sut jamais rien de mon exclusion sentimentale et de mon « handicap », mais fut ravie de mon premier « accident », ma rencontre avec Sabrina, notre liaison et les fastes que nous vécûmes en Italie. Il en fut de même lorsque je rencontrais Karen et que je lui parlai de notre passion, de la Côte d'Azur et de sa vie facile, de la jet-set, des boîtes à la mode. Lorsque mon amie vint à Neuchâtel, elle nous invita à La Chaux-de-Fonds, sans s'offusquer de l'adultère que nous commettions. Une fois encore, je reconnus son ouverture d'esprit.

Après l'échec de mes deux liaisons, je fis une croix sur les femmes. Interpellée, *Tête* favorisa, avec ses nombreux amis, de multiples rencontres féminines, rencontres auxquelles je m'opposai.

À ce sujet, je remarquai :

— Vous êtes une véritable agence matrimoniale !

Elle me répondit :

– Votre attitude est incompréhensible. Continuez comme ça et vous allez devenir impuissant !

Elle ne se trompait pas.

Au fil des années, mes relations avec les Mathey devinrent épisodiques. Ma nomination au *Groupe Winterthur France* et ma collaboration avec le Comité européen des assurances à Paris, le refus de Karen de m'épouser, puis ma tentative de suicide et mon internement en milieu neuropsychiatrique, estompèrent notre proximité. J'appris bientôt que *Têta* était décédée d'un cancer. Paul, après un concert d'adieu à la Salle de musique de La Chaux-de-Fonds, abandonna ses activités de compositeur, d'organiste, de professeur de musique et de chroniqueur artistique. Il s'éteignit en 1995, à l'âge de quarante-vingt-six ans. Dès que je fus enfermé en « psy », Anne-Sophie et Jean se désintéressèrent peu à peu de moi. J'étais encore invité chez eux, mais rarement, non plus avec des conseillers d'État, des professeurs d'Université et des personnalités en vue, mais avec des invalides du *Plainchis* ou de la *Chrysalide*. Arnaud, devenu psychiatre, épousa Ginette, la fille de Gérard et Mireille Diaux, une grande famille lausannoise. Je ne fus même pas informé de leur mariage. Comme pour ma famille, comme pour beaucoup, j'étais oublié.

Par ma faute et parce que ma mère m'a effacé, je n'ai pas trouvé de compagne et n'ai jamais connu l'amour. Cependant, grâce à Paul et *Têta*, j'ai vécu, pendant une dizaine d'années, la sérénité et la paix intérieure, qui sont peut-être l'expression la plus vraie du bonheur. Jusqu'à mon dernier jour, je garderai un souvenir lumineux de ceux qui furent « mes parents de cœur ».

CINQUIÈME PARTIE

MA VIE PUBLIQUE

À *Daniel Musy*

Mon parcours professionnel

« *L'homme n'est rien ; c'est l'œuvre qui est tout.* »

Gustave Flaubert

Marin-Épagnier, le 24 novembre 2020

Cher Monsieur Musy,

Nous nous sommes rencontrés pour la première fois au mois d'octobre 2020, à la *Brasserie de la Fontaine* à La Chaux-de-Fonds. Nous avons rapidement trouvé des intérêts communs autour de l'engagement politique, même si nous n'étions pas du même parti. Nous avons aussi et surtout parlé de la publication de mon livre, témoignage de l'exclu que j'ai toujours été. Vous m'avez écouté. Vous avez été choqué par ce que je vous racontais et vous m'avez appuyé : « Oui, il faut que cela se sache ! »

Permettez-moi de revenir sur une époque de ma vie dont je suis fier : mes réussites et mon parcours professionnel.

Avec mes études, c'est la seule étape positive, la seule période de ma vie où je connus un certain succès. La pauvreté de ma vie personnelle allait m'inciter à tout miser sur mon parcours professionnel, créant malheureusement un grave déséquilibre dans mon vécu.

Au cours de mes dernières années à l'Université, je travaillai à Lausanne comme agent d'un office de consultation de la *Swiss Life*. J'étais chargé d'engager des collaborateurs indépendants pour prospecter le marché et accroître la production. Très vite, je dus faire face à des conflits d'intérêts. Mon centre d'activité était basé à Yverdon et j'engageais des sous-agents non seulement dans le Nord vaudois, mais aussi à Neuchâtel et à La Chaux-de-Fonds. Les agents

généraux responsables de ces secteurs ne tardèrent pas à s'insurger contre cette mainmise lausannoise. Les protestations succédaient aux palabres, si bien que je quittai cette place somme toute peu intéressante. J'étais déterminé à occuper une charge de responsabilités dans une grande entreprise et à faire carrière.

Une heureuse opportunité me permit d'entrer à *Bulova*, la multinationale de la montre. Je fus engagé comme adjoint au responsable des ressources humaines, pour travailler ensuite en qualité de collaborateur direct du top management. Le siège social de *Bulova Watch Company Inc.* était à New York et sa principale unité opérationnelle à Bienne. L'organisation de la compagnie revêtait une certaine complexité. De nombreuses succursales étaient rattachées à *BWC*, alors que *Bulova International* contrôlait ou avait des participations dans les filiales et sous-filiales réparties dans le monde. Neuchâtel, unité de production, Genève, *design center*, dépendaient de Bienne. Il en était de même de Villers-le-Lac pour ses départements mécanique, étampes, moules, injection plastique, cadres de tchouk-ball. Par contre, la division horlogère était du ressort de *Bulova France S.A.* dont le siège était à Paris.

Chargé de l'introduction et de la mise en œuvre d'un nouveau système de gestion et rémunération du personnel, basé sur un concept élaboré par *Häusermann & Co*, consultants à Zurich et Berne, je développai ces nouvelles procédures sur le plan de la psychologie du travail (notation personnelle, entretien de qualification) et sur celui de la qualification des emplois.

Sur ces bases, je réalisai un système de rémunération intégré (système par points, corrélation entre performances et exigences du poste, traitement informatisé des données). Mes travaux, appuyés par des étudiants en sciences économiques de l'Université de Neuchâtel, ne me valurent point d'éloges dans le monde ouvrier, en particulier parmi les collaborateurs rémunérés à l'heure et aux pièces. Un climat d'hostilité et de suspicion régna bientôt dans les ateliers

sans toutefois compromettre la bonne marche de l'entreprise. Ce système, qui coûta à *Bulova* un demi-million, allait essaimer dans d'autres sociétés lors de l'effondrement mondial de la firme.

En tant que collaborateur de direction, je m'occupai de la réorganisation du service des assurances, notamment de la gestion des primes et prestations de la *CNA/SUVA*, de la mise sur ordinateur des salaires, jusqu'alors confiée à *Ébauches S.A.* et de la réalisation d'un tableau de bord, dans le cadre du contrôle de gestion. À l'externe, je collaborai avec l'*ASUAG* à Bienne, *Data Logic SA* à Lausanne et *Socrate SA*, consultants à Genève. Sur le plan de la formation libre, je donnai des cours de langue française aux cadres et aux employés germanophones.

À la chute de *Bulova Watch Company Inc.*, je devins consultant auprès de *Bulova France S.A.* à Villers-le-Lac. Je m'attachai à la restructuration de l'entreprise et à la cohésion entre la qualification des tâches appliquée en France et le système que j'avais développé. À ce titre, je fus nommé délégué à l'*Union des Industries de la Métallurgie et des Mines (UIMM)* à Paris et eus l'opportunité de vendre les principes et les méthodes que j'avais réalisés à *Alcatel* à Lyon. En outre, je fus chargé d'un cours de management et de connaissance générale de l'entreprise à l'attention des cadres de la société.

Le marasme économique des années 1974 à 1978 et les crises récurrentes de l'horlogerie m'amènerent à changer d'orientation et à quitter l'industrie pour les services.

Cinq possibilités me furent offertes : association à une agence de travail fixe et temporaire à Lausanne (offre que je déclinaï), agent général de *La Bâloise* pour le Canton de Vaud, chef de la formation à la *SSR*, chef du Service central de traduction ou conseiller d'entreprise au *Groupe Winterthur*. J'optai pour ce poste, qui présentait de nombreuses possibilités de promotion et de développement.

Stagiaire dans différents départements, puis collaborateur

spécialisé, je devins rapidement fondé de pouvoir. Cadre d'état-major, j'étais responsable des ventes de l'assurance collective dans la partie romande du Canton du Valais et dans celle du Canton de Berne, à Neuchâtel et dans le Jura. De plus, je m'occupais de la formation des services externes au Centre de formation de Lausanne. C'était un travail passionnant tant au point de vue des techniques de vente qu'à celui du statut de formateur d'adultes ; je me déplaçais fréquemment. Mais mon rôle n'était pas bien défini. J'avais avec les directions régionales et les agents généraux des liaisons de directives et non des liaisons de commandement, ce qui occasionnait de nombreux conflits. En outre, des pressions internes se manifestaient, notamment la course à la promotion, où bon nombre de cadres cherchaient à gravir les échelons en marchant sur les pieds des autres.

Cette atmosphère de tension et de troubles m'incita à demander à la direction générale mon affectation à la division internationale. Ma demande fut agréée et j'eus la chance d'entrer au *Groupe Winterthur France* et de collaborer avec le *Comité européen des assurances* à Paris. Mais mon ambition était sans bornes. Je fus bientôt sollicité par *Secura*, la compagnie d'assurances de *Migros* à Zurich, qui m'offrit un poste de direction coiffant le Département de gestion des polices et des contrats et le Service de traduction, avec des appointements incitatifs. Cette activité allait malheureusement être péjorée par l'échec de ma vie personnelle.

Progressivement, je dégringolai et fis connaissance avec la psychiatrie et une vie d'humiliations et d'indigence évoquée dans la partie de cet ouvrage intitulée « La vie finit à trente-trois ans ». Une nouvelle chance se présenta, le journalisme, mais je ne sus – ou je ne pus – la saisir. J'avais enfin compris que vie privée et vie professionnelle formaient un tout indissociable et que miser sur un seul de ces aspects engendrait un déséquilibre profond et ne me conduirait à rien d'autre qu'à l'échec.

Ma carrière a été brève et n'aura duré que huit ans. Encore aujourd'hui, j'en subis les conséquences. Au bout du compte, qui suis-je ? Un battant destiné à faire carrière et à qui les circonstances ont été défavorables, un médiocre qui s'ignore ou, comme m'a catalogué la psychiatrie, un handicapé permanent et un incompétent social ? Je m'interroge vainement et ne sais plus quelle est mon identité.

Mes centres d'intérêt

« *Die Bildung bezieht nicht auf den Menschen,
sondern auf seine einseitige Ausführung.* »

Norbert Elias

À septante-trois ans, je tente de relever « l'impossible défi de l'omniscience ». Ma démarche peut paraître vaine, car l'omniscience est un absolu, et nul ne peut prétendre à l'absolu. L'esprit de l'homme, être temporel, ne peut concevoir cette entité. Conscient de cette limite, je suis soucieux de faire preuve d'éclectisme, tel que l'a défini Potamon d'Alexandrie : « Il convient d'emprunter aux divers systèmes les thèses les meilleures quand elles sont conciliaires, plutôt que d'édifier un ordre nouveau. » Mes électifs sont divers et nombreux : les sciences économiques, la gestion et le management (ma formation et ma profession), le journalisme, les médias et le droit (mes hobbies), les mathématiques, la zoologie, les sciences humaines, telles que la psychologie et la sociologie. La psychiatrie également, la philosophie, la spiritualité et les religions. Enfin, ce que j'appelle mon « second être » : l'histoire, la littérature, la musique et les beaux-arts. Subsidiairement, j'ai un penchant pour la mode, le tourisme et la gastronomie. Dans ce chapitre, je ne traite que du management qui m'a occupé une bonne partie de ma vie.

Au cours de ma brève carrière dans l'industrie et les services, j'ai côtoyé de nombreux administrateurs, *CEO* et cadres supérieurs qui m'ont fait découvrir la signification du management (*to manage* : diriger). J'ai eu tout loisir, au fil des ans, de réfléchir à cette notion. Dans un de mes articles, « L'esprit du management », je définis la personnalité et les aptitudes du manager par cette conjonction :

« Lorsqu'on a charge d'appareil organisé, on n'utilise que cinq à dix pour cent des connaissances acquises à l'Université. Tout réside en fait dans l'autorité naturelle, le sens du commandement, de l'organisation, de la délégation et du contrôle. Dans le *feeling* également. Et avant tout dans « l'esprit du disjoncteur ». Le leader est confronté à un dilemme : ses qualités sont-elles intrinsèques ou au contraire extrinsèques ? Est-ce une aptitude innée ou un acquis ? Question pertinente, mais contestable, ambiguë. En tout état de cause, lorsqu'on est aux cimes, il faut oser. Oser le risque, mais pas le calcul.

Oser la détermination, mais non la souplesse ni la conséquence. C'est là l'apologie des décideurs. »

Henry Mintzberg, dans son ouvrage *Le Management, voyage au centre des organisations*, compare le manager au chef d'orchestre. Il cite à ce propos Peter F. Druker et Leonard R. Sayles : « Le manager a pour responsabilité de créer un tout supérieur à la somme des parties, une entité productive dont il sort plus que la somme des ressources qu'on y a mises. C'est l'analogie avec le chef d'orchestre qui vient à l'esprit, par ses efforts, sa vision et son leadership, des parties instrumentales individuelles, qui ne sont en elles-mêmes que des bruits, deviennent une totalité vivante : la musique. Mais le chef d'orchestre dispose d'une partition écrite par le compositeur : il n'est qu'un interprète. Le manager, lui, est à la fois compositeur et chef d'orchestre (...) Il est comme le chef d'un orchestre symphonique avec qui il s'efforce d'obtenir une prestation mélodieuse dans laquelle les contributions des divers instruments sont coordonnées, espacées, harmonisées et mises en forme alors même que les instrumentistes ont divers problèmes personnels, que des appariteurs déplacent les chevalets portant la partition, que l'alternance de chaleur et de froid pose des problèmes aux instruments et au public et que l'organisation du concert insiste pour imposer au programme des changements irrationnels. »

Dans le public, et même dans les entreprises et les organisations, on se fait une fausse idée du rôle de manager. Il y a quatre idées reçues qui ne résistent pas à une analyse circonstanciée des faits.

Premièrement, on s'imagine que le manager est un planificateur systématique et réfléchi. Or, étude après étude, on a démontré qu'il est soumis à un rythme implacable, que toutes ses activités sont caractérisées par la brièveté – la variété et la discontinuité – et qu'elles sont presque exclusivement orientées vers l'action et très peu vers la réflexion.

Deuxièmement, beaucoup affirment que le vrai manager n'a pas de tâches routinières à accomplir, alors qu'en plus des événements imprévisibles auxquels il faut répondre, le travail du gestionnaire recouvre un certain nombre de tâches répétitives comprenant aussi bien sa participation aux rites de l'organisation, à des *meetings*, à des négociations et au flux informel de l'information qui rattache ainsi l'organisation à son environnement.

Troisièmement, on croit que le top manager a besoin d'informations agrégées, ce que seul un système d'information de gestion peut lui fournir. C'est faux. Le manager favorise totalement les moyens de communication verbaux, c'est-à-dire le téléphone et les réunions.

Enfin, le management est considéré de plus en plus comme une science et une profession. C'est encore un artifice. Les programmes des managers – pour leur emploi du temps, l'accès à l'information et la prise de décisions – restent totalement « bouclés » à l'intérieur de leur tête.

En épilogue, l'autorité formalisée et le statut de manager consistent en la conjonction de rôles interpersonnels, tels que la figure de proie, le leader, l'agent de liaison, de rôles liés à l'information où le manager est observateur actif, diffuseur et porte-parole, et de rôles décisionnels, entrepreneuriat, régulation, répartition des ressources et négociation.

Mon action politique

« *La politique c'est une action, c'est-à-dire un certain nombre de choses que l'on fait, de décisions que l'on prend, de responsabilités que l'on assume, avec l'appui du peuple.* »

Charles de Gaulle

Marin-Épagnier, le 12 septembre 2020

En 2015, désireux de me lancer en politique, j'adhérai au Parti bourgeois démocratique (PBD), un parti de droite. Ma demande d'adhésion fut agréée le 11 mai par le Comité cantonal.

Jusqu'alors, sans participer activement à une action politique, j'avais longtemps soutenu les arguments et les thèses du Parti libéral-radical (PLR). Dans ma demande d'adhésion, je m'exprimais en ces termes : « Si, à mes yeux, l'idéologie libérale répond à mes convictions politiques, j'estime que le PLR est "chasseur de voix", complaisant, enclin à la tergiversation. Il ne satisfait pas à mes attentes face au marasme neuchâtelois mis en évidence par *PricewaterhouseCoopers SA (PwC)* à la demande de la *Chambre neuchâteloise du commerce et de l'industrie (CNCO)* : "La fiscalité décourage les forces vives ; le poids des subventions est disproportionné par rapport à celui des autres dépenses ; les coûts de la santé plombent les finances ; le social asphyxie le canton et le manque d'investissement menace son développement". »²⁴ Pour mémoire, je m'inscris en tant que partisan d'une action drastique contre ceux qui considèrent l'aide sociale comme une rente viagère et qui, avec insolence, étaient leurs loisirs et leurs biens mal acquis au nez des travailleurs. Je sais que pour les "assistés" susceptibles de travailler ou de suivre une formation, vous préconisez les voies et moyens de les y contraindre. »

Lors de la conférence de presse qui eut lieu à Peseux le 11 juin, je présentai à l'assemblée mon programme et mes prises de position. Sur le plan cantonal, je préconisai un durcissement de l'action sociale (motion cantonale « Stop au farniente ») avec l'introduction du principe d'obligation et de restrictions en cas de financement et d'utilisation d'un véhicule à moteur (disposition *Anti-Mercedes*). Le premier

²⁴ Claude Alain Augsburger : « Les Moutons de Panurge », article, 2015.

principe était énoncé comme suit : « La personne au bénéfice de l'aide sociale a l'obligation d'accepter un travail qui correspond à ses qualifications professionnelles, à ses capacités, à son âge et à son état de santé. En cas de refus, d'obstruction ou d'actes dilatoires, toute aide matérielle à son profit est supprimée (sans préjudice des dispositions actuelles relatives à l'application des mesures arrêtées). Ce principe est applicable par analogie au programme d'insertion et de réinsertion. »

Quant au deuxième principe, il prévoyait que « la personne au bénéfice de l'aide sociale ou exerçant une activité professionnelle dont le revenu de travail est complété par l'aide sociale et possédant un véhicule à moteur occasionnant des coûts manifestement trop élevés pour elle, a l'obligation de vendre celui-ci et, le cas échéant, d'acquérir un moyen de transport adapté à ses ressources. Après six mois, l'aide sociale ou l'aide sociale complémentaire est réduite proportionnellement. »

Sur le plan fédéral, je projetais de lancer l'initiative populaire *Accès aux hautes écoles* qui prévoyait que pour accéder à celles-ci un diplôme d'études secondaires supérieures ne suffit plus. La personnalité, la capacité d'autogestion et le haut niveau culturel sont déterminants. Ils sont sanctionnés par un test de personnalité ; une évaluation culturelle et linguistique est éliminatoire, indépendante de la formation requise. Sont concernées les écoles polytechniques fédérales et les universités, à l'exception des HES.

Toujours en 2015, j'étais déterminé à faire valoir mes griefs à l'encontre de l'Hôpital neuchâtelois, du Centre neuchâtelois de psychiatrie, de *Nomad*, aide et soins à domicile, et de la législation cantonale sur la police du commerce et les établissements publics. À cet effet, je fus reçu en audience au Château par le Conseiller d'État responsable de ces entités et ses chefs de service. Il y avait là le chef du service des finances et celui du service de la santé. Le débat n'aboutit pas, car j'étais en butte aux arguments populistes et

opportunistes des socialistes ; le Conseiller d'État me reprocha en outre mon « élitisme » et mes « manœuvres de dictature ».

En juillet, j'étais en lice pour le Conseil national mais rapidement, je dus faire le deuil de mes ambitions, car le PBD déclina pour finalement disparaître de la scène politique. À la suite de la démission *in corpore* du Comité cantonal annoncée lors de l'assemblée générale du parti du Canton de Neuchâtel, en septembre, cette même assemblée générale prenait la décision de dissoudre le PBD dans le canton avec effet au 30 septembre 2015, charge laissée au comité démissionnaire de liquider les avoirs du parti cantonal. « Cette décision a été prise à la suite du constat du manque d'engagement, pour ne pas dire l'absence d'engagement des membres de notre parti lors des élections fédérales, lors de la récolte de signatures pour notre motion cantonale « Stop au farniente » et du non-intérêt pour la rédaction d'un nouveau programme politique », précisa le président, qui ajouta qu' « aucune corrélation n'est à faire entre cette décision et le départ d'Evelyne Widmer-Schlumpf, notre Conseillère fédérale, et par rapport aux résultats des dernières élections fédérales. »

Le président cantonal assuma cet « échec » même s'il souligna qu'un arbre planté sans racine est un arbre qui ne peut pas vivre. « Nous constatons donc que depuis sa création, le PBD neuchâtelois n'a jamais pu prendre son envol, et donc les responsabilités ne peuvent qu'être partagées entre toutes les personnes qui, de près ou de loin, n'ont pas réussi à faire croître les idées du PBD dans le canton. » Concrètement, cela signifie que les sections communales disparurent également et que les élus devinrent sans étiquette à compter du 31 décembre 2015.

Sympathisant l'Union Paneuropéenne internationale

« *In necessariis unitas*

In dubiis libertas

In omnibus caritas. »

Devise de l'Union Paneuropéenne

Marin-Épagnier, le 24 novembre 2019

L'Union Paneuropéenne Internationale (UPI) est une association fondée au lendemain de la Première Guerre mondiale, en 1926 à Vienne, par le comte Richard Coudenhove-Kalergi qui a publié en 1923 son livre-manifeste *Paneuropia* où il préconise la création d'une union des États européens, union qui lui semble le seul moyen d'éviter que se reproduise la catastrophe de 14-18 : « L'Europe, dans son morcellement politique et économique, peut-elle assurer sa paix et son indépendance face aux puissances mondiales extraeuropéennes qui sont en pleine croissance ? »

Véhiculant l'idée européenne émise par Jean Monnet, l'Union Paneuropéenne a soutenu, après la chute du rideau de fer, la fondation de sections dans les pays d'Europe centrale. Sur le plan politique, elle a concentré son action sur l'approfondissement, l'élargissement et le renouvellement spirituel de l'UE.

Son élargissement en 2004 constitue pour l'UPI un pas important vers la réunification européenne. Les prochains élargissements en vue de l'adhésion des États comme l'Ukraine, la Croatie ou des autres pays du sud-est de l'Europe, qui ne sont pas encore inclus dans le processus d'élargissement, représentent un objectif important.

L'UPI travaille à l'enracinement et au renforcement du principe de subsidiarité : seules les questions qui exigent une solution européenne doivent être réglées par l'Europe (par exemple politique étrangère et politique de sécurité). Il s'agit là de se concentrer sur l'essentiel. L'Union lutte pour le renforcement de la diversité européenne.

L'UPI a son siège à Strasbourg et est présidée, depuis 2004, par Alain Terrenoire. Elle comporte des organisations membres dans les pays suivants : Albanie, Allemagne, Belgique, Bosnie, Croatie, Espagne, Estonie, Finlande, France, Hongrie, Italie, Lettonie,

Luxembourg, Macédoine, Roumanie, Saint-Marin, Slovaquie, Slovénie, Suède et Suisse.

C'est le 1^{er} juillet 1978 que j'appris à connaître l'Union Paneuropéenne. Je fus convié, avec mon collègue Serge Brossard, conseiller d'entreprise et fondé de pouvoir au *Groupe Winterthur*, à participer à la représentation des compagnies suisses d'assurances à la remise du Prix de l'Union à Raymond Barre, Premier ministre français. La cérémonie eut lieu au Palais de Beaulieu à Lausanne. Environ cinq cents personnes y assistaient et les invités étaient triés sur le volet. Tous les acteurs principaux de la politique, de la finance et des organisations internationales étaient présents à cet événement marquant.

Parmi les membres de l'UPI, il faut citer : Sa Grâce l'Archiduc Otto de Habsbourg, qui fut président de 1973 à 2004, Edmond Giscard d'Estaing, père du Président de la République, Vittorio Pons, délégué du Gouvernement italien, Arnaud Danjean et le sénateur Jean Bizet, qui devinrent respectivement député européen et président de la Commission des affaires européennes au Sénat, Yvon Bourges et Hervé Gaymard, qui représentaient le Gouvernement français. Des personnalités bien connues figuraient parmi les invités : Mazarine Pingeot, écrivaine, fille de François Mitterrand, Danielle Hennard, rédactrice en chef de *L'Agefi*, Jean-Pascal Delamuraz, syndic de Lausanne, futur conseiller fédéral, Raymond Junod, président du Conseil d'État vaudois, Philippe de Weck, patron de l'UBS et Ludwig von Planta, président de *Ciba-Geigy*. Enfin, deux Neuchâtelois : le ministre Gérard Bauer, diplomate et manager international et André Kistler, ingénieur issu de *Superelec* à Paris.

Ce fut une soirée éblouissante. Raymond Barre prononça une conférence remarquable sur le thème : « Paneurope est toute l'Europe » et Otto de Habsbourg lui succéda à la tribune avec un exposé intitulé « The broadening of the European Union ». Ces joutes

oratoires furent suivies d'un dîner de gala au *Lausanne Palace*, où ne parurent que les membres de l'UPI et les personnalités les plus en vue.

Lors de mon activité à *La Nouvelle Revue de Lausanne*, je participai à une conférence de presse à l'*IDHEAP* à Pully, où les Professeurs Henri Rieben de l'*Unil* et Jacques Freymond de l'*UniGE*, nous entretinrent de « Monsieur Europe, portrait de Jean Monnet ». Tous deux étaient membres de l'Union Paneuropéenne. Manifestant mon intérêt pour l'Idée européenne, je fus, par leur entremise, reçu observateur de l'association – une charge purement nominale, je ne veux pas me surestimer – ce qui me permettait d'assister à des conférences, de participer à des tables rondes et à des symposiums, et de recevoir diverses publications, notamment la *Curia rationum*, rapport de la Cour des comptes européenne.

SIXIÈME PARTIE

LA VIE FINIT À TRENTÉ-TROIS ANS

Au docteur Thierry Genevay

Médecin-psychiatre

Mon admission en institution

Cher Docteur Genevay,

Vous savez tout le « bien » que je pense de la psychiatrie ! C'est ironique, bien sûr. L'histoire de mon internement dans différentes institutions a forgé mon opinion et ma verve critique de la prise en charge des patients.

Mais, parmi ces « docteurs de l'âme », vous êtes de ceux – et ils sont rares, croyez-le bien – en qui j'ai pu mettre ma confiance. Lors de nos entretiens, vous avez été à mon écoute. Vous m'avez pris au sérieux, vous avez su, avec la réserve éthique et professionnelle qui vous caractérise, poser vous aussi un regard critique sur des pratiques d'un autre temps qui, malheureusement, perdurent encore. Permettez-moi donc, au nom de notre estime réciproque, à vous adresser ces lettres.

Les hôpitaux psychiatriques (Perreux, Préfargier, Bellelay, Cery, Marsens) avaient à l'époque mauvaise presse. Les gens considéraient ces institutions comme des « maisons de fous » et le terme consacré dans le public n'était pas « hôpital psychiatrique » mais « asile d'aliénés ». Une crainte mêlée de honte et de mépris régnait dans la population face à ces « amochés » qui restaient de longues années, voire à vie, dans des murs qui les séparaient du monde dit « normal ».

À mon arrivée dans l'un de ces lieux « de soins », je fus reçu par un médecin-assistant, qui, après s'être longuement entretenu avec le médecin-chef du CPSN, me plaça dans une unité ouverte. Ce fait me surprit, compte tenu de mon statut d'interné. Lors de mon admission dans cette division, les soignants manifestèrent une totale

indifférence à mon égard, exécutant les ordres comme des automates. On me mit en observation dans une chambre de sécurité. Je fus stupéfait par son agencement : barreaux en maçonnerie aux fenêtres, glace sans tain donnant sur le bureau des infirmiers qui pouvaient suivre tous mes mouvements, lit chevillé au sol. Lorsque je voulus poser à l'ICUS²⁵ des questions relatives à mon internement, il me rétorqua : « Les entretiens ont lieu avec votre médecin. »

Après le repas de midi – un brouet infect – je fus convoqué chez mon médecin. Je m'attendais à ce qu'il m'entretienne des jours pénibles que j'avais vécus, en particulier de ma tentative de suicide. Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'il me demanda :

– Comment faites-vous l'amour ?

Je balbutiai m'importe quoi. Il s'y prit différemment :

– Qui êtes-vous ?

Je lui répondis maladroitement :

– Un malade psychique.

Puis :

– Qui étiez-vous ?

Déconcerté et n'ayant jamais pu me définir autrement que par mon statut professionnel, j'affirmai :

– Cadre supérieur dans l'industrie et les assurances.

Il me regarda alors d'un œil critique et me dit :

– Tout cela, c'est de l'orgueil. Vous êtes imbu de vous-même, je vois. Figurez-vous que j'ai les moyens thérapeutiques de le briser, cet orgueil, et que je peux vous transformer en zombie. Mais je ne le ferai pas, car vous êtes intelligent. Votre cas est beaucoup moins grave que me l'a exposé le médecin-chef du CPSN et si vous ne nous obligez pas à faire un travail de singe, vous serez libéré dans un délai convenable.

²⁵ Infirmier-chef d'unité de soins.

Il me prescrivit alors un traitement que je jugeai lourd, mais je dus le suivre sans discuter en ignorant la nature et l'effet des médicaments prescrits. De retour en unité, on me signifia que je serais astreint au travail en ergothérapie chaque jour de huit heures trente à onze heures et de treize heures trente à seize heures, excepté les week-ends et les jours fériés. Amené en atelier par une infirmière, je fus présenté à la responsable. Celle-ci m'affecta à la confection d'un *Smyrne* qu'un client avait commandé. Nous étions six à nouer ce tapis dans une ambiance quasi carcérale, ponctuée par les cris et les grimaces des patients agités. Un travail forcé, abrutissant, le médecin tous les quinze jours pendant une vingtaine de minutes, aucun groupe, aucune activité constructive ou récréative, la mainmise du Centre social protestant sur mes affaires où je n'avais plus voix au chapitre, telles étaient les conditions de mon suivi.

Bientôt, je me rendis compte que je n'étais pas dans un lieu de soins, mais que je purgeais une peine privative de liberté. Je décidai donc qu'à la première occasion, je fuguerais ou plutôt que je m'évaderais de cette maison d'arrêt déguisée en hôpital.

L'enfer de la psychiatrie

À la mémoire de
mon ami Jean-Claude Crosetti

Lorsque je fus enfermé dans ce bouge, je compris très vite que j'avais atteint le summum de l'abjection et de l'inhumanité et que ma vie était finie. Le médecin chargé de mon suivi prononça les paroles les plus cruelles qui soient :

– Vous restez ici. Et figurez-vous que vous seriez mieux en prison qu'entre ces murs. Aucune autre division n'est faite pour vous, car dans cette unité, on détecte presque à coup sûr les simulateurs et les illuminés. Au fond, pourquoi ne vous suicidez-vous pas ? Parce que ça demande un certain courage et que vous en êtes dépourvu. Allez-y, cassez tout, et on vous mettra en isoloir ! Vous comprendrez ce qu'est le véritable enfermement !

Là-dessus, il ordonna à l'équipe soignante d'interrompre abruptement mon traitement en disant :

– Ça ne sert à rien.

Cette division, bien qu'étant initialement prévue pour le sexe masculin, regroupait à l'époque autant de femmes que d'hommes. Ados, adultes et personnes âgées s'entassaient dans un espace exigu, TV de six heures à minuit, fumée à couper au couteau. Dans ce cloaque, on rencontrait de tout : du dépressif à l'*Asperger*, en passant par le schizophrène, le paranoïaque, le *borderline*, l'autiste, le drogué, l'alcoolique, la nymphomane. Chambres à quatre lits, sans eau courante, une demi-armoire par patient, imposte munie de barreaux, salle de douche commune dont les installations ne fonctionnaient pas, propreté plus que douteuse, de l'eau partout, miroirs cassés, voilà comment était conçu ce « lieu de soins ». Les patients agités étaient enfermés dans les isoloirs – aujourd'hui chambres de sécurité – avec pour toute commodité une paillasse, un pot de chambre, des repas frugaux servis avec des couverts en bakélite. Si dans les cas graves de telles mesures s'imposaient, on trouvait dans ces cellules nombre de patients « punis » pour avoir fugué lors de promenades en groupe ou consommé de l'alcool.

L'équipe soignante, cantonnée dans son bureau, ne s'occupait

pas des malades. Les médecins défilaient, bouche cousue face au questionnement des patients et aucun dialogue n'avait cours. Lorsqu'un pensionnaire protestait ou manifestait une attitude agressive, les soignants le traitaient durement, sans aucune aménité. Certains infirmiers ne reculaient devant aucune rebuffade et n'hésitaient pas à frapper. Je me souviens qu'un matin, une jeune patiente refusait de prendre sa douche. On alla quérir l'infirmier-chef. Du haut de ses un mètre nonante-cinq, l'œil mauvais, il la gifla avec une telle violence qu'elle tomba et éprouva des maux de tête pendant plusieurs jours.

En ce qui me concerne, j'en ai connu « des vertes et des pas mûres ». Floué, frustré, soumis à des cocktails médicamenteux, en butte à l'indifférence du personnel et aux railleries des autres patients, c'est dans cette atmosphère que je vécus mes quarante ans. Mon médecin quitta l'hôpital et aucun membre du corps médical ne fut désigné pour le remplacer. Il ne donna à l'équipe aucun ordre me concernant et je dus rester six semaines en division, privé de tout traitement et de toute sortie. De plus, je n'eus droit à aucun courrier, à aucun téléphone, à aucune visite (je n'en aurais d'ailleurs pas reçu, mes proches m'ayant tous rejeté). Mon nouveau médecin, après m'avoir vu brièvement, me prescrivit des médicaments lourds, en particulier le *Rohypnol*, un somnifère abrutissant, aujourd'hui interdit sur le marché des pharmaceutiques. Sans mon consentement, je fus astreint à la chaise de contention et au *pack*, un traitement inefficace et dégradant : devant une dizaine de soignants, le patient, entièrement nu, devait se coucher sur des morceaux de glace disposés sur une couverture. Puis, on l'enveloppait dans force alèses et duvets et il devait s'exprimer sur ses difficultés et sa pathologie.

Les agissements d'un des veilleurs de nuit dépassaient tout entendement. Dur, arrogant, persifleur, il faisait régner dans l'unité une discipline concentrationnaire et n'hésitait pas à lever la main sur les malades. Sauf exception, il distribuait les médicaments du coucher à

vingt et une heures trente. Les patients devaient aller les chercher au bureau et celui qui arrivait quelques minutes en retard se voyait refuser toute médication. Les récalcitrants étaient bouclés dans leur chambre, sans pouvoir se rendre aux WC.

Un soir, je ne sais pour quelle raison, ce fut mon tour. Il me dit :

– Si vous avez le malheur de pisser par terre, je vous fais mettre à genoux et lécher votre pisse jusqu'à la dernière goutte !

À un autre moment, alors que j'étais au plus mal, il m'apostropha :

– Vous êtes parfaitement conscient de ce que vous faites, mais vous avez un grain ; c'est pourquoi vous êtes ici. Foutez le camp, allez pieuter. Ah ! la psychiatrie...

Les railleries et les sarcasmes des autres patients m'atteignaient de plein fouet. On me surnommait *Le dingue*, *Le taré*, *L'intello*. On me disait : « Heureux les pauvres en esprit. » Un patient me demanda un jour quelle activité j'avais exercée avant mon hospitalisation. Je lui relatai mon début de carrière et il me regarda avec ahurissement :

– Sans blague ! Avec la gueule que t'as, tu gamberges ou quoi ? Faudrait pas pousser.

Une autre fois, je me trouvai avec un groupe lorsque mon médecin vint me chercher. Il demanda aux autres :

– Puis-je vous l'enlever ?

Une jolie fille, un peu déjantée, fit une moue dédaigneuse.

– Vous ne nous enlevez pas grand-chose !

Je subissais toujours, à cette époque, le joug tutélaire du Centre social protestant. Mon assistant social venait chaque mois me réclamer des comptes. Avec les traitements prescrits et les maltraitances psychologiques que j'« encaissais » au quotidien, je faisais penser à un spectre et ma voix n'avait plus aucune intonation. Lors d'une de ses visites, il me dit, l'air ironique :

– Apparemment, ce n'est pas la toute grande santé.

Je ne répondis pas.

Il ajouta :

– Savez-vous pourquoi vous allez si mal ? Parce que vous vous rendez enfin compte que plus jamais vous ne serez le grand homme d'affaires que vous étiez. Si par la suite, dans un emploi d'appoint, vous gagnez 2'800 francs par mois, ce sera le bout du monde ! Et encore faut-il que vous sortiez d'ici !

Enfin, l'apothéose : le lavage de cerveau. Mon médecin me fit part des décisions prises à mon égard : à ma sortie de l'hôpital, je serais occupé comme aide-vendeur à *Migros*, sous tutelle officielle et placé en appartement protégé. L'ICUS-adjointe ajouta :

– Et si ça ne marche pas, on vous enfermera à vie avec les grabataires. Mais d'abord, il faut tout détruire pour mieux reconstruire.

Je compris qu'on allait me soumettre à un lavage de cerveau, c'est-à-dire à une action psychologique forcée et complète sur ma personne, m'amenant à modifier mes convictions et mes habitudes culturelles pour en adopter d'autres. Évidemment, pour le chemin qu'on m'avait tracé, il était nécessaire que je quitte ma peau de « manager » pour la troquer contre la carcasse d'un aide de grande surface.

Je ne sais comment je résistai à cette agression ; à plusieurs reprises, je crus perdre la raison. On voulut me démontrer mon inulture. On m'embrouillait complètement. Un programme en anglais fut mis à la TV, un médecin et un patient conversaient en allemand, des nettoyeurs en portugais, d'autres en magyar. Bourré de *Haldol*, un médicament anti-hallucinogène qui ne m'était pas destiné, je me réfugiais dans la salle de bain d'où on me sortait en me rudoiant. Les soignants ordonnaient aux autres patients de m'éviter et de ne plus m'adresser la parole. Dans la chambre que j'occupai, on mit un alcoolique, un autiste qui passait son temps à ranger ses poupées, une lampe de poche à la main, et un ado à problèmes qui jouait de

la guitare toute la nuit. On faisait sonner les recherches (les portables de l'époque) à la porte de la chambre que j'occupais, on me houssait, on suivait tous mes mouvements, on m'appelait pour me conduire chez le médecin et me dire ensuite que je n'avais pas été appelé. Je n'avais plus un instant de répit ou d'intimité. Cerise sur le gâteau – c'est le cas de le dire – j'étais sous-nourri. Un jour sur deux, je ne trouvais pas mon plateau dans le chariot des repas et on m'expédiait en chambre le ventre vide. Bientôt, je vécus dans un monde irréel : céphalées, délire, hallucinations. Momentanément, je perdis la mémoire et l'entendement.

Je ne sais combien de temps dura ce supplice. Un après-midi, je regardais par la fenêtre et miraculeusement, je revins à moi. Tout me paraissait normal, distinct. Mon médecin me dit alors :

– Vous avez vécu des choses qui n'étaient pas.

La question reste ouverte. C'est ma parole contre toutes les dénégations, contre les « preuves » orales et écrites qu'on peut mettre en évidence. Erreur de jugement, vérité arrangée à ma façon, perception déformée de la réalité ? Je décris simplement ce que j'ai vécu et comment je l'ai vécu.

Bientôt, je quittai momentanément l'hôpital. Mais j'allais être confronté à des perspectives peu réjouissantes : placements à l'Organe romand d'intégration professionnelle pour handicapés (ORIPH) à Pomy-sur-Yverdon, à l'EMS *La Rionda* à Leysin et au foyer *Point-du-Jour* à Lausanne. Ironie du sort, ce foyer était situé à l'avenue des Alpes. À deux pas de l'immeuble où j'avais occupé un studio, alors que j'étais conseiller d'entreprise au *Groupe Winterthur*.

Ma fuite au Val-de-Ruz

« *Cerrar la puerta a la miseria.* »

La décision arbitraire de mon médecin provoqua chez moi un choc nerveux et je dus rester plusieurs jours en unité, allongé et traité au *Tranxilium*. J'étais dans une demi-conscience, le cœur rempli de colère, de honte et de détresse. Le mercredi suivant, je devais, accompagné par une assistante sociale, visiter l'atelier protégé où je finirais ma vie à mettre des vis dans des sachets, à plier des cartons, à donner des coups de main ici et là, sous la férule humiliante des monitrices et des éducateurs. C'était au-dessus de mes forces, au-delà de mon entendement. Je retrouvai ma lucidité et décidai de fuir, ce qui m'était aisé, compte tenu des portes ouvertes de la division où je séjournais.

Le mardi, vers trois heures, je quittai l'hôpital et me mis à marcher à pas pressés. Saint-Blaise, les Rouges-Terres, la *Favag*, la gare de Neuchâtel. De là, je gagnai le haut de la ville, m'engageai dans les gorges du Seyon et arrivai à Valangin. C'était l'été, l'atmosphère était pesante. Devant le château, je rencontrais Guy Fretz, un membre de l'Armée du Salut que je connaissais depuis longtemps. Je ne fis semblant de rien. Heureux de me voir, il ne me posa pas de questions et m'invita chez lui pour boire un verre. J'aurais volontiers bu le litre de Coca, tant je mourais de soif. Nous échangeâmes bien des souvenirs et bientôt je le quittai, lui et sa femme. Je repris ma route, mais épuisé, je m'étendis dans un champ au-dessous de Fontainemelon et là, somnolent, je ruminais ma déchéance. Le soleil descendait et éclairait de plus en plus faiblement la Montagne de Boudry, le Creux-du-Van, la Tourne. Le cœur serré, je me demandais où j'allais passer la nuit.

Arrivé aux Hauts-Geneveys, dans la tiédeur de ce soir d'été, je m'effondrai sur un banc, sous un frêne, incapable de me mouvoir. J'avais faim, mal partout et ressentais des crampes aux jambes. Deux amoureux passèrent sans me voir. Je pensais : « Ils sont heureux et ont l'avenir devant eux. Moi, personne ne m'aime. Je suis un paria, une chiffre, un déchet humain. » C'est alors que je perdis la notion

du temps. Dans la nuit, je voyais briller les lumières des villages environnants, mais je ne savais plus très bien si j'étais en institution, à l'Université, à *Bulova* ou à la *Winterthur*. Bien qu'éveillé, j'étais assailli de cauchemars, de menaces imprécises et avais l'impression que toute la méchanceté du monde était tapie dans la forêt. Vers les deux heures du matin, je fus tiré de ma torpeur par le grondement du tonnerre et la pluie se mit à tomber. Je me levai et me noyai dans les embruns, éprouvant une sorte de volupté à recevoir les rafales en pleine figure qui semblaient s'harmoniser avec ma médiocrité et mon insignifiance.

Le jour se leva. Les nuages se hâtaient et un froid humide avait remplacé la chaleur des jours précédents. Trempé, je pris un chemin forestier en direction de la *Vue-des-Alpes*, décidé à gagner *La Chaux-de-Fonds*, où j'irais me réfugier chez mon ami Paul Mathey. Je ne me faisais pourtant pas d'illusion quant à l'accueil qu'il me réservait, car depuis mon enfermement, lui et sa famille avaient manifesté une certaine réticence à mon égard. À un tournant, je fus surpris d'apercevoir une *Mercedes* couleur chocolat qui descendait la côte. Elle était occupée par un couple âgé. La voiture stoppa. L'homme baissa la vitre, l'air stupéfait. Il m'interpella, me pressa de questions et ouvrit la portière. Sans aménité, il me dit :

– Montez. Nous allons vous conduire au prochain poste de police !

Sa femme, plus aimable et plus compréhensive que lui, lui rétorqua :

– Tu ne vois pas qu'il est malade ? Il a besoin de soins. Allons à *Landeyeux*.

L'homme acquiesça et nous arrivâmes bientôt à l'Hôpital du *Val-de-Ruz*. Après une longue attente, je fus accueilli par le chef de clinique, un jeune médecin, qui me témoigna beaucoup d'empathie. L'équipe me donna à boire et à manger et on m'invita à me coucher, tandis que le médecin appelait « ma prison ». Il raccrocha et me dit

simplement :

– Le Directeur vous attend.

Chargé dans une ambulance, je fus reconduit à l'institution. À la réception, je pensais que des soignants viendraient me chercher. Quelles furent ma crainte et ma déception lorsque je vis l'infirmier-chef, qui arrivait à grands pas, le regard dur.

Il s'adressa aux ambulanciers :

– Vous lui enverrez la facture. À lui et non pas à l'hôpital. Il a de l'argent !

Puis, élévant la voix, il m'apostropha :

– Debout et pas d'histoires ! Vous avez su marcher et traîner toute la nuit je ne sais où. Et quelle est cette tenue ? Vous êtes sale comme un cochon ! Venez et dépêchez-vous !

Sur ce, il me saisit par le bras et me conduisit à l'ascenseur. Au deuxième étage, il ouvrit une porte, me poussa à l'intérieur, tourna la clé et se rendit au bureau des infirmiers. Je me trouvai dans une salle exiguë où quatre femmes âgées étaient assises, immobiles, le regard vide. Elles ne firent pas attention à moi et tout de suite, je remarquai les barreaux aux fenêtres. Personne ne s'occupa de moi et bien qu'il fût midi, je n'eus rien à manger. Je vis une assiette qui contenait un fenouil et une boulette de viande brûlée qui traînait sur un coin de table, mais je ne savais pas qu'elle m'était destinée. Une demi-heure plus tard, une infirmière vint me chercher pour me conduire en chambre. Elle me fit signe de la suivre, mais ne m'adressa pas la parole. C'est alors que je découvris une pièce sombre, sale, étroite où, sur des lits défaits, trois patients ronflaient.

Ce fut mon premier contact avec « l'Enfer de la psychiatrie ».

Mes fugues

Selon les psychiatres Thérèse Lemperiére et André Féline, la fugue peut être définie comme un « abandon de domicile, du lieu de travail ou de l'institution, répondant pour le sujet à un besoin irrésistible de partir ». La fugue « consciente » de l'adulte se manifeste dans des circonstances et en fonction de causes très variées : chez le psychopathe sont en cause l'instabilité de fond, le passage morbide à l'acte impulsif ; chez le délirant, il s'agit d'échapper à une menace imaginaire.

Dans mon cas, s'il fallait retenir l'impulsivité, il importait de considérer l'évasion pour éluder les conditions « pénitentiaires » de l'hôpital. L'aspect pathologique, c'était l'idée de recouvrer la liberté pour reconquérir sur-le-champ le statut professionnel et social que j'avais connu avant mon hospitalisation. Mes premières fugues m'amenaient chez d'anciens collègues et chez des amis, comme si ceux-ci détenaient le pouvoir de me « réhabiliter ». Une idée totalement illusoire puisqu'ils me reconduisaient invariablement à l'hôpital.

De manière erronée et plus ou moins consciente, j'imaginais que j'étais un « détenu en cavale » et qu'un avis de recherche avait été lancé contre moi. À mes yeux, tous les postes de police, les lieux publics, les routes, les gares avaient été alertés. C'est pourquoi je brouillais les pistes. Lors de ma première fugue, pour gagner Lausanne, je m'enfuis de la clinique, marchai jusqu'à Sugiez, m'arrêtai à Fribourg pour revenir à Sugiez et parvins à Lausanne par Morat, Payerne et Palézieux. Ma deuxième évasion obéit à un itinéraire plus déconcertant. Quittant l'institution, j'atteignis Cressier à pied, pris le train pour Bienne, un autre pour Saint-Imier. Là, je recommençai à marcher. Par Sonvilier, j'arrivai à Renan par un chemin forestier et repris le train pour La Chaux-de-Fonds.

Dès lors, je multipliai les fugues dans un rayon de plus en plus étendu (Brugg, Bâle, Zurich, plusieurs fois Lugano, Faido, Rivera, Agno, Mendrisio). Je fus cette fois interpellé par la police tessinoise et amené à l'*Ospedale psichiatrico del Sopraceneri* à Mendrisio. À grands

frais, je fus rapatrié à l'hôpital où je séjournais. Un chef de clinique expliqua ma dernière fugue en disant que je m'étais rendu « dans des endroits où j'avais été heureux ».

Cependant, c'en était trop ! Je fus enfermé dans l'« Enfer de la psychiatrie ». Je restai dans cette unité durant de longues années, tassé par les médicaments, tour à tour délirant, en proie à des hallucinations à la suite du lavage de cerveau dont je fus l'objet, atone et grabataire. Toute sortie m'était interdite lorsqu'un mieux se manifesta. Un dimanche, j'obtins de mon médecin une demi-heure de sortie libre. J'allais profiter de ces instants de liberté pour fuguer à nouveau, une escapade qui aurait pu me coûter la vie.

Par Saint-Blaise, je montai à Chaumont où je passai la nuit sous un sapin. Le lundi, j'aboutis à la Métairie-de-l'Île. Mais le temps se gâta et bientôt, je fus chassé de mon refuge par une pluie battante. Dans le déluge, la chemise gonflée d'eau, je descendis sur la route Enges-Lignières. Là, dans une demi-conscience, je pensai que la mort était préférable à la vie en institution. Je perdis connaissance et tombai en bordure de la route, dans un état d'hypothermie. Je repris mes esprits à l'Hôpital des Cadolles, environné de perfusions, l'équipe infirmière s'affairant autour de moi. J'entendais leurs paroles : « Il se réchauffe ? », puis un médecin-assistant me dit : « Vous l'avez échappé belle. Un automobiliste vous a trouvé vers minuit au bord de la route et vous a amené ici. Vous pouvez nous remercier, car nous avons accompli un vrai miracle. »

Je restai deux jours aux Cadolles, mais je dus bientôt regagner ce que j'appelais « ma prison ». Là, ni mon médecin ni les soignants ne me parlèrent de ce qui s'était passé. J'étais oublié.

Où fuguer mène en prison

« *En principe, tout individu interpellé ou arrêté par la police doit être menotté (...) Toute personne interpellée ou arrêtée peut être fouillée. Cette disposition est applicable en cas de vérification d'identité.* »

Loi sur la police vaudoise, 1984

Ce lundi-là, le médecin-assistant qui me suivait me fit amener à son cabinet par deux infirmiers – on limitait au maximum les risques de fugue – et me posa la sempiternelle question : Alors ?

J'étais censé lui répondre en évoquant mon ressenti, mon vécu en division, mes symptômes qu'il connaissait mieux que moi. Cette fois, je ne prononçai pas un mot car je n'étais plus moi-même. Brûlé par les médicaments, en butte aux humiliations et aux maltraitances psychologiques que je subissais au jour après jour, je vivais un rêve éveillé, ne me manifestais plus, agissais comme un automate ; j'étais réellement malade. Devant mon mutisme, il se fâcha :

– Vous commencez par me faire mal aux dents, me dit-il. Je perds mon temps et me rends compte que ce suivi médical ne rime à rien. Je vais vous placer chez les « chroniques » et ne m'occuperai plus de vous.

Ne sachant plus ce que je disais, je hasardai :

– Mais, les gens... se marient.

– Vous marier, s'esclaffa-t-il, et quoi encore ?! Regardez dans quel état vous êtes avant de débiter de telles idioties. J'en ai plus qu'assez ! Il appela les soignants :

– On ne peut décidément rien en tirer. Reconduisez-le en unité.

Inopinément, un incident se produisit dans le hall d'entrée où un patient était en proie à une crise nerveuse. Les infirmiers qui m'encadraient furent appelés à la rescouasse et relâchèrent leur surveillance. Profitant de la situation, je me cachai dans les toilettes ; on me cherchait partout mais n'entendant plus aucun bruit, je sortis de ma cachette et au pas de course, je m'échappai et me dissimilai dans des buissons aux abords de la clinique. Je n'aperçus personne, gagnai la station de trolleybus, sautai dans celui qui allait partir et me retrouvai bientôt au terminus de la ligne, à Cormondrèche. Sans plus tarder, je me mis en chemin et par les Villarets, Cottendar et Bôle, j'arrivai à la gare de Colombier. J'avais quelques sous en poche ; je pris un

billet pour Payerne, empruntai un « régional » jusqu'à Yverdon, changeai de train et en début d'après-midi, j'étais à destination.

Je ne savais plus ce que je faisais ; à moitié fou de peur et de désespoir, je montai dans un « pendulaire à destination de Lausanne, descendis à Puidoux et marchai jusqu'au Mont-Pèlerin. Le jour tombait et hébété, je me retrouvai à Vevey, face au Léman, affalé sur un banc. Je ne sais comment je gagnai Lausanne, plus précisément Ouchy.

Dans un état d'épuisement complet, à demi conscient, je « zonais » sur les bancs, près du Musée Olympique, devant le *Beau-Rivage Palace*, à la Croix-d'Ouchy, au quai des Savoyards, pour finalement m'effondrer au bord d'un mur, sur la place du Port.

La nuit était tombée, les passants défilaient sans me voir, mais je ne bougeais pas et entendais au loin la circulation au bord du lac. Je repris quelque peu mes esprits, regardai ma montre. Il était deux heures dix ; pourtant, je ne réagissais pas et étais incapable de me mouvoir. Une portière claqua, puis une autre. Une voiture avait stoppé et j'entendis des pas qui s'approchaient. Je distinguais des voix dont l'une qui disait :

– C'est sans doute un SDF qui traîne par ici.

Je me rendis compte que j'avais été repéré et bientôt, des agents de la police vaudoise m'entourèrent et me braquèrent une torche électrique à la figure.

– Qu'est-ce que vous fichez ici ? Votre carte d'identité !

Je n'avais aucun papier sur moi car, à l'hôpital, on me les avait confisqués. Je balbutiai que je n'avais pas de pièce d'identité.

– Viens ici et mets les mains au dos ! ordonna un des gendarmes.

Comme j'hésitais, il éleva la voix :

– Les mains au dos ! Tu es sourd ?

J'obtempérai et les menottes claquèrent autour de mes poignets.

Sans aménité, on me poussa dans la voiture de police et on me conduisit au poste de la gare de Lausanne. On me fit asseoir dans un bureau, on m'enleva les menottes et un caporal poussa devant moi une déclaration d'identité. Après avoir appelé l'hôpital, le caporal remarqua :

– Il s'agit bien de Claude Augsburger, sans domicile ni profession, un malade qui s'est échappé hier matin. Ils viendront le chercher demain. Puis, il me dit :

– On va te mettre en cellule. Carrard, conduis-le au dépôt.

Je me trouvai dans une sorte de cave bétonnée et l'agent verrouilla la lourde grille de la cellule. Je restai debout, halluciné, ébloui par un spot qui éclairait la pièce ; je crus que j'allais tomber quand le caporal arriva avec une paillasse. Il l'étendit sur le sol et je m'aperçus qu'il portait des gants. Il me fouilla des pieds à la tête et je fus étonné qu'il ne m'ordonnât pas de me déshabiller. Puis, il referma la porte, je me couchai et sombrai dans un sommeil profond.

Au réveil, je crus que ma vessie allait éclater. Mais il n'y avait aucun bouton de sonnerie et personne en vue, à l'exception de deux femmes qui balayaient le corridor et me regardaient en riant. Je ne vis pas le temps passer et ne sus comment je supportai cette attente. Enfin, un gendarme arriva, ouvrit la porte de la cellule et me fit signe de le suivre. Dans un bureau, un des assistants sociaux et une infirmière de l'hôpital m'attendaient. Après s'être concertés avec la police, ils s'adressèrent au personnel de l'ambulance qui stationnait devant la gare. On me fit monter dans le véhicule et bientôt, j'allais retrouver ma vraie prison.

Ma mise à l'assurance invalidité

« *Les chemins de l'enfer sont pavés de bonnes intentions.* »

Sagesse populaire

Au terme des six premiers mois de mon séjour à l'hôpital, mon médecin quitta l'institution et fut remplacé par un médicastre gâteux à la veille de la retraite. Il ne s'occupa guère de mon cas et quand, toutes les quatre à cinq semaines, il daignait m'accorder un entretien, il décidait de ne rien changer. Il ne donna à l'équipe aucun ordre me concernant et me laissa la bride sur le cou.

Je profitai de cette liberté factice pour tenter de sortir de l'ornière et réintégrer le monde du travail. Il me paraissait qu'au vu de mon début de carrière, ce serait chose aisée. Lors de mon activité professionnelle, j'avais côtoyé bon nombre de dirigeants et de responsables des ressources humaines d'entreprises de l'industrie et des services. Je fis donc plusieurs offres spontanées et envoyai mon dossier à des firmes que je connaissais bien, telles que *Nestlé*, l'*ASUAG*, le *Crédit Suisse*, *Sibra Holding*, *La Neuchâteloise*, la *BCN*, *Eric Krauthammer SA*, la *Société vaudoise et romande de secours mutuels (SVRSM)*, pour ne citer que celles où j'avais le plus de chance de trouver un débouché. Malheureusement, les années avaient passé, l'encadrement n'était plus le même et il y avait un trou dans mon parcours. Au bout du compte, je n'obtins que des réponses négatives, motivées par mon état de santé.

C'est à ce moment-là que le médicastre prit sa retraite et qu'un nouveau médecin me fut désigné. Je ne suis pas près de l'oublier, car elle allait jouer un rôle déterminant dans le marasme où j'étais prisonnier. Médecin médiocre, ma nouvelle thérapeute était une femme dure, autoritaire, injuste et, j'ose le dire, foncièrement méchante. Ses patients la détestaient. Les femmes sortaient en larmes de ses consultations, les hommes en jurant et en levant le poing. Sans raison, elle modifia mon traitement et mon état de santé se dégrada. Elle m'accorda quelques heures quotidiennes de sortie libre, mais je ne pouvais les prendre sans son autorisation. Chaque fois, l'équipe devait lui téléphoner pour obtenir son assentiment, ce qui devint rapidement ingérable. Bientôt, les soignants baissèrent les

bras et je demeurai enfermé.

Face à l'échec de mes offres d'embauche, je décidai de faire appel à mes anciens chefs pour essayer de m'en sortir. J'écrivis donc à Nino Carati, responsable des RH de *Bulova*, à Luc Bernard, directeur de *Secura* et à Guy Mélinois, ancien sous-directeur au *Groupe Winterthur*, devenu directeur adjoint à la *Swiss Life* à Lausanne. Carati ne me répondit pas. Bernard, à la retraite, ne pouvait m'aider. Guy Mélinois, lui, m'envoya par la poste de campagne une jolie carte de Spiez où il était cantonné à la tête de son bataillon. Il me fit part de son intention de se manifester lorsqu'il serait libéré de ses obligations militaires.

Bien qu'étant, à l'époque, patient d'une unité ouverte, mon médecin ne m'autorisait pas à téléphoner ni à recevoir des appels, faisait contrôler mon courrier et ne me donnait pas le droit de recevoir des visites sans son accord. C'est par elle que j'appris que Guy Mélinois, accompagné de Brice Baumer, un ancien collègue de la *Winterthur*, viendrait me visiter le vendredi suivant. Bien entendu, elle assisterait à cette rencontre. Je ne pus que m'incliner.

Vint le vendredi. L'après-midi, j'attendais impatiemment mon rendez-vous. Une heure, deux heures, trois heures s'écoulèrent. Le soir au souper, je n'avais aucune nouvelle. Je demandai à un infirmier de bien vouloir appeler mon médecin. Hélas, il me répondit qu'elle était partie en week-end et serait absente jusqu'au mercredi suivant. J'eus du mal à cacher ma déception. La semaine passa sans qu'elle donnât signe de vie et ce n'est que le mardi – onze jours après la venue de mes visites – qu'elle me fit appeler. L'air pincé, elle me dit :

– Messieurs Mélinois et Baumer sont venus à la clinique. Notre directeur adjoint et moi les avons reçus. Monsieur Mélinois disposait de peu de temps, car il devait assister à un congrès à Zurich et...

Excédé, je lui coupai la parole :

– Pourquoi ne les ai-je pas rencontrés ?

Elle devint cramoisie jusqu'à la racine des cheveux, frappa la table, en sorte que tous les objets tressautèrent, et hurla :

– Taisez-vous ! C'est moi le médecin et c'est moi qui parle ! Vous associez maintenant le culot à l'impertinence ?

Puis, elle se calma et reprit sur un ton venimeux :

– Il était inutile que ces Messieurs vous voient. Nous ne vous avons pas appelé, car ça ne servait à rien. La direction et moi-même avons informé Messieurs Mélinois et Baumer que vous n'êtes plus apte au travail et qu'à plus forte raison, vous êtes incapable d'assumer une charge de responsabilités. Et sachez ceci : la semaine dernière, avec l'accord des médecins-chefs, j'ai présenté une demande pour que vous soyez mis à l'assurance invalidité. Vous ne travaillerez plus jamais !

Ébahi, la bouche ouverte, je restai coi. Elle poursuivit :

– Ce qui ne signifie nullement, bien entendu, que vous resterez inactif. On vous placera en atelier protégé. Et dès aujourd'hui, je vous interdis de postuler où que ce soit ; votre correspondance ne sera plus postée. À titre préventif, je vous coupe la sortie pour six semaines. Je vais demander à un infirmier de venir vous chercher.

Tremblant de tous mes membres, je sentis le sol se dérober sous mes pieds. Je fus reconduit en division, ne sachant plus rien. Le néant m'avait avalé. J'avais trente-cinq ans.

Voler un débile n'est pas voler

Ce n'est qu'après un an d'hospitalisation que mon propriétaire me donna mon congé. Jusque-là, il avait encaissé le loyer de mon studio en refusant de me remettre les clés, sous prétexte qu'en son absence, sa femme et sa mère ne voulaient plus me voir dans la maison. J'étais conscient de cette situation totalement illégale, mais tout m'était indifférent et je n'avais plus aucune combativité. D'ailleurs, tassé par les médicaments, certain que je ne me relèverais pas, je ne quittais plus mon lit. Je fis cependant remarquer à mon assistant social du CSP l'action illicite de mon propriétaire. Il me remit en place :

– Mettez-vous une fois pour toutes dans la tête que c'est moi qui vous représente et que vous ne pouvez plus contracter, ni acquérir, ni transiger. Dans le cas présent, c'est une affaire entre votre propriétaire et le CSP. Il faut maintenant songer à déménager. Comme le studio vous a été loué et meublé, ça ne pose aucun problème. Notre concours et celui du Service social de l'hôpital suffiront.

Je voulus savoir où mes affaires seraient déposées. Il me répondit :

– Au garage.

Je n'obtins ensuite plus aucune information. Je possédais pourtant bon nombre d'habits, un tapis, une statue, des gravures, des miroirs et une quantité de livres.

Quelques mois plus tard, alors que mon médecin avait constaté un léger mieux et m'avait accordé quelques heures de sortie libre, je me rendis au CSP (Centre social protestant) et demandai à voir mon assistant social. Sans un mot, il ouvrit la porte du garage. Dans l'humidité, je vis une grande malle et un miroir en pied. La malle contenait mes vêtements, dont plusieurs complets neufs, et quelques livres. Le tout était entassé, mité, pourri, inutilisable.

Indigné, je lui demandai à :

– Où est le reste ? J'attends une explication.

Il me rétorqua :

– Je ne l'explique pas. Et estimez-vous heureux qu'on vous ait déménagé gratuit.

Mon grand *Berbère*, mon lustre de cristal, la statue que la direction de *Longines* avait donnée en cadeau à mon père pour ses vingt-cinq ans de service, un miroir *Régence*, un miroir-soleil que j'avais acheté à Locarno avaient disparu. Manquaient aussi plusieurs gravures que j'avais fait encadrer, la lithographie qui m'avait été offerte lors d'un dîner organisé à Lausanne par l'Ambassade de Belgique et surtout, le tableau qu'Henry Ganne, dit « Zizi », mon prof de dessin, m'avait donné à la fin de mes études secondaires. C'était une sanguine représentant une danseuse. Au dos, elle portait la dédicace : « À Claude Alain Augsburger. En souvenir des leçons de dessin où en cinq ans, je n'ai jamais dû te reprendre. » Parmi les livres qui restaient, je m'aperçus que *Le Livre de l'amateur de cigares* que Davidoff m'avait dédicacé et mon Passeport « Negresco » n'étaient plus là.

Où étaient mes biens ? Chez mes propriétaires ? Chez l'assistant social ? Ou d'autres travailleurs sociaux ? Sans un mot, je le quittai et ne songeai même pas à faire valoir mes droits. On m'avait volé des biens matériels, mais on m'avait volé beaucoup plus : la fierté d'être un homme.

SEPTIÈME PARTIE

LE FOND DE LA BOUTEILLE

À Werner²⁶

²⁶ Le dénommé Werner reste inconnu au moment de la publication de ce livre. Claude Alain Augsburger ne m'a pas parlé de lui lors de nos entretiens. Était-ce un compagnon d'infortune ? Un collègue de travail ? Je ne sais. Mais, ce nom figure parmi les destinataires de ces lettres. Je prends donc la liberté de laisser ce nom et le mystère qui l'entoure. Peut-être se reconnaîtra-t-il...

J.-M. Leresche

L'organe romand d'intégration
professionnelle pour handicapés
(ORIPH)

L'univers concentrationnaire de « l'Enfer de la psychiatrie » m'incita à trouver n'importe quel moyen raisonnable de quitter l'institution. Tout me paraissait préférable que de rester dans cette galère, mais je devais obtenir le feu vert. Un ami de Berne, directeur de l'Office fédéral de la condition féminine (OFCF) me parla alors de l'Organe romand d'intégration professionnelle pour handicapés (ORIPH).

L'ORIPH comprend, aujourd'hui encore, deux centres. L'un, à Pomy-sur-Yverdon, destiné aux métiers de la bureautique et de l'informatique, l'autre à Morges, d'orientation technique, avec les filières bois et bâtiment. Cette association permet aux handicapés physiques ou psychiques d'apprendre un métier ou d'actualiser et de parfaire leurs acquis. Ce n'est pas une école professionnelle à proprement parler et le diplôme décerné en fin d'apprentissage n'a aucune valeur officielle et ne constitue, en aucun cas, un atout pour un employeur potentiel.

Au vu de mes études universitaires, je n'étais pas trop chaud à cette perspective. Mais après mon enfermement, j'étais devenu ignorant et m'exprimais avec bien des difficultés. Une sérieuse mise à jour se révélait nécessaire. La direction de l'institution fut d'accord de proposer ma candidature dans le domaine de la bureautique et on m'informa bientôt que j'étais admis à Pomy.

Je déchantai rapidement. En internat pendant la semaine, j'avais l'obligation de passer mes week-ends et mes vacances à l'hôpital. C'était une condition *sine qua non* imposée par l'institution et le Centre social protestant. Dès mon admission, je me rendis compte de la pauvreté intellectuelle de l'ORIPH.

L'enseignement était très mal conçu. Le Centre ne proposait ni cours, ni groupe de travail, ni échange. C'était à l'élève de composer lui-même son programme d'apprentissage sur la base des livres qu'il recevait. Les matières traitées étaient rudimentaires : comptabilité, arithmétique commerciale, correspondance, dactylographie, ce qui

correspond aux notions étudiées dans les premiers mois d'un apprentissage de commerce. Mes camarades étaient pour la plupart de grands primaires. L'encadrement était débilitant. Nos maîtres de classe nous traitaient comme des moins que rien. Et bien entendu, il fallait composer avec les éducateurs, les « éducs », un en particulier qui nous menait à la baguette. L'idée d'être « éduqué » à quarante-cinq ans me dépassait et m'indignait. Je n'avais aucune envie d'être considéré comme un gamin par un type plus jeune que moi, une « grande gueule » d'assistant social à la culture très limitée. De plus, nous subissions les retombées des désaccords entre le directeur et le corps enseignant.

C'est à ce moment que je commençai à m'insurger contre l'entreprise du Centre social protestant. J'étais pieds et poings liés et on me soumettait à une sorte de chantage. Ou je continuais à suivre les règles du Centre, ou l'assistant présenterait une demande de mise sous tutelle à l'autorité compétente. Telle était l'alternative.

À l'époque, la tutelle revêtait un caractère dégradant et nécessitait une réquisition à l'autorité tutélaire par le biais du ministère public. Le « pupille » n'avait plus aucun droit, ni civil ni civique, et ses droits strictement personnels étaient laissés à la discrétion du tuteur. Le jugement d'*« interdiction »* était publié dans la *Feuille officielle*, à la connaissance du grand public. Les tiers qui étaient au courant manifestaient à l'égard de la personne concernée de la condescendance, sinon du mépris. Les abus étaient monnaie courante, la mainlevée illusoire. Un infirmier m'avait mis en garde : « Si vous êtes sous tutelle, vous n'êtes plus rien. »

En désespoir de cause, je continuai à me plier aux exigences du CSP. Cependant, je n'avais plus de domicile et ne pouvais chercher ni studio ni appartement, faute de moyens financiers. Les indemnités journalières de réadaptation que je touchais de l'AI étaient versées directement au CSP ; mon assistant m'allouait le minimum vital. Je lui demandai de me trouver un gîte à l'extérieur de la clinique, ce

qu'il accepta, sans pour autant m'accorder un chez-moi. Il me plaça chez des réfugiés polonais.

Quel fut mon ahurissement lorsque je débarquai chez eux ! Ils habitaient le quartier de La Coudre à Neuchâtel, dans un taudis où ils vivaient à cinq. Ils possédaient en tout et pour tout quatre lits, un poste de TV et une vieille *Chevrolet* à la portière défoncée. Des bouteilles de bière, de vieux journaux, des papiers gras qui avaient contenu de la charcuterie traînaient au sol. J'avais une armoire à disposition, mais quel bahut ! Un meuble d'un mètre et demi par quatre-vingts centimètres, sale, en bois vermoulu. J'avais atteint le fond, la lie : à Pomy la semaine, dans une atmosphère débilitante, où je n'apprenais rien, dans un cloaque les week-ends et les vacances, sans un sou. J'allais fuguer à nouveau. Pour échapper à la misère.

À Pomy, les résidents jouissaient d'une certaine liberté et pouvaient rentrer à l'institution à l'heure qui leur plaisait. La nuit, les portes principales étaient fermées, mais une petite porte restait ouverte, à disposition des noctambules. C'est par cette issue que je fuguai à plusieurs reprises et que mes escapades m'amenaient invariablement chez des amis ou d'anciens collègues. Ceux-ci me reconduisaient à l'ORIPH où le directeur m'accueillait avec bienveillance tout en me signifiant que si je fuguais à nouveau, mon engagement serait dénoncé. Un jour, je décidai de « frapper un grand coup » pour ne jamais retourner à l'institution.

Un matin à quatre heures trente, je m'évadai de l'ORIPH, marchai jusqu'à Épendes où je pris un « régional » pour Lausanne. Là, je montai dans un *Intercity* à destination de Fribourg, Berne, Zurich. Avec les quelques sous qui me restaient, j'empruntai le *Stuttgart-Gênes* et descendis à Lugano à trois heures trente le matin suivant. Dans la métropole tessinoise, je n'avais plus de quoi manger. Je me mis à « zoner », marchant inlassablement du Parco Civico à Paradiso, m'asseyant sur les bancs, épuisé, crevant de soif et de faim. Je pénétrai dans un dédale de ruelles et me trouvai bientôt

dans une sorte de vallon où s'alignaient des constructions blanches et basses entourées de hauts murs surmontés de barbelés. Dans une demi-conscience, je m'apprêtais à sonner à un grand portail quand je reculai devant l'inscription murale qui annonçait : *La Stampa, prigione dello Stato*. Par miracle, un flash me traversa l'esprit. Je me souvins que je disposais encore de cent cinquante francs sur un compte à l'*UBS* et que, heureusement, je portais toujours sur moi une pièce d'identité et ma carte bancaire. Je prélevai la somme, bus tout mon saoul mais ne pus manger, car il fallait songer au retour. Je montai à la gare et pris le *Tiziano* qui faisait Milan-Hambourg avec arrêt à Olten. D'Olten, je gagnai Bienne puis Neuchâtel.

Dans un état d'épuisement complet, je fus reçu à l'hôpital par un chef de clinique qui faisait la veille et m'avait toujours témoigné beaucoup d'empathie. Sans sourciller, il appela différents services et m'hospitalisa dans une division très confortable. Il ordonna à l'équipe de me donner à boire et à manger, puis il me quitta, me tapa sur l'épaule et me dit : « Sacré gaillard ! » Conduit en chambre et stupéfait de cette étincelle d'humanité, je dormis d'un sommeil sans rêves.

Le lendemain, on m'informa que l'*ORIPH* m'avait congédié. J'allais rester à l'hôpital, mais j'avais échappé à Pomy et aux Polonais.

L'EMS *La Riondaz* à Leysin

Patient long séjour, je me rendis compte, à quarante-neuf ans, que je ne m'en sortirais pas. Ma vie professionnelle était finie et j'étais certain que je ne retrouverais pas le moindre emploi. Les infirmiers me disaient : « Ne vous faites pas d'illusion, votre avenir est derrière vous. » Je n'avais en outre jamais connu de vie personnelle. Une femme, des enfants, des projets d'avenir, même le divorce ne me concernaient pas. Plus que jamais, la théorie de l'« exclusion sentimentale » que j'avais échafaudée à l'âge de vingt-trois ans était présente dans mes pensées. Je me disais : « Quand j'avais une belle situation, les femmes n'ont pas fait attention à moi. Que puis-je espérer aujourd'hui ? » D'ailleurs, le mariage m'avait toujours paru une impossibilité absolue ; la famille, une vue de l'esprit.

C'est à cette époque que je connus mon sixième médecin. Il ne m'appréciait pas, me considérait comme un raté. Un jour, il me dit : « Un emploi s'est libéré à la buvette de la Prise-Imer aux Villarets. Les tenanciers ont besoin de gens comme vous. On vous y placera comme homme à tout faire. »

Une autre solution fut envisagée : mon placement dans un foyer. Un chef de clinique était membre de *Pro Mente Sana* à Lausanne et connaissait la secrétaire romande du Groupe romand d'accueil et d'action psychiatrique (GRAAP). Il prit contact avec elle et convint d'un rendez-vous. Je me rendis à Lausanne, avenue Ruchonnet, où je rencontrai une petite femme portant lunettes, sympathique en apparence, mais en réalité dure et directive. Elle me regarda des pieds à la tête et me dit :

— Voilà seize ans que vous êtes patient psychiatrique. Vous n'avez ni métier ni ressources. J'ai une opportunité pour vous, une place au foyer *Point-du-Jour*, avenue des Alpes. J'ai parlé de vous à la directrice. Elle est intéressée par votre cas et serait prête à vous accueillir. Cependant, avant d'entreprendre de plus amples démarches, j'estime judicieux que vous fassiez un séjour de six semaines à la

montagne, à l'EMS *La Riondaż* à Leysin. Je vais informer votre médecin à ce sujet.

Deux semaines plus tard, sans qu'on m'ait consulté, je dus faire mes bagages et un assistant social me conduisit à Leysin.

La Riondaż était une belle maison avec vue sur la Béreuse et les montagnes environnantes. Elle était tenue par les diaconesses du *Ländli*, dirigée par Sœur Geneviève et abritait une vingtaine de pensionnaires. Il s'agissait bien entendu d'un EMS et la moyenne d'âge des résidents était élevée : la personne la plus jeune après moi avait quatre-vingt-deux ans. Dès mon arrivée, je menai une vie monotone. J'étais désœuvré, n'avais que des contacts épisodiques avec les autres pensionnaires qui, âgés et affaiblis, étaient dans « leur monde ». Les « bonnes sœurs » n'étaient pas disponibles. Pour meubler mon temps, je faisais la tournée des bistrots et, un peu plus à l'aise financièrement, je mangeais parfois *Chez Glienicke*. C'est à *La Riondaż* que je passai Noël et Nouvel An, des fêtes sans couleur. Je pensais à la visite accompagnée que je devais faire dans les premières semaines de janvier au foyer *Point-du-Jour*. Je me représentais les couples, les familles, les rires, les cadeaux, la foi en l'avenir de la plupart des gens, alors que pour moi, ce serait un foyer et les deniers de l'action sociale. Pourquoi ?

Le foyer *Point-du-Jour* à Lausanne

To my friend Alan

Comme il était prévu, je me rendis à Lausanne, un lundi de janvier, pour visiter le foyer *Point-du-Jour* où je serais placé. Accompagné par une employée de *Pro Mente Sana*, je fus présenté à la directrice, une Antillaise qui avait baptisé sa maison de son nom de jeune fille. Souriante mais condescendante, elle me fit faire le tour du propriétaire. Le foyer était un ancien hôtel particulier qui avait connu plusieurs rénovations ; les pièces étaient vastes, hautes de plafond, et l'immeuble comportait huit chambres. Il pouvait accueillir dix résidents.

La directrice m'exposa le but, l'organisation et les règles de l'institution. Elle était destinée avant tout à des personnes manquant d'autonomie, incapables de se débrouiller seules dans la vie de tous les jours. La plupart des pensionnaires, des jeunes à problèmes en apprentissage ou en réinsertion, travaillaient à l'extérieur et ne séjournait au foyer que pendant un temps déterminé. Seuls Samuel, un débile âgé d'une soixantaine d'années et moi-même allions y demeurer à long terme. Les tâches ménagères (courses, cuisine, nettoyages, lessive, repassage) et les loisirs (sport, peinture, modelage) représentaient l'essentiel des activités de l'institution.

Très rapidement, une question cruciale se posa : le financement de mon séjour. Le prix de pension s'élevait à cent dix-neuf francs par jour, sans compter l'entretien et les dépenses personnelles. Étant considérée comme un placement et non comme une hospitalisation, l'assurance-maladie ne contribuait pas à ces frais. J'allais bientôt être confronté à une situation difficile. Des démarches furent entreprises auprès de l'action sociale de Neuchâtel, qui ne se prononça que trois mois plus tard. Je fus enfin mis au bénéfice des deniers sociaux qui, si je quittais le foyer ou revenais à meilleure fortune, devaient être remboursés intégralement. Ma situation personnelle fut plus que précaire. En tout et pour tout, je touchais deux cents francs par mois, si bien que pour m'acheter un jean, la directrice dut faire appel aux bons offices de *Terre des hommes*. Jamais je ne fus autant humilié de ma vie.

Les activités du foyer m'ennuyaient et me rebutaient. Et ce n'étaient pas les quelques heures de loisir qui rendaient les journées plus attrayantes. Dans un premier temps, je fis bonne mine à mauvais jeu, mais je commençai peu à peu à déprimer. L'institution psychiatrique n'ayant envisagé aucun traitement médical ambulatoire, je fus pris en charge par le chef de clinique au Centre psychosocial vaudois. Il va sans dire qu'un suivi psychiatrique n'arrangeait en rien mon vécu. Constraint à des tâches qui ne m'intéressaient pas, confiné dans un environnement inadapté, je ne pouvais me sentir bien dans ma peau.

Au fil du temps, je fis preuve de moins en moins de zèle dans les tâches quotidiennes. L'assistante de la directrice n'avait de cesse d'user à mon égard de remarques désobligeantes, de me réprimander comme un enfant, de m'agonir de conseils. Mes rapports avec les autres résidents étaient très lâches et peu amicaux ; ils ne m'acceptaient pas et je rencontrais bien des difficultés à m'intégrer. Pour eux – la plupart étaient issus de familles aisées – j'étais l'« assisté ». La seule personne qui me témoignait un peu de sympathie et de compréhension était une veilleuse de nuit, Marie, une belle fille qui tenait une boutique de mode place de la Palud. Elle me plaisait, mais bien entendu, ce n'était pas réciproque. Son copain, Ali, était un étudiant algérien, fils d'un magnat du pétrole, qui roulait en *Aston Martin*, fréquentait les gens en vue et les « boîtes » à la mode. Un mec en tout point supérieur au traîne-fesses que j'étais.

Bientôt, mon thérapeute fut appelé à Cery en qualité de médecin-assistant et fut remplacé par un autre, fraîchement émoulu de la Faculté. Nos relations furent aigres-douces ; il me reprochait ma passivité, mon incapacité à me prendre en main et me disait : « On ne peut vivre à votre place », alors que j'étais comme une mouche dans une toile d'araignée.

Un jour, après avoir reçu une nouvelle engueulade de l'assistante, j'en eus assez de cette vie d'indigence et d'esclavage. J'avais rendez-

vous chez le médecin, mais ne m'y rendis pas. Je bus une bière dans un troquet près du pont Bel-Air et sous la pluie, je tournai le dos à tous ces gens qui me méprisaient et me considéraient comme un minable. Par Romanel, Echallens, Essertines, je gagnai Yverdon. Il était deux heures du matin, un brouillard épais avait succédé à la pluie et je me sentais très fatigué.

Je m'assis au bord de la route et dans une demi-conscience, je ne bougeai pas jusqu'au lever du jour. Crotté, mouillé, transi, je repris mon chemin, marchant sans relâche, déterminé à bannir le *Point-du-Jour*. Je passai par Grandson, Onnens, Bonvillars, Concise et arrivai à Vaumarcus. Là, je me souvins de la clinique *La Rochelle*, œuvre des chantiers de l'Église, où je pensai trouver refuge. Épuisé, je sonnai à la porte, fus accueilli par une infirmière, stupéfiée de mon piteux état et à qui je relatai mon odyssée. C'était un vendredi. Le directeur était absent, mais l'équipe soignante parvint à le joindre. On me donna à boire et à manger, je pus me laver et me raser et on me désigna un bon lit, où je m'endormis d'un sommeil profond et sans rêves.

Je passai le week-end à *La Rochelle* et eus tout loisir de réfléchir et de me livrer à un débat d'idées contradictoires. Au fond, les médecins et ceux qui m'avaient suivi avaient raison : je ne faisais rien pour remonter à la surface, me complaisais dans la maladie et la précarité, fuyais la réalité, aimais à être plaint, me regardais vivre et pleurais sur moi. D'autre part, je sabotais tout ce que j'entreprenais et refusais la perche qu'on me tendait. Tout au long de ces années malheureuses, j'avais pourtant lutté pour retrouver une situation professionnelle. Mais je présentais les stigmates de la psychiatrie et mes démarches n'aboutissaient à rien d'autre qu'à l'échec. Apparemment, je visais trop haut. Mes chances diminuaient de plus en plus, surtout après ma mise au bénéfice de l'AI. Le grand reproche qu'on me faisait : « Augsburger préfère le cocon thérapeutique plutôt que d'exercer n'importe quelle occupation » était-il justifié ? Certaine-

ment. Mais quand je m'imaginais manœuvre à la voirie, aide de cuisine, garçon de café ou vendeur de billets de tombola, je me disais : « Je ne peux pas. » En outre, mon capital-savoir et mes facultés intellectuelles étaient réduits à zéro. J'étais devenu idiot. Je m'exprimais comme un gosse de douze ans, n'avais plus aucune conversation ni aucune répartie, écrivais avec peine. Il était trop tard, je ne sortirais jamais de cette ornière.

Vint le lundi. Qu'adviendrait-il de moi ? Après discussion avec la direction et l'équipe, on me ramènerait au *Point-du-Jour*. Il était six heures et demie et les infirmiers de jour allaient arriver pour la remise de service et le colloque de début de semaine. Ma chambre était située au rez-de-chaussée. Épouvanté par les événements qui m'attendaient, j'ouvris la fenêtre et sautai dans la cour. Je ressentis une douleur cuisante au mollet droit, mais je pouvais marcher. En me cachant comme un malfaiteur, je gagnai la route qui mène à Saint-Aubin. J'étais décidé à retrouver un copain d'Uni, marié et père de deux fillettes, qui habitait Bevaix. Mes pas devenaient de plus en plus difficiles. Je retroussai le canon de mon pantalon et m'aperçus que ma jambe droite était énorme avec des taches vertes et lie-de-vin. Sans être médecin, je me rendis compte que je m'étais brisé le pérone. Je ne m'en souciai pas. Je couvris les quinze kilomètres qui me séparaient de Bevaix et à treize heures, je sonnais à la porte de mes amis que je n'avais plus revus depuis près de deux ans.

Gertrude, la femme de mon ami Laurent²⁷, me reçut et me dévisagea avec ahurissement. Elle ne savait quelle contenance prendre. Elle appela son mari, ils me firent asseoir et me pressèrent de questions. Je montrai ma jambe et ne pus qu'articuler : « *La... Rochelle* ». Sans plus tarder, Laurent prit sa voiture et me reconduisit à la clinique. Il s'entretint avec le directeur qui appela un praticien à Saint-Aubin. Après m'avoir examiné, il me dit :

²⁷ Prénoms véridiques.

– C'est une belle fracture du péroné.

Je fus transporté en ambulance à l'Hôpital de la Béroche où on me gratifia d'un beau plâtre. Malheureusement, la fracture était multiple et on me fit entendre que je ne marcherais pas avant une année et que mon cas nécessiterait une physiothérapie intensive. On me garda une nuit à l'hôpital et *La Rochelle* m'hébergea l'espace d'une semaine.

Alité, je reçus la visite du directeur de Perreux. Il avertit le foyer *Point-du-Jour* et me dit :

– La meilleure solution consiste à vous conduire à l'institution où vous étiez hospitalisé. Ils vous connaissent et seront mieux à même de vous soigner qu'ici ou à Perreux.

Une infirmière me conduisit dans mes anciens quartiers où je fus chaleureusement accueilli par un chef de clinique et une équipe soignante. Le médecin, qui venait me voir chaque jour, prit un matin un air entendu et me dit :

– Votre médecin traitant a reçu une communication de l'ATS. Le notaire ne savait où vous trouver et n'a pu vous convoquer à son étude lors de l'ouverture du testament de feu votre oncle Francis, décédé à Genève le mois dernier. Il paraît qu'il vous laisse une somme coquette.

Sans trop me réjouir, je pensai que l'avenir serait un peu plus clément pour moi. Pendant cinq semaines, je demeurai à l'institution et le Dr Lavois, de l'Hôpital Pourtalès, me posa un plâtre de marche.

Lors de mon séjour au foyer *Point-du-Jour*, j'avais élu domicile à Lausanne et pour mon assurance, j'étais hors canton. Des démarches furent entreprises en vue de mon admission à Cery et j'y fus bientôt transféré.

Happy end, j'allais toucher mon héritage, connaître la guérison, le journalisme et Chantal...

En « libération conditionnelle »

« *Ceux qui parlent ne savent pas,
ceux qui savent ne parlent pas.* »

Proverbe arabe

Marin-Épagnier, le 25 mars 2020

Au début de janvier 2000, après dix-neuf ans d'internement, de placements et de rares sorties, je fus transféré à l'hôpital de jour de la clinique. Cette structure accueille, pendant la journée, des malades qui regagnent leur domicile pour y passer la soirée et la nuit. Il propose une option originale entre une hospitalisation à temps complet, trop lourde, une prise en charge ambulatoire, trop passagère, et des soins à domicile, trop restrictifs. L'hôpital de jour se développe et s'organise en trois secteurs : les soins de jour, les interventions de crise (qui visent à rétablir un réseau de communication entre le malade et les personnes concernées par son sort) et les consultations ambulatoires. Diverses activités sont proposées aux patients : ergothérapie, journal interne, groupe d'expression libre, groupe d'habileté sociale, groupe musical, groupe cuisine. Chaque soir, un bilan de la journée est établi en présence du médecin référent et de l'équipe soignante. J'allais rester neuf ans dans ce milieu.

Passer ses soirées et la nuit chez soi suppose un domicile. Or, de tout le temps passé à l'hôpital, je n'avais plus de chez-moi. C'est à grande peine que ma tutrice et moi cherchâmes un appartement car, à l'époque, les gérances se montraient réticentes ou refusaient carrément de signer un bail avec un rentier AI. À plus forte raison avec un patient psychiatrique long séjour, catalogué par l'institution de « handicapé permanent » et d'« incompétent social ». Finalement, je dénichai un joli studio à proximité de la clinique. La responsable des immeubles de la régie immobilière remarqua :

– Nous voulons bien faire une exception, étant donné que vous êtes sous tutelle et avez quelques économies.

Mon passage à l'hôpital de jour fut relativement serein. L'ambiance était bonne, conviviale, les soins, de qualité. Un contraste flagrant avec l'environnement carcéral de certaines unités où j'avais sé-

journé. Une activité me motivait : le journal. Ma formation autodidacte de journaliste et ma contribution de chroniqueur économique et universitaire à la *Nouvelle Revue de Lausanne* me permirent de participer efficacement au média de l'institution. Je devins successivement rédacteur, correcteur et éditorialiste. Tous les participants écrivaient des articles intéressants sur les sujets les plus divers : beaux-arts, littérature, musique, philosophie, biologie, sciences de la terre, jeux, mots croisés, recettes de cuisine et même mathématiques.

Notre mentor, l'animateur, était une véritable locomotive. Rapide, déterminé, intuitif, il savait nous donner le goût du travail bien fait et nous entraîner à l'action. Bientôt, un groupe de reportage vit le jour. Après nous être approchés de personnes et de collectivités choisies avec éclectisme (Office fédéral de la statistique, Vivarium de La Chaux-de-Fonds, le *Bocca*, SOS femmes battues, Institut de beauté *Adage-Ylang*, Police de sûreté, pour ne citer que quelques exemples), nous offrions au lecteur, à chaque parution, un reportage passionnant. Bon nombre d'éloges et de félicitations couronnèrent nos efforts et le journal rivalisa, j'ose le dire, avec *Uninews*, le magazine de l'Université de Neuchâtel.

Si tout se passait au mieux à l'hôpital de jour, il n'en était pas de même à l'extérieur. J'avais perdu toute estime de moi et avais l'impression que mes colocataires, que tous les gens en général, se moquaient de moi et me regardaient avec condescendance, sinon avec mépris. Quant à mes relations avec les femmes, ce fut le fiasco définitif : quelle est celle qui aurait voulu de cette « chose » intéressante et ridicule ? Je n'osais plus quitter mon studio et dans la rue, je ne saluais personne. Mon moral et mon humeur s'en ressentaient et je devenais de plus en plus amer. À mes yeux, j'étais un sous-homme.

Un jour, le médecin responsable et l'ICUS de l'hôpital de jour me convoquèrent à un entretien. Le médecin m'interrogea :

– Hier, vous reveniez de la ville et traversiez le passage pour piétons près de votre domicile. Je vous ai aperçu, ai stoppé, vous ai fait signe, mais vous ne m'avez pas vu. Vous paraissiez préoccupé. Que se passe-t-il ? Vous avez des soucis, des déboires, une déception ?

L'ICUS renchérit :

– Et vous ne sortez pas, ne voyez personne, ne vous amusez jamais. Vous vous imposez, hors de l'hôpital, une discipline monacale. Vous permettez que je vous dise un mot grossier ? Vous vous emmerdez !

Je ne répondis pas et ne dévoilai à quiconque mon « handicap » et mon sentiment de ne pas avoir ma place dans la société.

HUITIÈME PARTIE

FEMMES

Margrith

« *Qual cor tradisti, qual cor perdesti,
quest'ora orrenda ti manifesti.* »

Felice Romani, *Norma*

Durant mon enfance à Renan, mon père m’emmenait souvent au *Café de la Campagne*, en bordure de la route des Convers. C’était un café-boucherie – une « mine d’or » – propriété de Franz Dick, dit « Prunier ». Dick était le plus grand cocu du Haut-Vallon. Sa femme le trompait effrontément avec Nono Böhni, fils du « Velu », un vieux gauchiste obtus. Avec la plus grande discrétion, elle retrouvait son amant chaque semaine à Bienne et bientôt, elle eut deux filles de lui, Marine et Margrith, qui furent reconnues comme les enfants légitimes de Franz. Pourtant, la filiation était criante : Marine était le portrait de Nono et Margrith celui de Madame Böhni, sa grand-mère. Tout le monde, au village, était au courant. Seul le Franz semblait l’ignorer.

Marine et Margrith étaient des fillettes mignonnes et espiègles qui fréquentaient l’école du village. Ni l’une ni l’autre ne firent d’apprentissage ni d’études. Elles furent occupées dans le commerce familial, Marine à la boucherie, Margrith au café. Longtemps, je les perdis de vue. Mes parents et moi avions quitté Renan pour nous établir à Saint-Imier où je fréquentais l’école secondaire. J’entrai au Gymnase de La Chaux-de-Fonds puis à l’Université de Neuchâtel et au cours de cette période, je ne retournai pas à Renan. À la fin de mes études et avant d’embrasser une carrière professionnelle, j’arrondissais mes fins de mois en travaillant comme agent d’un office de consultation de la *Swiss Life* à Lausanne. Mes parents étaient décédés et j’aurais pu mener une vie fort libre. Cependant, j’avais élaboré ma théorie de l’« exclusion sentimentale » et rencontrai bientôt de sérieuses difficultés relationnelles avec les femmes. Je me considérais comme « handicapé ».

Eva ou mes espoirs anéantis

« *Je t'aime avec mon cœur*
Je t'aime avec ma peau
Je t'aime avec ma peur
C'est vrai, je t'aime trop
Je t'aime avec ma peine
Cachée au fond de moi
Je t'aime avec ma haine
Qu'un jour tu connaîtras. »

Catherine Desage

J'ai rencontré Eva au Gymnase cantonal de La Chaux-de-Fonds, où je préparais le baccalauréat pédagogique. C'était en 1967. Fille d'immigrés italiens, Eva était la reine de beauté du gymnase. Elle savait qu'avec ses yeux et ses cheveux d'ébène, son abord ensorcelant, ses courbes voluptueuses, elle pouvait subjuguer tous les mâles qui l'approchaient. Les posséder ou les rejeter à son gré, pour au final les laisser tomber.

Ses expressions favorites, « tu m'inspires », « c'était un essai à blanc » ou « je veux mourir jeune pour faire une belle morte » ne laissaient subsister aucun doute dans l'esprit des piégés, sur le fond de sa pensée. Elle couchait. À vingt et un ans, elle menait en parallèle plusieurs liaisons : un bachelier en lettres et surtout des quadragénaires mariés et pères de famille, dont l'ancien directeur de l'École normale de Neuchâtel. « Je couche avec lui parce qu'il a du fric et qu'il est influent. »

Naïf, crédule, un brin simplet en matière de sentiments et de sexe, je me suis laissé prendre à ses rets. Cynique, elle m'a joué la comédie de l'amour, m'a abusé, bizuté, humilié, pour mieux se jeter dans les bras de son futur conjoint, Jean-Michel, fils aîné du propriétaire d'un magasin bien connu. Avec une méchanceté gratuite, elle se moquait de moi. « Ce soir, je décommande mon amant », « Je te fais des infidélités », « À quatre heures, je me marie avec toi », « Je t'invite au cinéma, mais pas touche ! » Non contente de ces affronts, elle disait aux autres : « Il se croit beau, mais en réalité, il est moche, con, gonflé et à le regarder il doit être nul au pieu ! » Elle m'a tellement poussé à bout qu'elle m'a conduit en marge de la dépression. J'avais honte de moi, mes mentions baissaient. Ma mère, qui flirtait avec les adeptes de la « Vraie Foi » – les Témoins de Jéhovah – me supprimait. Mon père, mon oncle et ma tante du Landeron, mes cousines de Besançon, riaient de moi : « Il est déficient », « il ne

donnera rien », « c'est un futur raté », « avec ses feuilles de chou, il est disgracieux. Envisagez donc une intervention de chirurgie esthétique ! »

Brisé, malheureux, j'ai réalisé – à tort, je m'en rends compte mais un peu tard – que j'étais moche, stupide, irresponsable. Que « toutes ces choses soient pour les autres » et que « l'amour n'est pas pour moi », convaincu que les mystères de la vie sentimentale et érotique m'étaient fermés. De plus, j'ai associé l'amour à l'argent. « Pour aimer, je dois payer », conforté par les paroles de mon copain Michel qui, après le bac, me disait : « Elle est trop belle pour toi. Tu crois, toi, que tu es beau ? De toute façon, cette fille est faite pour un mec qui a des "ronds" ! »

Au terme de mes études gymnasiales, j'ai voulu contacter Eva à l'école de Cornaux où elle enseignait. Elle me répondit : « Si tu m'importunes, j'appelle la police ! » Depuis ce jour, j'associe « séduction » et « répression ». Beau départ pour une vie sentimentale épanouie.

À septante-trois ans, je ne me suis jamais marié, n'ai jamais vécu en couple et n'ai pas fondé de famille. « Je ne suis pas capable d'entretenir une famille, d'élever des enfants », « je n'ai rien pour moi », « je suis un pauvre type et un malheureux ». J'ai aimé Eva toute ma vie et alors que j'étais au *Groupe Bulova*, puis au *Groupe Winterthur*, entre deux voyages en Suisse ou à l'étranger, je me promenais seul, sombre et triste, au Bas-Monsieur, à la Rasse ou dans la Combe de Biaufond, un air de Abba dans les oreilles. Je me sentais écarté du monde, ivre de haine contre les femmes qui, à mes yeux, m'avaient mis au ban de la société.

Hélène

À celle que j'ai meurtrie

Marin-Épagnier, le 28 juillet 2019

Le 1^{er} août 1972, j'entrai au *Groupe Bulova* en qualité d'adjoint au responsable des ressources humaines. À notre siège de Bienne et dans nos succursales de Neuchâtel, Genève et Villers-le-Lac, je côtoyai bien des jeunes filles et des femmes qui ne tardèrent pas à me faire les yeux doux et à se mettre en frais de coquetterie pour moi. On me disait beau garçon – ce que j'ai toujours nié – et mon poste revêtait un certain prestige.

À vingt-cinq ans, je n'avais aucune expérience de l'amour. J'étais prisonnier de mes idées et de mes théories, m'étais fait une raison et n'avais aucune illusion. J'avais admis une fois pour toutes que « ces choses n'étaient pas pour moi » et que la solitude était mon lot. Je n'en pâtissais même pas. Aussi, les œillades et les sourires ne m'atteignaient pas et il me paraissait qu'au fond, ils ne m'étaient pas destinés. J'imaginai un stratagème : pour garder la distance, j'ignorais les filles qui me plaisaient, ne les saluais pas et si je m'adressais à elles, c'était pour de strictes questions de service. Par contre, je me montrais aimable et faisais la conversation avec celles qui ne me plisaient pas.

Deux employées, Mona et Marie-Christine, qui travaillaient à Bienne au bureau d'ordonnancement, me faisaient fondre, d'autant plus qu'elles me décochaient des coups d'œil engageants. Au prix de grands efforts, je m'abstins. Je me disais : si l'une d'entre elles consent à sortir avec moi, elle sera certainement ravie de ma compagnie. Mais si je pousse une pointe, elle me dira : « Nous restons copain-copain, sans plus. » À mes yeux, l'*« étincelle »* ne se produisait pas et je finis par généraliser : elle ne se produirait jamais et il était inutile d'insister, car j'étais incapable de passer de la *friendzone* à la *lovezone*. C'est pourquoi je compensai cette carence d'abord par le travail et la culture, ensuite par les repas gastronomiques, les vêtements de luxe, les randonnées en montagne et les kilomètres de chemin de

fer. J'avais en outre mes copains à Neuchâtel et faisais partie du « Tout-La-Chaux-de-Fonds » où j'étais ami du compositeur Paul Mathey, membre du *Club 44*, assistais, à la Salle de musique, à tous les grands concerts et fréquentais l'*Hôtel de la Fleur-de-Lys*, la *Trattoria toscana* et le *Scotch*, les lieux gratinés de l'époque. De plus, je voyageais à l'étranger : Venise, Paris, la Côte d'Azur, Bruxelles, New York dans le cadre de mon travail. Inutile de dire, nigaud que j'étais, que j'aurais pu avoir toutes les filles que je voulais.

Nous avions, à *Bulova*, une secrétaire nommée Hélène, qui travaillait à la direction des ventes. C'était une belle Eurasienne, divorcée, mère de deux enfants, qui passait pour avoir de nombreuses aventures, en particulier avec certains membres de la direction et certains cadres de l'entreprise. Celle-ci étant décentralisée, nous nous croisions rarement et nous nous disions bonjour.

Un après-midi, avant la reprise du travail, je fumais mon cigare devant l'horloge fleurie de *Bulova* quand, à ma stupéfaction, je vis Hélène qui s'approchait de moi. Elle me salua et me demanda : « Qu'est-ce qu'elles vous ont fait, les femmes ? » Surpris, je sortis toutes les vieilles rancœurs qui m'habitaient depuis des années et lui répondis : « Elles m'ont fait qu'elles me prennent pour un imbécile ! » Sur ce, elle ne prononça pas un mot et s'en fut.

Quelques mois passèrent. C'était l'hiver. Un jour, lors d'une séance de travail, mon chef m'apprit qu'Hélène avait quitté le *merchandising* et qu'il l'avait engagée chez nous. J'acquiesçai et n'y pensai plus. Trois jours plus tard, alors que j'allais sortir, j'entendis un piétinement à la porte de mon bureau. J'ouvris. Elle était là, souriante, me demandant timidement si elle pouvait dîner en ma compagnie. Galant homme, je l'invitai au carnotzet du coin pour manger une fondue. Elle me parla de ses enfants, de son divorce, de ses projets. Je lui exposai ma conception de la vie et elle parut déçue.

– Pourquoi tout ce pessimisme ? Vous avez tout pour vous, la vie devant vous, une belle carrière en perspective. Que faites-vous

des sentiments ? Comme tout le monde, vous avez votre étoile.

Je souris à cette idée d'étoile, qui me paraissait le comble de l'irrationalité.

Elle marqua un temps, puis me dit :

– Que diriez-vous, samedi prochain, d'un souper chez moi en tête-à-tête ?

Je tombai des nues. La plus belle fille de *Bulova* m'invitait à son domicile, un soir, dans l'intimité ! C'est tout juste si je ne me pinçai pas pour me rendre compte si je dormais ou si j'étais éveillé. Je devais certainement rêver, car une beauté n'invite pas chez elle un type quelconque, sans charme et sans attraits. Je lui dis que je réfléchirais quand elle me regarda :

– Un baiser, peut-être ?

J'ignorai ces mots, lui souhaitai un bon après-midi et regagnai mon bureau.

Le soir, chez moi, j'étais en proie à des sentiments contradictoires. Ou je vivrais une soirée platonique « copain-copain sans plus » ou je coucherais avec elle, ne me montrerais pas à la hauteur, et elle me laisserait tomber. Je finis par accepter et l'informai que je serais chez elle samedi à dix-neuf heures. Elle parut ravie et me dit :

– Je donnerai Steve et Jennifer à garder. Nous aurons la soirée pour nous.

Le samedi, Paul Mathey et sa femme m'invitèrent à une virée en voiture, avec repas gastronomique chez André Jeunet à Arbois. En route, je pensais à Hélène, mais ne pouvais me résoudre à pénétrer dans son intimité. Pourquoi ? Aujourd'hui encore, je ne saurais le dire. Je ne soufflai mot aux Mathey. Nous nous baladâmes en Franche-Comté et nous étions au Chauffaud alors que j'aurais dû prendre le train pour Bienne. Je mangeai chez mes amis et rentrai très tard à Neuchâtel, triste et préoccupé, comme si ce qui s'était passé était inéluctable. Elle ne m'appela pas de tout le dimanche,

mais me téléphona le lundi à mon bureau, l'air très affecté. D'une voix à peine audible, je lui répondis :

– Ne m'en veux pas, Hélène. C'est le destin.

L'événement fit le tour de l'usine. Au café, mon chef et mes collègues ne me dirent rien mais me regardèrent d'un air réprobateur. Seul le responsable de la formation et de l'information me demanda, mi-figue mi-raisin :

– Où étiez-vous samedi soir ?

Je lui dis :

– En France.

Je ne revis jamais Hélène. Un mois plus tard, j'appris qu'elle avait donné son congé, qu'elle était engagée chez un architecte de Zurich et qu'elle quittait définitivement Bienne, elle et ses enfants. Ce jour-là, je compris que j'avais joué mon bonheur et le sien.

Sabrina et l'imprésario

« *La strada conduce a nessuna parte,* »

C'était à Locarno, à *La Palma au Lac*, en 1974. Collaborateur direct du *top management* de *Bulova*, j'étais en pleine ascension professionnelle et sociale. Un jour, à l'un des bars du cinq étoiles, j'ai aperçu une Méridionale splendide moulée dans un jean et un top ajustés, qui lisait, fumait une *Pall Mall* et sirotait un *Chivas*. Vainquant ma timidité, je l'ai abordée ; un sourire engageant aux lèvres, elle m'invita à m'asseoir et nous parlâmes. Elle habitait Orselina – j'y séjournais avec le compositeur Paul Mathey et sa femme – était native du Val Maggia où son père, un Tessinois prénommé Flavio, était un gros propriétaire immobilier (immeubles, restaurants, campings). Sa mère, Ada, une Italienne de Casalpusterlengo en Lombardie, était décédée l'année précédente. Elle était comme moi enfant unique. Âgée de trente-quatre ans (j'avais sept ans de moins qu'elle), elle se prénommait Sabrina Maria Iglesia et après une école de mannequins, des contrats pub à Viareggio, San Remo, Lugano et Ascona, une escale dans l'hôtellerie au *Gabrielli Sandwirth* à Venise, elle était imprésario à Milan et... ambassadrice de *Bulova* pour l'Italie. Très vite complices, nous étions le soir même à une fête villageoise au Val Maggia, mais bientôt nous avons mené grand train.

Au volant de sa *Mustang*, elle m'a conduit dans sa sphère de Milan que nous avons gagnée par le tronçon d'autoroute Chiasso-Milano. L'aiguille oscillait entre cent nonante et deux cent dix kilomètres à l'heure. Son tempérament de mustang, je l'ai découvert trois mois plus tard dans la capitale lombarde (elle m'a tenu la dragée haute). Nous avons connu, à l'*Excelsior Galli*, une incroyable passion sensuelle, baisant avec frénésie, ne sortant du pieu que pour manger et nous laver. Des instants dignes de Fellini ou de Pasolini.

Habitués du *Down Town*, Piazza Armando Diaz, rendez-vous de la jet-set, elle a voulu me présenter (j'ai refusé) à sa grande copine Stéphanie de Monaco et au chevalier servant de celle-ci, le playboy

millionnaire Patrick Fourastié, éternel étudiant, fils de Jean Fourastié de l'OECE. Puis ce fut Venise, Rimini, Portofino, la Côte d'Azur, avec notamment *Saint-Trop'*, Cannes et la Croisette, Monte-Carlo, le casino et l'*Hôtel de Paris*. Cette vie qui rappelle les séries télévisées n'empêchait pas mes vieux démons de me hanter, en particulier mon « handicap » et mon « exclusion ».

Un soir, à la Scala, alors que nous assistions à *La Traviata*, j'ai regardé Sabrina et me suis dit : « Ce n'est pas possible. Un gamin de Renan, fils et petit-fils de paysans-horlogers ne peut pas vivre ça. Tu fabules, tu hallucines, tu es mûr pour Cery ou pour Perreux, reviens sur terre ! Ça ne peut pas durer ! Bientôt, elle te quittera pour un autre, car tu ne peux être pour elle qu'un pis-aller... Elle est belle. Tu es laid, vieilli avant l'âge, tu n'as pas d'avenir. »

Ensuite, elle a voyagé : Rome, Paris, Londres, Moscou, Dubaï, Los Angeles, Bora Bora. Je ne l'ai pas accompagnée. D'une part, je n'en avais de loin pas les moyens (« pour ces gens, tu es le parent pauvre ») et d'autre part, mes obligations professionnelles m'appelaient à Villers-le-Lac.

Dès lors, notre liaison s'est effritée ; j'étais conscient qu'elle me trompait avec « des mecs beaux et pleins aux as ». Des hommes, des vrais, pas « des polichinelles comme toi ». Je l'ai boudée. Un soir d'octobre 1975, à la porte de sa villa à Orselina, elle m'a planté là en me disant : « *Sei per me too big to fail. Lascia le donne e studia la matematica.* » Elle n'est jamais venue à Neuchâtel, je ne suis pas retourné à Locarno et ne l'ai jamais revue.

Le week-end suivant, seul, floué, frustré, j'étais à Sonvilier au bord de la Suze. Je me disais : « Tu ne devais pas quitter le Vallon. Tu n'avais rien à faire en Italie. D'ailleurs, les femmes c'est comme la bosse des maths, du foot ou du piano. On a la pêche ou on ne l'a pas. Tu ne l'as pas, tu ne plais pas, tu resteras seul jusqu'à la fin de tes jours. Pour le reste, tu peux t'acheter une poupée gonflable. »

Karen, la playmate

« Je n'ai jamais eu de poupées
Que des poupées faites en papier. »

Catherine Desage

À Pâques 1979, j'étais en voyage d'affaires à la succursale de Nice-Côte d'Azur du *Groupe Winterthur France*. J'avais pris mes quartiers au *Negresco*, un des palaces les plus prestigieux du monde. Au *Relais*, le bar-lounge de l'hôtel, j'étais seul à un guéridon. *Partagas* au bec et *Guiness* sur la table, je laissais vagabonder mes pensées quand mon attention fut attirée par deux plantes sidérales à la croupe décoiffante, une brune et une blonde, qui fumaient et devisaient sur deux hauts tabourets du bar.

La brune était vêtue de cuir fauve, la blonde, aux yeux immenses, aux longs cheveux plats, portait avec rage un jean si collant qu'elle tenait à peine assise. Bientôt, la brune sortit et prenant mon courage à deux mains, je fis signe à la poupée blonde qui paraissait une ado attardée. Elle s'appelait Karen, avait dix-huit ans et habitait à Nice la villa *Les Chardonnerets*, avenue Gravier, non loin du cours de la Vésubie. Playmate oisive, elle s'ennuyait, et pour tuer le temps, faisait du shopping avenue Masséna et flânait Promenade des Anglais. Elle m'invita chez elle. Nous vidâmes nos verres et pilotant sa Jaguar, elle m'emmena aux *Chardonnerets*. Karen ne me tint pas, elle, la dragée haute.

À peine une heure plus tard, nous étions complètement à poil au bord de sa piscine chauffante. Cela ne traîna pas. Tout y passa : l'amour dans toutes les positions, spécialités avouées et inédites, jusque tard dans la soirée. Épuisés, nous allumâmes des *panuelos* de *Rey del Mundo*, elle ouvrit une bouteille de *Perrier Jouet* et nous trinquâmes à notre santé. Puis elle me présenta ses *toys*, Olav et Nelly, deux adorables *trougnounous* de concours. Son mari, Bertrand, qui s'occupait d'affaires obscures, était à Bangkok. Elle ne me cacha pas qu'elle sortait avec Jim, un playboy tout autant désœuvré qu'elle, épris de matches de boxe et de *Ferrari*. Youri, soixante-deux ans, de Marrakech, était lui aussi un familier de l'avenue Gravier. Il possédait vingt-huit dancings au Maroc et sur la Côte, de *Saint-Trop*' à Cap Ferrat. Il ne m'appréciait pas et me surnommait « le Technocrate ». Francine, une Belge de Namur, rousse au corps de rêve, était

bourrée de problèmes (elle s'est suicidée depuis). Elle menait aussi cette vie facile, teintée de pognon et d'ennui. D'autres souvent nous rejoignaient : Marie, Sara, Renée, Louise, Margot, Daniel, Albert, Steve, Dani, une black, Iva, et deux Thais, Eng et Tao.

Le matin, Karen et moi, nous nous baignions nus dans une calanque. Après un déjeuner fin au *Mas de Pierre* à Saint-Paul-de-Vence (le rendez-vous d'Yves Montand et Georges Géret), à la *Bastide* de Saint-Tropez ou au *Bistingo* à Cannes, nous nous réfugiions dans mon appartement du *Negresco* où nous donnions libre cours à une sexualité débridée, dans un total et aveugle excès. Nous évitions de faire l'amour à la villa, craignant que Bertrand, alors en France, ou Jim ne nous surprennent. Le soir, dîner somptueux au *Krug* millésimé au *Chantecler*, au *Ruhl* à Nice, ou au *Majestic* à Cannes. Enfin, nuit au casino de Monte-Carlo ; à la roulette, j'ai fait gagner une fois vingt-cinq mille nouveaux francs à ma compagne par le calcul des probabilités. Dès lors, ce n'étaient que cocktails, shootings et parties à trois.

Un jour, avec une bande, nous avons pris un Boeing d'Air France. Nous avons déjeuné à Alger, rue de la Liberté, et nous nous sommes éclatés au *Méridien Alger*. Là, nous avons rencontré Nicolaï, fils d'un gestionnaire pétrolier d'Athènes, qui avait obtenu sa licence ès sciences économiques à l'Uni de Neuchâtel en 1970. J'étais pourtant dégoûté de cette vie chaotique et me sentais damné (Armageddon, Sodome et Gomorrhe). Alors que les rires, les blagues et les histoires salées faisaient le régal de cette jeunesse gratinée, je rongeais mon frein dans un coin en tirant sur mon cigare et songeais que je faisais les foins chez Bidou Wahler aux Convers.

En avril 1980, Karen et moi étions à Genève. Malgré mes arguments persuasifs, elle refusa de divorcer, de m'épouser et de me suivre à Zurich. Elle ne souhaitait pas vivre en Suisse alémanique et doutait qu'avec mes revenus, je puisse lui offrir la vie à laquelle elle était accoutumée. Je compris qu'elle ne m'aimait pas, qu'elle ne m'avait jamais aimé et que j'étais bien trop petit pour elle.

Amanda, l'incomprise

« *Veneri turbulenta, imperio consecravit.* »

Prosper Mérimée, *La Vénus d'Ille*

Marin-Épagnier, le 31 mars 2020

À ma sortie définitive de l'hôpital, je vécus une longue période d'abattement, d'isolement et de mépris de moi-même. Mais un jour, je réagis, d'autant plus que le désir de posséder physiquement une femme devenait de plus en plus lacinant. La libido s'était réveillée et mon corps demandait son tribut.

Je prenais, à cette époque, mes repas de midi au Café du *Lion d'Or* à Marin, près de mon domicile. Convaincu que je ne trouverais jamais de partenaire, j'ouvrais chaque jour *Le Matin*, à la rubrique « Matin plaisirs ». Les photos des filles étaient toutes plus affriolantes les unes que les autres, leur offre d'amour irrésistible et n'incitaient qu'à une chose : « s'envoyer en l'air ». C'est alors que je la vis. Très jeune, sexy, pulpeuse, de longs cheveux noirs, le type maghrébin. L'annonce était prometteuse :

PAYERNE. Amanda, 18 ans, débutante. Très chaude et très cochonne. Véritable bombe sexuelle. L'amour de A à Z. Fellation, masturbation, 69, body-body sous la douche, sodomie. Pas pressée. 3^e âge bienvenu. Suivait son numéro de téléphone.

De retour chez moi, je n'hésitai pas. Je pris le téléphone et l'appelai, mais le répondeur m'indiqua qu'elle n'était momentanément pas joignable. Je laissai un message et attendis, une heure, deux heures, jusqu'au soir où enfin, elle prit contact avec moi.

– Hello, *lovely baby*. C'est Claude Alain. J'ai envie de coucher avec toi. Puis-je venir demain à quinze heures ?

– Salut mec, me répondit-elle. Viens plutôt à dix-sept heures. Tu me trouveras facilement. Je suis à la rue du Temple 12, au troisième, dans l'immeuble de l'Hôtel *La Suite*. Bye, à demain.

Je raccrochai et le lendemain, j'étais en route pour Payerne. À l'adresse indiquée, je pris l'ascenseur et m'arrêtai au troisième. À une porte, je lus : Amanda Corbet. Je sonnai et elle m'ouvrit, en string,

les seins nus. Elle était très belle, plus désirable encore que sur sa photo. Je me dévêtu, l'attirai à moi, et nous vécûmes des heures de sexe intense, de jouissance effrénée. Elle faisait ça avec une rage passionnée, une rage que je n'avais jamais connue, ni avec Sabrina ni avec Karen. À vingt et une heures, nous nous rhabillâmes et je lui demandai :

– Je te dois ?

Elle me décocha un sourire malin et me dit :

– Pour toi, c'est mille ou rien.

– Alors, ce ne sera rien. Quand puis-je revenir ? La semaine prochaine, à la même heure ?

– D'accus. Tu sais, tu peux revenir toutes les semaines.

Sur ce, elle me fit un bisou sur la joue et je la quittai.

J'étais, à bien des égards, fort étonné. Son appartement était vaste, confortable, élégant. Les styles anciens se mariaient harmonieusement avec l'ameublement moderne et sa chambre était déco futuriste. Ce qui me surprit le plus, c'était le salon où un angle était occupé par un immense « Gaveau de concert ». « C'est bizarre, me disais-je. Est-ce les deniers de la prostitution qui lui ont permis un tel aménagement ? Pourquoi un piano de cette taille ? Et pourquoi ne m'a-t-elle rien demandé ? »

Le mercredi suivant, j'étais décidé à en savoir davantage. Après l'amour, nous étions assis sur le lit, nus comme des porte-chapeaux. Je la pris sur mes genoux et la pressai de questions. Elle se taisait, un sourire un peu triste aux lèvres.

– Pourquoi ne réponds-tu pas ?

– Parce que...

– Ce n'est pas une réponse, dis-je sévèrement. Ou plutôt, c'est la réponse d'une gamine capricieuse !

Nous échangeâmes un long baiser ; peu à peu, elle se mit à parler,

comme pour se soulager d'un grand poids.

– Tu sais, je suis tunisienne d'origine et ai perdu mes parents à l'âge de six ans. Les Corbet, des millionnaires de Fribourg en vacances à Djerba, m'ont adoptée. Dès mon arrivée en Suisse, j'ai été très malheureuse. J'avais tout ce que je voulais, sauf l'affection. J'ai été élevée chez les bonnes sœurs à Monthey, où Mère Denise et ses sous-fifres passaient tous les soirs pour voir si les nanas avaient les mains sur la couverture. Mais tu sais, j'ai mon bac et maintenant, je suis à la fac de droit à Lausanne. Mes vieux me fourguent tout le pognon que je veux.

Soufflé, je m'exclamai :

– Mais alors, pourquoi fais-tu ça ?

– Pour le plaisir. Et peut-être, pour me venger. Avec certains mecs, je fais des vidéos que j'envoie à mes *dabes* pour les faire enrager. Ou je leur adresse des messages que je signe : Amanda, votre fille, étudiante et pute.

– C'est incroyable. Tu ne penses pas, au fond, qu'ils s'en foutent ?

– Probablement. Mais j'aime le sexe et ce n'est pas demain que je stopperai. Et puis, merde !... Parlons d'autre chose.

– Oui. À propos, tu n'as pas faim ?

– Si tu veux savoir, je crève la dalle.

– Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ? Je t'invite au restaurant. Où allons-nous et que désires-tu manger ?

– Au *Candélabre*. Une crêpe et un *Coca*.

– Ça va pas la tête ? Tu me prends pour une midinette ? J'ai mieux à t'offrir. Nous allons à Crissier, chez Benoît Violier, si une réservation est possible. Tu as une voiture ?

– Yes. J'ai une tire, une *Lancia*.

Je lui donnai une claque sur les fesses et lui dit :

– Va t'habiller et passe-moi le téléphone.

Je réservai une table pour deux personnes dans le « temple de la gastronomie suisse » où des clients s'étaient désistés et bientôt, nous fûmes en route pour Crissier et ses vertus culinaires.

Comme dans tous les gastos, les plats sont délicieux, marqués de la patte d'un grand chef, où le caviar s'allie au gingembre, la truffe au tourteau. Mais ils sont minuscules et un gros mangeur n'y trouve pas son compte. Malgré sa « crêpe » et son *Coca*, Amanda mangea sept plats, moi vingt-cinq, et je commandai une bouteille de *Beaune Clos des Mouches 1982*, un grand Bourgogne que mon père affectionnait. Bien entendu, nous avions bu un *Cragganmore* à l'apéritif et, après le repas, des « ristrettes » accompagnés d'un armagnac *Prince d'Arignac* de vingt-cinq ans d'âge.

Après m'être acquitté d'une facture « pharaonique », nous prîmes le chemin du retour, un peu bourrés, si bien qu'au volant Amanda « mesurait l'autoroute », bravant un éventuel contrôle de police.

En riant, elle me dit :

– Tu as vu ? Deux couples nous observaient. Les gens se figurent que tu es mon grand-père. Ils ne savent pas que je suis ta poule.

Arrivés à Payerne aux alentours de minuit, nous nous couchâmes et sombrâmes dans un sommeil sans rêve.

Notre liaison ne devait durer que sept mois, de mai à novembre 2015. Cinquante ans nous séparaient et une vie à deux n'était pas envisageable. D'un commun accord, nous nous quittâmes. Aux dernières nouvelles, Amanda est en couple avec le petit-fils d'un entrepreneur, transporteur lausannois. C'est du moins le bruit qui court au *Lausanne Palace*. En pensant à elle, j'ai parfois le vague à l'âme et me souviendrai toujours de ses paroles : « Je me sens bien avec toi. »

La fille en noir

« *Une jolie fleur dans une peau de vache
Une jolie vache déguisée en fleur
Qui fait la belle et qui vous attache
Puis qui vous mène par le bout du cœur.* »

Georges Brassens

Marin-Épagnier, le 11 septembre 2020

Dès mon emménagement dans mon studio en 1998, je remarquai une locataire d'un immeuble voisin, âgée d'une trentaine d'années. C'était la plus belle femme que j'aie jamais vue, un corps de rêve, de longs cheveux noirs, sexy, opulente, toujours vêtue de noir. J'appris qu'elle était mariée et qu'elle avait trois enfants. Son teint basané n'était certainement pas naturel. À tel point qu'un jour, mon aide familiale ironisa :

– Celle-ci, elle se fait des *UV*.

Je la désirais et aurais aimé prendre contact avec elle. Mais ma piètre opinion de moi, mon placement à l'hôpital de jour de l'institution où j'avais été enfermé et mon « exclusion » empêchèrent tout rapprochement. Lorsque je la croisais, je n'osais pas la saluer, persuadé qu'elle ne me répondrait pas et m'ignorerait superbement. Son mari, un type horrible, le cheveu rare et les dents jaunes, vivait de petits boulots, était le plus souvent chômeur et, aux dires des gens du quartier, levait la main sur elle. Les enfants, Lisa, Johnny et Garance étaient petits et fréquentaient la garderie *Les Petits Marins*.

En 2010, je quittai Marin pour deux ans afin de parfaire mes connaissances à l'Université de Franche-Comté à Besançon et ne pensai plus à la « fille en noir ». À mon retour, je la revis ; elle me mettait à feu et à sang mais, pendant de longues années, je n'osais l'aborder. Entretemps, elle avait divorcé, travaillait successivement à *Intercosmetica* et au sex-shop *Glamour* à Neuchâtel, mais renvoyée de ce magasin, mena une vie secrète. On ne la voyait plus et le bruit courut qu'elle vivait de nuit et pratiquait l'escorte.

Lorsque, en 2015, je m'engageais dans l'action politique, devins membre de plusieurs sociétés et repris une activité à l'Université de Neuchâtel, mon estime de moi se raffermit.

Toujours fou de la « fille en noir », je la « reluquais » et cette fois,

la saluais et elle me décochait des sourires engageants. Un jour, au retour de l'Uni, j'étais assis à l'arrêt des *TransN* des Indiennes et collationnais des documents. Tout à coup, elle était devant moi et nous nous mêmes à parler. Elle m'apprit qu'elle s'appelait Tatiana, qu'elle travaillait à Lausanne dans une boutique de mode et sans gêne aucune, qu'elle me désirait. Dix minutes plus tard, nous nous « roulions une pelle » et provocante, elle me dit qu'elle aimait le sexe. Nous échangeâmes nos coordonnées et bientôt, elle vint chez moi à plusieurs reprises ; une relation porno s'établit entre nous. Un lundi après-midi, je la rencontrais à la rue du Seyon, accompagnée de sa fille Lisa. Elle me dit :

– Il faut que je te parle.

Je l'invitai à venir chez moi le lendemain.

Au cours de la matinée de mardi, elle vint, s'assit à ma table et me débita le boniment suivant :

– Tu sais, je travaille à Ouchy à la boutique *Très Chic*. La patronne de septante ans désire se retirer. Nous sommes plusieurs à vouloir reprendre le commerce et j'aurais la préférence. Seulement, il me manque vingt mille...

Ahuri par une telle demande, je refusai net. Elle reprit :

– Si tu ne me donnes pas ce fric, je te jette. Ce sera « salut-salut ».

Je vis tout de suite que son histoire était du « flan » mais eus une idée :

– Pourquoi ne reprendrions-nous pas cette boutique ensemble ? Pour moi, ce serait un excellent placement.

Elle se troubla, bafouilla. Je savais très bien que ce fonds n'avait jamais existé – je connais Ouchy – et avec le sourire, je lui dis. Elle se fâcha, fut sur le point de me frapper, voulut se retirer, mais fermement, je la retins et la pris dans mes bras. Nous fûmes très vite en feu ; je « plâtrai » ma bouche sur la sienne, glissai ma main entre ses cuisses et elle me prit les couilles dans la main. Nous avions, à

ce moment-là, autre chose à faire que de discuter transactions commerciales.

Par la suite, ce ne fut de sa part qu'un chapelet de mensonges : elle était atteinte d'un cancer, hospitalisée aux HUG, elle avait quitté Marin pour s'établir à Genève, elle ne reviendrait pas, son fils Johnny occupait son appartement, alors que je la voyais faire ses courses à Marin Centre.

Au bout du fil elle me disait :

– Je t'aime beaucoup et il faut que nous couchions ensemble. Mais, je n'ai pas le moral. J'ai besoin tout de suite de deux mille...

Excédé, je lui répondis :

– Tes histoires de ronds m'exaspèrent. Tu m'as toujours pris pour un gogo, tu as refusé toutes mes invitations et tu n'as jamais voulu que j'aille chez toi. Pourquoi ? Tu as un « mac » ? Elle éluda la question et poursuivit :

– Mon ex n'était pas comme toi. Il me donnait quatre mille, six mille, et ne posait pas de questions. Tu es un mec pingre et dégueulasse ! Va te faire enculer !

– Et toi, va te faire foutre ! lui lançai-je.

Ce fut la rupture.

Aujourd'hui, lorsque je la rencontre, elle ne m'accorde pas un regard et ne me salue plus. Peu à peu, elle ne sort plus de chez elle et la plupart du temps, ses stores sont baissés. Que fait-elle ? Comment fait-elle ses courses ? Sort-elle la nuit ? Un matin, elle attendait le bus au Port d'Hauterive et à plusieurs reprises, je l'ai vue en compagnie d'un jeune de dix-sept à dix-huit ans. Parfois, je l'aperçois sur son balcon. De loin, nous nous regardons intensément et je sais que le désir physique n'est pas mort entre nous.

La dame aux chats

« *L'amitié est semblable à l'asymptote.*

Elle tend vers l'infini, l'absolu :

elle va au-delà de l'esprit humain. »

Claude Alain Augsburger

À l'hôpital de jour, l'infirmière animatrice et les patients se réunissaient au grand salon, chaque mercredi matin, pour le groupe musical. Les participants apportaient un CD et, après l'écoute de celui-ci, s'exprimaient sur le ressenti que la musique avait suscité. Tous manifestaient leur préférence aux variétés internationales, au pop, au rock, au hardcore, au métal, à la chanson française... J'étais l'exception. Mélomane classique – bien qu'éclectique – j'avais proposé, un mercredi, la *Sonate pour violon et piano* de Guillaume Lekeu, compositeur belge postromantique. Après le groupe, à la salle à manger, je fis remarquer à mon ami Loan que la prise de son avait été réalisée par André Frey, mon ancien prof de physique au Gymnase de La Chaux-de-Fonds.

Dès qu'elle entendit ce nom, Jacqueline, l'une des participantes, s'écria :

– C'est mon frère !

J'aimais beaucoup Jacqueline et n'étais pas le seul. Excellente pianiste, elle animait certaines soirées organisées à l'hôpital de jour, notamment la veille de Noël. La proximité avec son frère nous rapprocha. Nous nous liâmes d'amitié et elle allait devenir, au fil du temps, la « sœur que je n'ai jamais eue ».

Jacqueline habitait, avec son compagnon Okan, le quartier de l'Orée à Neuchâtel. Elle m'invita à un repas et nous évoquâmes bien des souvenirs de La Chaux-de-Fonds. Nous nous entretenions de connaissances communes : profs, musiciens, édiles et, comme par hasard, elle avait étudié le piano avec *La Pompe*, mon ami Paul Mathey. À l'Orée, tout le monde la connaissait, l'estimait et l'aimait ; on l'avait surnommée la « Dame aux Chats ». Ce surnom était dû au fait qu'elle possédait quatre chats, tous les quatre mignons, dodus et adorables. Ils devinrent rapidement mes « bébés ». Gandalf, le plus âgé, était un magnifique « sacré de Birmanie », le dos couleur fauve,

les oreilles, les joues, les pattes et la queue noires, les yeux bleus. On l'appelait le « chat musical » car, chaque fois que nous écoutions Beethoven ou Verdi, les Rolling Stones ou Alain Barrière, il s'approchait de la chaîne hi-fi à pas feutrés, dressait les oreilles et ne s'éloignait que quand le morceau était terminé. Terri, lui, était un énorme persan blanc, qui, peureux, passait le plus clair de son temps dans un grand carton déposé au bureau. Le comportement de Mignonne, la plus attachante, nous intriguait.

C'était une tricoline abandonnée par son maître qu'Okan avait recueillie. Seule Jacqueline pouvait la caresser, et si j'essayais de l'attraper, elle disparaissait dans le placard aux balais. Mais, sans conteste, mon préféré, mon « chat à moi », était Smily, un chartreux à la robe grise et aux yeux d'or. Comme tous les chartreux, il était l'ami de tout le monde, de bonne commande, facile à vivre et très câlin. Catie, mon amie d'alors, l'avait donné à Jacqueline.

Bientôt, Jacqueline devint la « sœur que je n'ai jamais eue ». De deux ans mon aînée, elle était nurse de formation mais avait, je ne sais pour quelles raisons, quitté la Pouponnière des Brenets pour devenir secrétaire aux expéditions à la *Favag*, puis ouvrière à *Bulova*. Elle était très cultivée et avec elle, on pouvait parler de tout, de la politique aux sciences naturelles, en passant par les beaux-arts et la *press people*, à l'exception des mathématiques, sa « bête noire ». Nous abordions aussi des sujets plus épineux, telles la philosophie et la spiritualité, et ne tardâmes pas à nous faire des confidences. Dès sa jeunesse, elle avait mené une vie fort libre et connu bon nombre d'aventures amoureuses. C'est alors que, pour la première fois, je dévoilai à quelqu'un ma théorie de l'exclusion sentimentale.

— Tes idées sont absurdes, monstrueuses, inhumaines. Tel que je te connais, tu devais avoir un immense succès auprès des femmes, un succès que tu n'as jamais voulu voir, me dit-elle. Songe à celles qui, très certainement, auraient souhaité devenir tes amies. Reconnais que tu aurais pu te marier ou vivre en couple, fonder une belle

famille et être heureux. Mais tu as refusé de vivre au nom d'une théorie que personne, même les plus éminents psychologues, ne cautionnerait. Tu es bien un économiste, qui préfère crever au bord de la route plutôt que d'avoir tort. Tu as tout misé sur le plan professionnel, en ignorant les sentiments et les moindres inclinations. À quoi cela t'a-t-il conduit ? À trente ans en institution.

Elle me disait aussi :

– Tu t'es détruit en détruisant les femmes.

Je dus reconnaître qu'elle avait raison, mais prisonnier pendant quarante ans de telles idées, je rencontre, aujourd'hui encore, bien des difficultés à m'en distancer.

Une coutume s'établit. Chaque samedi, je faisais les courses et le soir, les bras chargés de bouteilles et de victuailles, je débarquais à l'Orée. Fine cuisinière, Jacqueline concoctait des plats succulents et nous passions, avec son ami Okan, des soirées super-sympas, ponctuées de cafés arrosés de cognac ou de whisky sec, eux fumant cigarette sur cigarette, moi un énorme *Upmann* au bec. Souvent, elle invitait son fils Nolan et sa copine Sara, ses petits-enfants, Ethan et Mia, et des amis, Jean-Philippe, Gisèle, Christine, Carole, Alicia. Les rires succédaient aux blagues et à ce moment-là, j'oubliais mes spéculations douloureuses. Ces « noubas » se terminaient fréquemment au petit matin, et un taxi me ramenait chez moi, à Marin.

Un dimanche soir, alors que j'étais hospitalisé à la Providence, Jacqueline, effondrée, m'appela :

– Okan est décédé d'une embolie pulmonaire. On l'a conduit hier aux urgences à Pourtalès, mais il était trop tard. On n'a pu le réanimer.

J'accusai le coup et dès que je le pus, je me rendis à l'Orée avec un bouquet de roses blanches. Le corps de mon pauvre ami avait été transporté par avion à Konya, en Turquie, où résidaient ses parents les plus proches et où il allait être inhumé. Jacqueline demeura

inconsolable, mais bon gré mal gré, elle fit face aux événements avec courage, retrouva son sourire et nos rencontres du samedi eurent toujours lieu, dans son bel appartement plein de musique et de ronronnements.

Le vendredi soir 15 mai 2016, je rendis visite à Jacqueline. Autour d'un verre, nous bavardâmes de choses et d'autres, je caressai les chats et vers vingt-deux heures, je la quittai. Elle m'accompagna à la porte et, bizarrement, me dit en riant :

– Tu sais, je ne suis pas encore morte. Dieu me laissera vivre quelques années encore et je suis trop bonne pour avoir affaire au Diable.

Ces paroles me troublèrent et dans le bus, je ne cessais d'y penser. Après une nuit agitée, j'eus un pressentiment. Le samedi, je l'appelai à plusieurs reprises mais n'obtins aucune réponse.

C'est à quinze heures qu'une voisine m'apprit qu'elle avait été transportée d'urgence à Pourtalès, mais qu'elle ne savait pas grand-chose, sinon que son état était stationnaire.

– Appelez son fils, me dit-elle. Il doit être à l'hôpital en ce moment.

Je téléphonai à Pourtalès où je pus joindre Nolan. Il m'avoua :

– C'est la fin. Elle est dans un état comateux et les médecins désespèrent de la sauver. Affolé, je lui demandai :

– Que s'est-il passé ?

– Elle a eu une hémorragie interne. C'est Gisèle qui l'a trouvée, cet après-midi, immobile sur son canapé.

Jacqueline ne reprit pas connaissance et le mercredi suivant, au lever du jour, elle s'éteignit à l'âge de septante et un ans.

Aujourd'hui encore, je ressens un grand vide. Les premiers temps, j'avais les larmes aux yeux lorsque je passais à la place Pury et à la rue des Épancheurs, où je prenais le bus 106 pour lui rendre visite. Machinalement, je l'appelais, comme je le faisais tous les jours,

mais, au bout du fil, une voix me répondait invariablement : « Ce numéro n'est plus en service. »

Quatre ans se sont écoulés. À l'heure où j'écris, alors que l'humanité presque entière est en proie à la pandémie de coronavirus, que je suis, en raison de mon âge et de mon état de santé, strictement confiné, je me rends compte que, plus que les idées qui ont brisé ma vie, plus que le souvenir de Carla, dont je parle dans « Le Visage de l'Amour », l'absence de Jacqueline me confond. Avec sa disparition, j'ai tout perdu.

Carla ou le visage de l'amour

« Je repense à ses yeux
Dès que le printemps est là
Je cesse d'y rêver
Dès que le printemps s'en va
Mais son image rôde
Au détour de mon chemin
Quand les soirées se font chaudes
Dès que le printemps revient. »

Hugues Aufray

Marin-Épagnier, le 17 mars 2020

Un jeudi de janvier 2020, je participais à un forum à l'Office fédéral de la Justice à Berne. Au terme des débats, vers dix-sept heures, je n'avais aucune envie de rentrer à Marin. L'idée me vint de me rendre au *cigar-lounge* du *Schweizerhof* pour me délecter d'un *Diplomaticos*, un havane de gros calibre.

Dans l'ambiance luxueuse et feutrée de ce bar, fréquenté surtout par des hommes et des femmes d'affaires, des politiciens, des playboys et des playmates amateurs de « gros cubes », je savourais mon cigare en sirotant un *Punt e Mes*. C'est alors que je la vis : une belle quadragénaire blonde coiffée d'une casquette, portant lunettes, vêtue d'un T-shirt chamarré et d'un jean noir ultra-collant. Elle pianotait sur son smartphone devant un cocktail, *Davidoff* au bec. Son comportement m'intrigua.

Elle riait, se trémoussait avec ostentation et parlait au barman avec exubérance. Bientôt, elle se leva et passa près de moi à plusieurs reprises, attentive à l'immense vitrine sur pied contenant des centaines de cigares de tous les pays d'Amérique latine. Je me levai à mon tour, posant un œil critique sur les *Cohiba*, les cubains les plus chers. Le barman, obséquieux, me suivait à petits pas.

– Les jeunes aiment à fumer le *Cohiba*, non par goût, mais pour montrer qu'ils ont un papa bien nanti, observai-je d'un ton ironique. La plupart seraient incapables de faire la différence entre ce cigare et un *Roessli 7*. Exactement comme les soi-disant connaisseurs de vins qui ne font pas de distinction entre une bouteille de *Château Margaux* et un litre de *Montagne*.

Des rires amusés fusèrent à mes propos carrés et à mon sens de l'exagération. À ce moment, la belle s'approcha de moi.

– Que fumez-vous ? me dit-elle. Quels sont vos cigares préférés ? Je passai alors en revue les havanes, du *Partagas* au *Trinidad*, sans

oublier le *Punch* et le *Rafael González*, les *Saint-Domingue*, le *Griffin's* en particulier, les *honduras*, les *brésiliens*, dont le *Camacho*.

Elle se rassit et me dit :

– Je m'appelle Carla, et toi ?

Charmé par ce tutoiement inopiné, je lui répondis :

– Claude Alain. J'habite Marin et je dois bientôt filer, car le train n'attend pas.

– File, me dit-elle, un sourire enjôleur aux lèvres.

Mais en définitive, j'avais tout mon temps. J'étais désireux de la sonder.

– Que fais-tu dans la vie ? hasardai-je.

– Je suis économiste. Tu es de Neuchâtel ? J'y ai passé mon bac, au Lycée Jean-Piaget. J'ai fait ensuite un master à la Haute École de Gestion de Fribourg, ai été stagiaire en audit et obtenu mon diplôme fédéral d'expert fiscal.

– Tu travailles où ? dis-je, espérant en savoir plus.

– Après plusieurs jobs, j'étais gestionnaire chez *Oettinger-Davidoff* à Genève. Malheureusement, je suis tombée malade et ai dû me consacrer à un travail moins astreignant, surtout au point de vue déplacements. Je m'occupe maintenant, à titre indépendant, de fiscalité. Pour le moment, plaisanta-t-elle, je m'amuse.

– Si je comprends bien, tu aides les gens à payer le moins d'impôts possible, ajoutai-je, en riant.

– C'est ça, rigola-t-elle. Et toi ?

Je lui exposai mes titres et activités, lui parlai de mon ouvrage autobiographique *L'illusion d'exister* et de mon livre, non encore édité, *Les Grands courants de la pensée économique à la lumière de l'œuvre des auteurs principaux*. Je ne lui cachai pas mon internement abusif en hôpital psychiatrique.

Elle remarqua :

– Les psy's, je connais ça. Mais parlons d'autre chose. Quel âge as-tu ?

– Septante-trois ans. Et toi ?

– Moi, trente-neuf. Peu importe. On pourrait se rencontrer à Fribourg, Lausanne ou Genève, discuter et manger ensemble. Qu'en dis-tu ?

– Excellente idée. Échangeons nos coordonnées.

– On s'appelle prochainement, me dit-elle, en me décochant un regard appuyé. À ce moment-là, je la désirais et éprouvais une envie folle de coucher avec elle.

– D'où es-tu ? lui demandai-je.

– De Fribourg.

Sur ce, nous nous prîmes les mains et échangeâmes un long câlin. Puis, je la quittai.

Dans le train, un sentiment insolite supplanta le désir physique. Je compris que, pour moi, le coup de foudre s'était produit et que j'étais en train de tomber amoureux. Le lendemain, j'étais à Marin Centre. Je l'appelai, mais son répondeur m'avisa qu'elle n'était pas joignable. Je m'absentai quelques instants et m'aperçus qu'entre-temps, elle m'avait téléphoné. Je ne pus l'atteindre. Le week-end se passa sans qu'elle ne donnât de nouvelles. C'est le mardi après-midi qu'elle prit contact avec moi et nous nous donnâmes rendez-vous au *cigar-lounge* du *Lausanne Palace*. Je lui proposai alors de l'inviter à dîner au Château d'Ouchy.

La veille de notre rencontre, mes vieux démons m'assaillirent à nouveau. Je pensais : « Notre rendez-vous n'aura pas lieu. Elle va t'appeler. C'est trop beau pour être vrai ! » Et en effet, elle m'appela pour me dire qu'on devait renoncer à se voir.

– J'ai dû être hospitalisée. Ne viens pas me visiter. Ce n'est que partie remise et nous nous reverrons bientôt, vraisemblablement dans deux à trois semaines.

Cette remarque, « ne viens pas me visiter », me frappa. Ne m'avait-elle pas affirmé, lors de notre tête-à-tête à Berne : « Les psys, je connais ça ». Je me doutai qu'elle était à Marsens ou dans une autre institution psychiatrique et qu'elle voulait éviter que je le sache.

Par *Instagram*, ma secrétaire m'apprit que Carla était domiciliée rue des Alouettes à Givisiez. Comme elle ne se manifestait plus, elle lui envoya un SMS. Elle répondit que son hospitalisation durait plus longtemps que prévu et que pour notre rendez-vous, il fallait faire preuve de patience. Nous lui adressâmes alors un mail où je ne lui dévoilai pas mes sentiments, mais où je lui dis ma compréhension et ma tendresse. Depuis, silence...

Aujourd'hui, je sais que j'aime Carla mais je sais aussi que, comme tout au long de ma vie, ce sera un amour impossible et déçu. Souvent, le soir, je pleure en écoutant « Et moi je reste là » d'Aznavour, « Le Grand réveil » ou « Divorce à l'amitié » de Sardou, les chœurs de la Scala de Milan, l'aria « Qual cor tradisti, qual cor perdesti » de *Norma* de Bellini ou les voix envoûtantes de la Chorale du Brassus.

Un samedi matin, il y a un mois, j'ai éclaté en sanglots à *Pause-Café*, en plein Marin Centre, et c'est deux copines, Momo et Adeline, qui m'ont remonté le moral. Je me rends compte, toutefois, que j'ai commis une nouvelle gaffe. N'ayant aucune nouvelle de Carla, je lui ai adressé un message vocal ainsi conçu :

Carla,

Ton silence m'apprend ou m'enseigne que nous ne nous reverrons jamais ; mais sache que tu auras toujours une place dans mon cœur.

Au revoir, Claude Alain.

Quels que soient ses sentiments à mon égard, affection, amitié ou simple intérêt, n'aurais-je pas dû éviter de tenir de tels propos, qui ne sont rien d'autre qu'un adieu définitif ?

« *La Creatura Bella Bianco Vestita*
(Dante) »

Titre du chapitre 2 du Livre XI de
Notre-Dame de Paris de Victor Hugo

Marin-Épagnier, le 26 avril 2020

Je m'éveille en sursaut, les larmes aux yeux, trempé de sueur brûlante. Je regarde ma montre. C'est dimanche 26 avril, il est trois heures cinquante. Suspendu entre le rêve et la réalité – le rêve, à ce moment, est réalité – je me rends compte, après de longues minutes, que je suis dans mon lit, que je suis confiné, que la pandémie sévit et que le spectre de la crise mondiale est à la porte.

Tout commence à Berne. J'entre au *cigar-lounge* du *Schweizerhof* où, le 16 janvier, j'ai rencontré Carla. Je ne compte bien sûr pas la revoir, mais je veux retrouver les lieux où j'ai eu le coup de foudre. Brusquement, le décor change. Je suis à la campagne, dans un verger. De longues tables sont dressées, comme pour une fête villageoise. Il n'y a personne, mais j'entends, à quelque distance, des voix de femmes. Je m'approche et j'aperçois en effet un groupe de femmes, âgées de trente à quatre-vingts ans. Leur comportement est insolite. Conversations bruyantes, propos décousus, rires hystériques. C'est alors que je reconnais Samantha, une infirmière que j'ai côtoyée, avec qui j'ai longuement discuté et qui est apparentée à ma famille par l'épouse de mon cousin Yvan, de Chêne-Bourg.

Aimablement, je la salue, mais elle ne paraît pas me voir, attentive au tapage que mène une personne âgée.

– Madame Chablop, un peu de tenue, s'il vous plaît. Si vous ne vous calmez pas, je vous reconduis en division !

Je me rends compte que je suis dans un hôpital psychiatrique, ce qui explique les bizarries des patientes réunies pour le goûter dans le jardin de l'institution. Une belle fille me tourne le dos. Elle porte un T-shirt et un pantalon blanc très collant, une casquette sur ses cheveux blonds. Elle fume un petit *Camacho*.

Les yeux de l'amour ne se trompent pas. Doucement, je l'appelle :

– Carla !

Elle se retourne et me sourit, mais ne prononce pas un mot. Ardemment, je la prends dans mes bras, la serre contre moi et la couvre de baisers passionnés.

– Carla, mon amour, je te retrouve enfin. Je t'aime.

Elle n'est pas réceptive et ne répond pas à mon ardeur.

– Que deviens-tu et que fais-tu ici ?

Silence.

– Pourquoi n'as-tu pas donné suite à mon dernier mail ?

– Claude Alain, nous ne devons plus nous voir, murmure-t-elle. Je suis malade, laisse-moi. Tu es trop âgé pour moi. Rien n'est possible.

Tentant le tout pour le tout, je réplique :

– Au contraire, tout est possible. Allons voir ton médecin. Je lui expliquerai...

Mais elle ne m'entend plus, part d'un grand éclat de rire et s'adresse à la cantonade :

– Qui veut un whisky ? Du scotch, de l'irish, du bourbon ?

À ce moment, Vera intervient :

– Madame Parel, votre médecin vous a accordé un congé de deux jours. Votre ami vous attend, allez le rejoindre.

Je remarque alors, assis en retrait, un bel homme, brun, barbu, vêtu d'un jean et d'une veste de sport, qui fait tournoyer ses clés de voiture. C'est celui que je vois toujours dans mes rêves, le type séduisant, sûr de lui, décontracté, tout le contraire du « crapaud » que je suis.

– C'est ton copain ? dis-je d'un ton désespéré.

Elle fait un signe affirmatif, me tourne le dos, et le bel homme la prend par la taille. Ils se dirigent vers le parking et bientôt, une *Porsche Carrera* démarre en trombe. Je demeure hébété.

L'infirmière et les patientes sont parties, le soleil disparaît peu à peu et je reste seul dans le verger désert. Je m'effondre sur la table, le visage contre le bois, et je pleure tout mon saoul, en répétant à haute voix :

– Je suis laid ! Je suis vieux ! Je suis un minable !

Le réveil est un soulagement. Tout me rassure, mon studio, les lumières du quartier, le confinement qui me met sur pied d'égalité avec autrui. Les blessures qui m'ont été infligées dans l'enfance et l'adolescence ne sont pas fermées et mon sentiment de médiocrité me poursuit jusque dans mes rêves. Des rêves récurrents, qui me rappellent que je n'ai pas les mêmes chances que les autres hommes et me ramènent inlassablement à la case de départ.

ÉPILOGUE

*« Lorsque l'homme n'a pas de vie propre,
il la remplace par des mirages. »*

Jean-Paul Sartre

Au terme de ce récit noir et désabusé, il faut remarquer que je n'ai jamais connu l'amour ni le bonheur. J'en suis responsable. Pas tout à fait tout de même. Mes parents ne me désiraient pas. Je suis un « enfant de vieux ». J'ai pâti, durant mon adolescence, de la présence abusive de ma grand-mère, de la férule des Témoins de Jéhovah, des quolibets de mes copains et de l'attitude aberrante de ma mère, qui me dévalorisait et m'infantilisait. Un mauvais départ dans l'existence.

J'ai compensé le vide de ma vie affective par un acharnement à gravir les échelons de la vie professionnelle. J'y suis parvenu, mais pour un temps très bref, puisque j'ai subi une peine privative de liberté de près de trente ans en milieu neuropsychiatrique. Or, on ne peut vivre pleinement que si toutes les aspirations de l'existence sont réalisées, ne serait-ce qu'en partie.

Mon père disait volontiers : « Les femmes et les hommes au physique agréable réussissent mieux dans la vie. » À ce propos, je ne me suis jamais fait d'illusion. Dès l'adolescence, j'ai su que j'étais affublé d'un physique ingrat, que j'étais peu gâté par la nature. Un atout qui m'a fait défaut et dont l'absence a péjoré ma vie personnelle. J'ai toujours prétendu que ce déficit prive l'homme concerné de trente à cinquante pour cent de chances de trouver une compagne. En effet, un visage expressif, du charme, de l'aisance dans les manières symbolisent la séduction, l'émancipation, la liberté. C'est une richesse. L'inverse signifie la pauvreté. Quelle est la femme qui aime les pauvres ? Je ne l'ai jamais rencontrée.

La citation en exergue de cet épilogue traduit bien les embûches de mon vécu. J'ai pataugé dans les rêves et les chimères ; je n'ai jamais existé vraiment et je dirais même que j'ai vécu pour rien. À seize ans déjà, j'avais conscience que je n'avais pas ma place dans ce monde et que ma naissance avait été une erreur. Au bout du compte, il faut le reconnaître : je suis un raté.

Peut-être tout n'est-il pas perdu. Athée jusqu'à ces dernières années, j'ai découvert la foi grâce à Antoine et Evelyne Schluchter²⁸, pasteurs à Chesières, parents adoptifs de Marie, la jeune fille sauvagement assassinée près de Payerne, à l'âge de dix-neuf ans. Je suis reconnaissant à Jean-Marc Leresche, mon accompagnateur spirituel, à mes amis les plus proches ainsi qu'à ceux qui m'ont aidé à franchir ce parcours difficile, en particulier au Dr Thierry Genevay, qui m'a réconcilié avec la psychiatrie.

Tous s'évertuent à me dire qu'il n'y a rien de définitif. Peut-être. Mais pas dans ce monde temporel...

²⁸ Antoine Schlüchter a publié *Je te salue Marie, ma fille. 19 ans, un jour et l'éternité*. Ed. Favre, 2014 et *En traversée. De la perte au procès. De peine et de paix*. Ed. Favre, 2016.

POSTFACE DE JEAN-MARC LERESCHE

« *Une vie ne vaut rien,
Mais rien ne vaut une vie. »*

André Malraux

Combien pour une vie ?

Combien de souffrances, de vexations, de déconvenues ?

Combien d'échecs, de paroles tranchantes et définitives ?

Combien de satisfactions, de réussites, de reconnaissance ?

Combien de joies vraies et profondes ?

Est-ce que tout cela fait qu'une vie vaut la peine d'être vécue, qu'elle est réussie ? Mais, au fait, que vaut une vie ? Qu'est-ce qui donne de la valeur à une existence ?

Les compagnies d'assurances répondront à cette question avec des chiffres, des sommes d'argent. Les recruteurs mettront en avant les diplômes, l'expérience acquise, les compétences professionnelles. Les philosophes trouveront certainement la question intéressante et répondront que c'est le sens qui donne de la valeur et que c'est à chacun de trouver son sens à l'existence. Les théologiens affirmeront que la vie a une valeur inestimable, parce qu'elle est un don et qu'elle est unique.

Mais que dire devant les circonstances, pour ne pas dire les injustices, qui jalonnent un parcours de vie ? Que répondre à tous ceux qui affirmeront que « la vie ne vaut rien ! » Que rétorquer à ceux qui prétendront que cette vie-là n'aurait jamais dû naître ? À force d'entendre de tels propos, on en vient à se convaincre qu'on est une « erreur de la nature ».

Terrible, n'est-ce pas ? Inacceptable ! Comment peut-on en arriver à penser cela ? Que s'est-il donc passé pour que la confiance en soi ait déserté un être au point qu'il ne trouve plus de sens à sa vie ? Au point de ne plus croire en soi, en ses qualités, en ses réussites professionnelles ? Au point de ne retenir que ses échecs sentimentaux et en tirer la conclusion que la vie ne vaut rien.

Sans faire de psychologie à bon marché, je peux affirmer que tout se joue souvent dans l'enfance, dans les premières années, là où l'identité se construit en relation avec ses parents. Des propos insultants, n'ayons pas peur de le souligner, et un rabaissement constant auront raison d'une estime de soi encore balbutiante. Des remarques auxquelles on donne du crédit, parce qu'on est sensible, mettront définitivement à bas le peu de confiance qui reste à la personne. Et quand tout cela se passe à l'adolescence, on comprend aisément que de telles blessures restent gravées à vie et conditionnent ses relations aux autres.

Quand près de la moitié de sa vie se passe dans des institutions psychiatriques, parce qu'un jour on a craqué, comment vivre ou survivre sans reconnaissance ou si peu ? Des séjours marqués par la violence (bien plus verbale que physique), l'ignorance, des paroles cinglantes... Il en faut du courage pour tenir bon malgré tout ; pour rester en vie, pour ne pas vouloir en finir une bonne fois pour toutes.

Arrivé au soir de sa vie, on serait certainement tenté d'affirmer avec André Malraux : « La vie ne vaut rien ! » Et en rester là.

Affirmer qu'exister n'est qu'illusion ; que « tout est écrit » ; qu'on a passé à côté de sa vie. Persuader et se persuader qu'il est maintenant trop tard pour croire, si ce n'est à un avenir meilleur, au moins à un présent un peu moins moche.

Le récit de vie de Claude Alain Augsburger jette un regard cru sur l'existence. Il n'essaie pas d'enjoliver la réalité ni de relativiser, non ! Il ne se pose pas non plus en victime, geignant et quémandant quelques miettes de reconnaissance, non ! Il clame haut et fort, et

avec courage, qu'il a un jour prononcé ces mots qui claquent comme une gifle, comme un coup de fouet : « Je suis une erreur de la nature ! » Il en est arrivé à la conviction qu'il aurait mieux valu pour lui de ne pas naître. Des mots qui font mal, terriblement. Une souffrance qu'il s'inflige et qui réclame d'être exprimée... Et sans attendre, il est plus que temps !

Plutôt que de rédiger un « roman ordinaire » découpé en chapitres, l'auteur a choisi la forme épistolaire : des lettres qu'il adresse à des destinataires de sa connaissance et qui sont en vie. On pourra s'étonner de ce style, tant le contenu de ces pages tient de la confession. Mais justement le caractère intime, voire intimiste, exige la confidence. À parcourir ces lettres, car ce sont bien des lettres, on se surprend à ouvrir une boîte à secrets ou à détacher le ruban qui retenait une liasse de lettres écrites à un être aimé et abandonnées au fond d'un tiroir. Certaines sont datées, d'autre pas, mais quelle importance ?

Et voilà que ces lettres, mises bout à bout, prennent vie, forment un récit... Un récit de vie... Le récit d'une vie, celle de Claude Alain.

Ce récit prend naissance dans une région bien particulière : celle du Vallon de Saint-Imier et de Renan, à deux pas des Convers, au creux du Jura bernois suisse. Des légendes tenaces donnaient au paysage une couleur sombre et angoissante aux yeux de l'enfant et de l'adolescent. Ajoutons à cela les discours apocalyptiques d'une secte, et on comprendra aisément que la question de la fin du monde se posait en jetant un regard inquiet sur les forêts alentour : « Et si c'était maintenant ? »

Comme si cela ne suffisait pas, il y a eu l'éducation « à la dure », la rudesse et la violence de certains adultes, les moqueries des « grands » qui ont contribué à entretenir ce sentiment de ne pas être à sa place, d'être rejeté.

« Tout cela est exagéré ! », penserez-vous. Peut-être... Et quand bien même ? Il ne s'agit pas de faire ici le procès d'une vérité, de

disséquer le vrai du faux, mais bien de relire une histoire, celle de Claude Alain, ancrée dans une époque et un coin de pays particuliers. Pas étonnant que, dans ces circonstances qui ont été les siennes, la solitude se soit installée. Aurait-il pu en être autrement ? On ne rejoue pas le film de sa vie.

On aurait tôt fait de prétendre qu'il aurait dû faire autrement, qu'il aurait dû prendre son courage à deux mains, rebondir, que chacun est maître de sa vie, qu'il suffit de vouloir pour pouvoir... On affirme beaucoup de choses quand on n'a pas soi-même traversé les épreuves de la vie. C'est si facile de prétendre « il n'y a qu'à... ».

En lisant ces lettres, on découvre d'abord la profonde solitude d'un homme qui a réussi sur le plan professionnel, qui a atteint et occupé des postes à responsabilité. Mais qui, sur le plan sentimental, a passé d'échec en échec. Un homme seul qui rêvait de se marier, de fonder une famille. Mais qui s'est convaincu que tout cela n'était pas pour lui, qu'il n'y avait pas droit, au nom d'une théorie dénichée un jour dans un livre de psychologie. Claude Alain l'avoue aujourd'hui : il a tiré de la lecture de ce livre des conclusions extrêmes qui ont ruiné toutes ses tentatives de rapprochement avec la gente féminine. Une vie en couple ? Une vie de famille ? Tout cela, il l'a envié, mais restera un rêve jamais réalisé.

On découvre aussi au fil des pages, et c'est certainement cela qui donne une lueur d'espoir à ce récit, de belles et touchantes rencontres, à l'image de *La Dame aux chats*, une sœur de cœur. Une femme qui aura su entendre la souffrance et être là à l'écoute. Son souvenir restera impérissable. Il y a de ces rencontres, souvent improbables, qui donnent à croire que la vie peut, malgré tout, valoir la peine d'être vécue. Bien sûr, elles ne gommeront pas toutes les années de souffrance, mais elles seront comme une lumière qui trace son chemin dans la nuit. Pour tracer ce chemin, c'est important, pour ne pas dire vital, de raconter, de se raconter encore et encore.

Histoire de ne pas oublier d'où on vient, les déserts traversés, les obstacles surmontés. De confier et se confier à une oreille bienveillante. C'est le sens d'un accompagnement spirituel, tel qu'il est pratiqué à *La Margelle*. C'est ce compagnonnage dont a eu besoin Claude Alain Augsburger : une écoute, un vis-à-vis sans jugement ni idée préconçue ; un espace aussi où les mots peuvent être posés sans peur.

Il s'agit d'accueillir ce qui est dit, ce qui demande à être dit, parfois avec des mots crus, ceux de la colère ou du désespoir, et de poser un autre regard, extérieur celui-là, pour découvrir un point de vue différent, pour ramener son attention sur ce qui peut aider, sur ce qui peut *re-lever*. Relever aussi, dans un autre sens et là où c'est possible, le courage et la lucidité qu'il a fallu. Prendre également acte qu'il était impossible de faire autrement. Autant d'occasions de se retourner sur le chemin parcouru, distinguant les empreintes du passé. Être témoin du passage d'un homme blessé, couché et ignoré à un homme debout, courageux et en marche.

En écoutant d'abord Claude Alain Augsburger, en lisant ensuite ces pages, je me suis surpris à imaginer ce paralytique amené aux pieds de Jésus (*Évangile de Marc*, chapitre 2). Un homme qu'on regardait de travers, qu'on méprisait, parce qu'on le pensait *maudit* de Dieu. Un homme à qui le Christ, d'une manière provocante, promettra : « Tes péchés sont pardonnés ». Puis : « Va, prends ton grabat... » L'homme couché est debout désormais. Paralysé et assisté qu'il était, le voilà en marche, prenant lui-même les rênes de sa vie, portant sa civière, histoire de ne pas oublier son passé. Il y a de ce *paralytique* dans la personne et le récit de vie de Claude Alain Augsburger.

Accompagnant spirituel à *La Margelle*, j'ai été touché, bouleversé, révolté aussi, par le récit de Claude Alain Augsburger. D'abord en mots puis mise par écrit, son histoire prenait de la consistance. Elle en devenait plus profonde, plus personnelle, plus intime. L'écriture

n'a pas été facile. Elle lui en a coûté ! Revivre, entendre à nouveau des mots qu'il aurait sans doute aimé oublier, revoir des visages, des lieux, tout cela a tenu de l'épreuve. Il n'est jamais facile de relire un passé qui n'a été que souffrance. On aurait pu espérer que la mémoire fasse défaut... Mais celle de Claude Alain Augsburger est parfaite. Tous les détails y sont gravés, nettement.

L'histoire aurait sans doute pu s'arrêter là : une reconstruction de soi, un chemin personnel qui a permis de retrouver, ou plutôt de trouver enfin, sa dignité. Mais, la citation de Malraux a un second argument : « Rien ne vaut une vie. » Et l'histoire de l'auteur connaîtra un tournant qui va donner raison à cet argument. Au printemps 2019, Claude Alain a connaissance d'une commission fédérale visant à indemniser les victimes d'internements abusifs. Il demande tous les documents à remplir, constitue un dossier et l'envoie à quelques jours du délai légal de dépôt des demandes. Les semaines et les mois passent. La réponse se fait attendre. Puis, enfin comme un signe, à la veille de Noël, la réponse arrive : Claude Alain Augsburger est reconnu victime d'internement abusif et reçoit une indemnité à titre de reconnaissance étatique. La somme est un dédommagement, certes, mais ce qui est primordial, c'est la reconnaissance des injustices subies. C'est de voir une institution étatique avouer qu'il y a eu dysfonctionnements.

Aujourd'hui, et quoi qu'on en dise, Claude Alain Augsburger est un témoin d'une époque et d'agissements prétendument thérapeutiques qu'on souhaiterait révolus. Le sont-ils vraiment ? Il a été pleinement reconnu et réhabilité. Il a retrouvé son intégrité. Il n'est plus le *malade* couché pour qui d'autres décidaient ce qui était bon ou non. Il est maintenant et dorénavant un homme qui prend et tient sa vie dans ses bras. Et cela change tout !

Cette décision ne vient pas non plus gommer toutes les injustices subies, mais elle permet d'envisager un présent et un avenir. Dire qu'on a été victime, c'est important. Que cela soit reconnu par une

commission neutre et d'intérêt public, c'est essentiel.

Nous l'avons déjà évoqué, ce récit de vie est rude. Il a demandé courage et persévérance à son auteur. Sa lecture ne laisse sans doute personne indifférent. Mais, ces lettres sont là pour alerter l'opinion et éveiller les consciences. Ce livre est là comme un témoignage, pour que ça n'arrive plus. Il est écrit pour affirmer haut et fort que non, décidément non, *tout n'est pas écrit d'avance*, que la vie vaut la peine, malgré tout. À plus de septante ans, il n'est pas possible d'imaginer refaire sa vie, peut-être... Mais il n'est jamais trop tard pour vivre le moment présent, pour se sentir debout et en marche, heureux en quelque sorte, en dépit des circonstances. Pour s'engager au sein d'une association pour défendre les droits des victimes d'abus de toutes sortes aujourd'hui encore. À plus de septante ans, il n'est pas trop tard pour affirmer : « Rien ne vaut une vie ! »

Claude Alain Augsburger a mis toute son énergie dans la rédaction de ces pages. Il espérait voir de son vivant son livre publié. Malheureusement, la maladie l'a rattrapé et lui a enlevé ses dernières forces. Le 23 juillet 2021, Claude Alain est décédé. En mémoire de sa personne, de son parcours de vie et du courage dont il a fait preuve, ses ami·es, ses soignant·es et connaissances ont vivement souhaité que son livre ne reste pas un projet inachevé. Reprenant la première rédaction, nous avons gardé le contenu et le style de l'auteur, tout en donnant une forme plus aboutie à ce témoignage. Que toutes les personnes qui ont contribué à la parution de ce livre trouvent ici l'expression de ma gratitude et de ma reconnaissance.

Jean-Marc Leresche, diacre et accompagnant spirituel à La Margelle.

Compagnon de route de Claude Alain Augsburger.



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Département fédéral de justice et police DFJP
Office fédéral de la Justice OFJ
Domaine de direction Droit public
Unité mesures de coercition à des fins d'assistance et
placements extrafamiliaux antérieurs à 1981 (MCFA)

CH-3003 Berne_OFJ_MCFA

Recommandé

Claude Alain Augsburger
Rue du Mouson 4
2074 Marin-Epagnier

REF-1030-31004

Notre référence: F-18-2315-1
Dossier traité par: MEM / SPH
Berne, le 18 novembre 2019

**Contribution de solidarité pour les victimes de mesures de coercition à des fins d'assistance et de placements extrafamiliaux antérieurs à 1981 : décision
Approbation de votre demande**

Monsieur,

Vous avez déposé le 16 mars 2018 une demande de contribution de solidarité fondée sur la loi fédérale sur les mesures de coercition à des fins d'assistance et les placements extrafamiliaux antérieurs à 1981.

Nous avons examiné votre demande et sommes arrivés à la conclusion que vous aviez la qualité de victime au sens de la loi. Les autorités reconnaissent que vous avez subi des injustices et des souffrances qui ont eu des conséquences sur toute votre vie.

Vous avez par conséquent droit à une contribution de solidarité de CHF 25'000.– au titre de la reconnaissance étatique et de la réparation de l'injustice qui vous a été faite.

La contribution de solidarité sera versée au cours des prochaines semaines sur le compte à la Banque Cantonale Neuchâteloise CH63 0076 6000 H076 8301 5, au nom de Claude Alain Augsburger, que vous avez indiqué.

Office fédéral de la justice OFJ
Heidi Spori
Bundesrain 20, 3003 Berne, Suisse
Tél. +41 58 462 02 54
heidi.spori@bj.admin.ch
www.ofj.admin.ch

BJ-00066281 / P005

Remerciements

À Myriam Leresche pour la peinture de couverture initialement intitulée *Migration*. En bas, La Suze, rivière sombre de l'enfance, des silhouettes, celles des personnes qui ont rencontré, « enfoncé », éclairé, croisé Claude Alain Augsburger. Plus haut, la couleur or de son envie de briller, de « paraître », les montagnes à gravir de son existence. Des lignes dorées, claires et tragiques, symbolisant ses marches et fugues, ces éphémères instants de liberté. Puis, en haut, un horizon clair et foncé, teinté d'espoir et une lumière diffuse vers l'espérance.



Message de Tammy Butin,
amie de Claude Alain Augsburger,
lu lors de la cérémonie d'adieu au pavillon du
cimetière de Gorgier le 26 juillet 2021.
Publié avec son aimable autorisation.

Cher Claude Alain,

De te savoir parti sans avoir pu te dire au revoir me rend triste, mais au moins tu ne souffres plus.

Le hasard n'existe pas, et la façon dont nous nous sommes rencontrés est l'œuvre du Seigneur, qui sait pourquoi il fait les choses.

Nous avons partagé beaucoup de moments ensemble et lors de ces rencontres nous avons des fois bien ri et d'autres moins...

Notre dernière rencontre chez toi avec Yannick... autour d'une bonne bouteille de vin et des chips M-budget paprika, tes préférés... quel contraste !

Nous espérons avoir pu t'apporter un peu de bonheur.

Je te souhaite de trouver la paix et l'amour que tu as toujours cherchés.

On t'aime.

Sommaire

Introduction de l'éditeur	9
Première partie : En guise d'avant-propos : Ma vie à vol d'oiseau	
Abusé, bizuté, rejeté	15
Deuxième partie : Paysages	
Comment est née la <i>Suze</i>	23
Le <i>Negresco</i>	27
Nice	33
Cery	39
La Chaux-de-Fonds	47
Troisième partie : Ma famille, mon enfance, mon adolescence	
Les secrets d'une famille unie	55
Georges Vaucher, le martyr de Couvet	59
Les chemins seront longs	65
Hypocrite et odieuse	71
Les Fleurs	75
Hans Krühlen, dit Crayon	81
Les Témoins de Jéhovah	89
Marguerite Augsburger-Vaucher	91
Le Fou	95
Quatrième partie : Jeunesse	
Le Chemin Blanc	103
L'exclusion sentimentale	109
La tour du quartier	113
Paul et Tête, mes parents de cœur	115
Cinquième partie : L'homme public	
Mon parcours professionnel	125
Mes centres d'intérêt	131
Mon action politique	135
Sympathisant de l'Union Paneuropéenne Internationale	139
Sixième partie : Ma vie finit à trente-trois ans	
Mon admission en institution	145
L'enfer de la psychiatrie	149
Ma fuite au Val-de-Ruz	155
Mes fugues	159
Où fuguer mène en prison	163

Ma mise à l'assurance invalidité	167
Voler un débile n'est pas un délit	171
Septième partie : Le fond de la bouteille	
L'organe romand d'intégration professionnelle pour handicapés (ORIPH)	177
L'EMS <i>La Riondaz</i> à Leysin	183
Le foyer <i>Point-du-Jour</i> à Lausanne	187
En « libération conditionnelle »	193
Huitième partie : Femmes	
Margrith	199
Eva ou mes espoirs anéantis	201
Hélène	207
Sabrina et l'imprésario	211
Karen, la playmate	215
Amanda, l'incomprise	219
La fille en noir	225
La dame aux chats	229
Carla ou le visage de l'amour	235
« <i>La Creatura Bella Bianco Vestita (Dante)</i> »	241
Épilogue	245
Postface de Jean-Marc Leresche	
Lettre officielle de réhabilitation de la Confédération suisse	249
Remerciements	
Message de Tammy Butin, amie de Claude Alain Augsburger	257
	259
	261

Aux Éditions SUR LE HAUT

- Luc Allemand, *Martinovka*, 2021
- Sylvie Barbalat, *L'Enfant du serpent*, 2022
- Naomie Chaboudez, *Recueil des folies de la vie*, 2022
- Etienne Farron, *La vie (pas toujours) facile de François Egli*, 2020
- Claude-Eric Hippenmeyer, *Une Enfance à Shanghai*, 2020
- Francis Kaufmann (avec Evelyn Gasser-Clerc),
Vieillesse, mon beau souci, 2020
- PascalF Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019
- PascalF Kaufmann, *Les cinq saisons*, 2022
- Farrah Lee, *Migraines de l'âme*, 2020
- Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019
- Jean-Marc Leresche, *Des Rameaux à Pâques*, 2020
- Jean-Marc Leresche, *Mattaï*, 2020
- Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de ville*, 2019
- Daniel Musy, *Mille tableaux*, 2020
- Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020
- Daniel Musy, *Irresses poétiques*, 2022
- Robert Nussbaum, *Souvenirs d'un popiste populaire, hockeyeur et voyageur, Charles De La Reussille*, 2020
- Robert Nussbaum, *Souvenirs de deux frères défenseurs du patri-moine, Lucien et Alain Tissot*, 2022
- Edgar Tripet, *Exils*, 2022
- Edgar Tripet, *Identité et culture*, 2022
- Edgar Tripet, *Polyptyque*, 2022
- Pierre-Yves Theurillat, *La question de Dieu ou Dieu en question*, 2022
- Jean-Bernard Vuillème, *Le style sapin à couteaux tirés*, 2022

Ouvrage composé par l'éditeur
Couverture réalisée par Joanne Matthey, codco.ch
Imprimé sur papier FSC par
Imprimerie Monney Service
La Chaux-de-Fonds
ims-imprimerie.ch
août 2022

ISBN 978-2-9701473-6-7



editionssurlehaut.com
Site d'édition de livres d'auteur·es de l'Arc jurassien

L'ILLUSION D'EXISTER

Récit d'une vie brisée

Témoignage poignant et bouleversant d'un homme qui a passé trente-huit années de sa vie en institutions psychiatriques. À un peu plus de septante ans, Claude Alain Augsburger met par écrit ce qu'a été sa vie, une vie brisée dès l'enfance. En parcourant ce récit à vol d'oiseau, on y découvre aussi entre les lignes une force de caractère qui lui a permis de se reconstruire envers et contre tout.

Ce récit d'une vie brisée est tout ce qui restera de Claude Alain Augsburger, décédé en juillet 2021. Plus aucune trace de lui: aucune photo, aucun objet, aucune fortune, aucune descendance, même aucune tombe. Seules survivent quelques personnes qui l'ont connu et soutenu. Elles ont désiré cette publication qui s'imposait comme un devoir de mémoire.



ISBN 978-2-9701473-6-7

